7984

(3

COURS
DE
DÉCLAMATION,
DIVISÉ
EN DOUZE SEANCES,

Par Larive.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES.

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, Libraire, Palais du Tribunat, deuxième Galerie de Bois, N°. 243.
L'Auteur, rue Grange-Batelière, N° 5.

AN XII.— 1804.

Digitized by Google

Je déclare qu'aux termes des lois des 19 Juillet 1793 et 19 Prairial an 3, j'ai déposé deux exemplaires à la Bibliothèque nationale; et qu'ainsi je poursuivrai devant les Tribunaux tous contrefacteurs et distributeurs de cet Ouvrage, dont les exemplaires ne seraient pas revêtus de ma signature.

Digitized by Google

A LA VÉRITÉ.

DIVINE Vérité, c'est à toi seule que je dois ce léger ouvrage; je t'ai prise pour mon guide; tu as daigné me l'inspirer.

C'est sous ta protection que j'ose le mettre au jour.

Veille sur sa destinée: inspire ceux qui voudront le juger; je serai sûr alors qu'il survivra à ses détracteurs.

Simple et pur comme toi, je n'ai pas cherché à le parer de toutes les graces mensongères.

Tes enfans fidèles sont rarement doués de cette sublime éloquence qui seule a l'art de tout embellir et de tout charmer. Mais ils jouissent de l'avantage inappréciable de survivre au

Digitized by Google

mensonge, qui, sous mille formes différentes, veut sans cesse t'imiter.

A ton approche, tout ce qu'il inspire pâlit et s'efface; toi seule es immortelle; qu'avec toi mon ouvrage pénètre dans les cœurs : jugé par eux, il ne craindra pas les traits empoisonnés de l'esprit.

Digitized by Google

COURS
DE DÉCLAMATION.

PREMIÈRE SÉANCE.

Des Passions considérées dans leurs rapports avec l'Art dramatique.

INTRODUCTION.

L'accueil flatteur qu'ont reçu du public les réflexions que j'ai osé lui soumettre sur l'un des Arts les plus brillans et les plus difficiles, ayant encouragé la juste défiance que j'ai de

Digitized by Google

moi-même, j'ai cru ne pouvoir mieux employer les loisirs que me laisse ma retraite, qu'en me livrant à de nouvelles réflexions sur toutes les causes qui, dans les représentations dramatiques, donnent l'essor aux passions, sans lesquelles il n'existerait ni art du théâtre, ni comédiens.

Mes premières observations exigeaient plus d'étendue et de développement; elles m'ont servi de base pour un nouveau travail; elles seules m'ont fourni toutes les découvertes que j'ai faites depuis dans mes propres sensations et dans celles des autres. Elles ont donc le droit de reparaître dans cet ouvrage, entourées, pour ainsi dire, de la nouvelle génération d'idées qu'elles ont produites.

Le pilote le plus expérimenté ne pourrait, au même instant, éviter un écueil et le décrire; dans une crise violente, les maux qu'on éprouve ôtent,

Digitized by Google

les moyens de les bien définir. Mais l'homme, arrivé à cet âge où la raison reprend sur lui tous ses droits, peut, dans un équilibre parfait, juger sainement de tous les mouvemens auxquels il a cédé dans le tourbillon de la vie.

Les passions asservissent le jeune homme; je ne dirai pas que l'homme mûr sait les asservir : mais elles s'affaiblissent en lui; elles le dominent moins : c'est alors qu'affranchi de ce qu'elles ont de plus impérieux, il peut les définir et les dépeindre.

Rien n'est plus nécessaire à tous les hommes que de bien connaître les causes premières qui agissent sur l'ame, sur l'esprit et sur la raison ; il faut plus encore au comédien : il faut qu'il connaisse et qu'il sache faire mouvoir à volonté tous les ressorts secrets qui excitent en nous ces élans extraordinaires qui élevent l'homme au-dessus de lui-même; il faut qu'il apprenne à monter son

Digitized by Google

ame au ton de toutes les actions héroïques qui enchaînent les sensations (1) de ses semblables en excitant leur admiration et leur enthousiasme.

La plus parfaite des créatures est l'homme ; son imagination a eu beau s'épuiser pour donner à Dieu en grandeur, et en majesté, la forme la plus imposante ; elle n'a rien trouvé au dessus de celle de l'homme.

Lorsqu'il est doué de ce feu divin qui est la source des passions nobles et des actions sublimes, il peut ce qu'il veut. Être chargé par état de le représenter dans toutes les passions, dans toutes les actions, qui, par mille nuances dif-

---

(1) Un homme de lettres que j'ai consulté sur cet ouvrage m'a averti que je ne donnais pas au mot *sensations* le sens qu'y attachent les philosophes. Il a dans la langue du théâtre une acception que j'ai cru devoir lui conserver, et qui, je l'espère du moins, ne sera ni obscure ni équivoque pour personne.

Digitized by Google

férentes, diversifient son grand caractère, est une tâche bien difficile à remplir ! c'est celle du comédien.

J'oserai dire qu'une portion de l'imagination vive et ardente des grands hommes, qui ont enfanté les chef-d'œuvres, objets de notre admiration, est indispensable à ceux qui sont les organes de ces chef-d'œuvres. On peut d'autant moins leur disputer le mérite qu'ils ont à les représenter, qu'ils peuvent en quelque sorte éteindre, effacer toutes les beautés des grands personnages qu'on y fait agir et parler, par l'impossibilité où ils seraient de s'élever à leur hauteur.

Le talent du comédien est le miroir fidèle qui doit présenter l'homme à l'homme ; il doit le présenter, non seulement avec ses traits physiques, mais avec sa physionomie morale et si fidèlement, sous un jour si vrai, que chacun puisse reconnaître toute son ame,

Digitized by Google

son énergie, ses passions, ses défauts, ses vertus et ses vices. Pour parvenir à ce but difficile, il faut que l'acteur puisse sentir, éprouver toutes les passions, toutes les nuances, et tous les degrés possibles d'émotions et de sentiment.

Il doit, ce qui est plus difficile encore, les assouplir, les adapter, si je puis parler ainsi, au génie varié des auteurs, les exciter en lui-même, et les diriger sans convulsions, sans efforts, en soumettant ses propres impressions à celles qui appartiennent aux différens caractères des rôles dont il est chargé. Je n'ignore pas qu'il ne devrait appartenir qu'à nos grands maîtres, de traiter un sujet aussi profond et aussi délicat. Si la portion d'idées et de pénétration qui m'a été distribuée ne me permet pas d'approfondir tous les secrets du cœur humain, elle me permet au moins de rendre compte de mes propres sensations.

Digitized by Google

Le livre de la nature étant ouvert indistinctement à tous les hommes, je tâcherai, sans prétentions, de développer ce qu'il m'a été permis d'y voir; ce que je n'ai pu deviner dans le cœur des autres, je le trouverai dans le mien; je rendrai un compte fidèle de tous les premiers mobiles qui ont ému ma sensibilité, agité mon ame, et donné l'essor à mon être moral, en me faisant connaître et éprouver les différens sentimens que j'ai portés sur la scène.

Je sais qu'il est permis de penser qu'il y a quelque orgueil à croire que l'on peut servir d'autorité; mais un homme né sensible et délicat, qui a exercé pendant trente trois ans un des arts les plus difficiles, peut s'autoriser des élans heureux qui lui ont mérité les suffrages du public, pour oser, sans témérité, soulever un des coins du voile qui cache trop souvent à l'homme du théâtre

Digitized by Google

l'homme de la société. La nature a été mon guide ; qu'il me soit donc permis de transmettre à ceux qui veulent courir la même carrière, ce que la nature m'a appris à observer. Si quelques détails paraissent minutieux, ils doivent m'être pardonnés en faveur des effets qui en sont résultés, ou des conséquences que j'en tire. Le plus grand incendie commence souvent par une étincelle, la plus violente passion par un seul regard ou un seul mot.

Le sentiment qui m'anime n'est que l'amour de mon art, et le désir ardent que j'ai de le voir se régénérer est le seul motif qui dirige ma plume. C'est surtout aux jeunes-gens que j'ai voulu être utile.

Pour mettre cet ouvrage à la portée de tous les degrés d'attention, j'ai cru devoir le diviser par chapitres ; je parle dans les premiers de l'homme en général, et je développe dans les chapi-

Digitized by Google

tres suivants les diverses passions dont il est susceptible, en les considérant toujours dans leur rapport avec l'art théâtral.

Je traite successivement des mouvemens internes et des symptômes extérieurs qui caractérisent toutes ces passions, et je tâche, autant qu'il est possible, d'en découvrir les premiers moteurs ; les seuls mots de *sensibilité*, de *noblesse*, d'*héroïsme*, etc. etc. ne peuvent indiquer à la jeunesse la source première où elle peut trouver tous les ressorts secrets qu'elle doit mettre en mouvement dans un art, où le jeu des affections passionnées varie sans cesse, et où il n'est jamais permis d'être passif : analyser et montrer toutes les nuances qui distinguent chacune de ces affections, est l'objet principal de cet ouvrage ; puissé-je être assez bien inspiré pour le remplir !

CHAPITRE PREMIER.

De l'Homme.

Pour présenter fidèlement l'homme à l'homme, il faudrait le connaître dans tout son ensemble ; il faudrait savoir distinguer et définir toutes les nuances délicates qui différencient son être, et qui forment, en se renforçant, depuis son existence la plus faible jusqu'à son plus haut degré d'énergie. C'est un labyrinthe dans lequel des philosophes profonds ont pénétré, mais dont ils n'ont peut-être pas encore parcouru tous les détours. Comment en effet, avec l'esprit le plus subtil et l'œil le plus clairvoyant, saisir tous les premiers moteurs qui déterminent presque invinci-

Digitized by Google

blement dans l'homme, le genre d'impression qu'il doit éprouver, d'idées qu'il doit concevoir, de passions qu'il doit sentir ? Il en est à qui la nature n'a pas accordé, en instinct, ce qu'elle donne communément aux plus vils animaux ; il en est qui sont l'image de la divinité, qui peuvent tout ce qu'ils veulent et qui semblent nés pour soumettre les cœurs comme les empires ; celui-ci naît brave et intrépide, tandis que celui-là naît timide et craintif ; la nature, qui paraît les jeter indistinctement dans ce monde, leur donne pourtant à chacun un caractère distinctif, comme une physionomie particulière. Cette diversité dans l'homme est d'autant plus étonnante, que tous ont à peu près la même conformation ; elle l'est encore davantage lorsque les qualités morales et physiques sont en contradiction, et pour ainsi dire en raison inverse les unes des autres. Plu-

sieurs de ceux que la nature a le plus favorisés par la taille et la beauté des formes, le sont moins par les dons de l'esprit et de l'ame, que ceux à qui elle a refusé les mêmes avantages, et qui souvent ont en force, en pénétration et en génie, ce que les premiers n'ont qu'en faiblesse, en pesanteur et en stupidité. Quels peuvent être les motifs de cette variété infinie? Tient-elle à la différence du sang, des humeurs, de l'éducation, ou à toutes ces différences ensemble? On voit des hommes très-instruits, dont on a soigné scrupuleusement l'éducation, qui avec une grande mémoire, sont au-dessous du médiocre, et n'ont pas une pensée juste. On en voit de très-ignorans, pleins d'esprit naturel, ayant même du génie. N'en conclurons-nous pas que le caractère primitif que nous recevons de la nature, est le seul qui nous reste toute la vie? L'éducation le polit et

quelquefois le développe, mais elle n'a jamais eu le pouvoir de le changer.

Cependant la nature généreuse ne peut l'être moins pour les hommes, qu'elle ne l'est pour les végétaux. Tous reçoivent également la sève qui les nourrit, et tous la reçoivent dans la proportion de leurs besoins. Tous les terrains, il est vrai, n'ont pas les mêmes vertus; il en est dont les sucs nourriciers sont plus favorables à la végétation. Serait-il permis de penser que la différence qui existe entre les hommes, tient essentiellement aux qualités élémentaires de ceux qui leur ont donné la vie, à leur plus ou moins de passions, d'esprit, d'âge et de force? Peut-être ne devons-nous les grands hommes qu'aux heureuses dispositions physiques et morales des auteurs de leurs jours.

Quoiqu'il en soit, l'homme plus vigoureusement constitué que la femme,

double, pour ainsi dire, encore ses forces, quand il a le bon esprit de n'entreprendre que ce qu'elles peuvent supporter. Semblable, si j'ose me permettre cette expression, à ceux qui par état portent des fardeaux, comme eux, il doit calculer ses moyens; et, pour appliquer à l'art du théâtre ces maximes générales, si tous les acteurs les avaient présentes à l'esprit, ils ne chercheraient jamais à exprimer ce qu'ils ne sentent pas, mais à donner à ce qu'ils sentent l'expression la plus énergique. Ils seraient convaincus que l'homme qui, au moral et au physique, n'est pas maître de lui, ne pourra jamais nous montrer le grand homme, et que celui qui sait disposer de lui-même, saura bientôt disposer des autres.

La tâche du comédien ne peut être bien remplie que lorsqu'il a l'art de réunir et d'enlever tous les suffrages; il ne le peut qu'en fouillant dans le

cœur

Digitized by Google

cœur de chaque spectateur, qu'en les disposant tous à confondre leurs sensations particulières dans une sensation générale ; ce talent est celui de l'ame ; l'ame seule a le privilége de parler aux ames, et de les gouverner à son gré. Que sont, auprès d'elle, tous les petits calculs et les vaines ressources de l'esprit ? l'esprit ne parle qu'aux petites passions et ne produit que des émotions légères, c'est l'ame qui en produit de profondes : elle seule paraît un rayon émané de la Divinité, en elle seule s'allume le feu du génie, c'est elle qui élève l'homme, le transporte et le place dans les plus hautes régions.

L'ame de l'acteur qui est vraiment ému, correspond par des rapports directs à celles de tous les spectateurs ; et c'est dans ce moment heureux, qu'élevé au-dessus des mortels, au-dessus de lui-même, il dispose à son gré de tous ceux qui l'écoutent.

Digitized by Google

Divine Melpomène ! je te dois les sensations les plus délicieuses de ma vie ; que ne puis-je en ce moment te peindre aussi vivement que je le sens ! Je donnerais à tous les hommes le désir de vivre sous tes loix, et l'on rendrait à tes autels profanés les hommages qui te sont dus. Oui, la voix de Melpomène est la seule qui ait le pouvoir d'électriser les ames. Chacun retrouve la sienne dans les grandes émotions qu'il éprouve ; que l'homme écoute son ame, qu'il la nourrisse des nobles sentimens, des passions généreuses, des vertueux élans d'enthousiasme que Melpomène exprime, qu'elle met en action dans ses ravissans spectacles, et tous les vices honteux disparaîtront, et la vertu reprendra tout son empire !

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la Femme.

LA femme est née plus faible et plus sensible que l'homme, elle ne peut avoir ni son énergie, ni sa force ; mais la nature, toujours généreuse, la dédommage de sa faiblesse par le pouvoir de sa faiblesse même. Celle de sa voix nous captive par ses inflexions douces et touchantes. Son regard timide pénètre jusqu'à notre ame et triomphe bientôt de la hardiesse du nôtre. La délicatesse de ses formes appelle à son secours la force que nous avons en partage, tandis que sa retenue modeste lui donne contre nous en finesse, en tact et en adresse, des armes bien plus redoutables que celles que nous devons à cette force même. La femme a reçu de la nature

Digitized by Google

le pouvoir d'exciter en nous des sensations qui dominent et enchaînent toutes les autres. Notre énergie et cette vigueur de caractère, dont nous étions si fiers, sont comme absorbées dans l'ivresse qu'elle nous inspire. Nous nous trouvons ses esclaves, de maîtres que nous croyons être; et c'est alors qu'elle devient quelquefois d'autant plus redoutable, qu'elle peut ce qu'elle veut, et que généralement elle veut toujours ce qu'elle peut. La femme fut créée pour l'homme; la nature l'a pourvue de tous les charmes nécessaires à notre bonheur. En lui donnant la volupté, elle lui fit don de la pudeur, présent d'autant plus précieux, qu'elle seule entretient le flambeau de l'amour; la femme douce et sensible, en répandant la volupté sur tout ce qui nous entoure, calme notre effervescence, adoucit cette humeur altière qui est toujours prête à s'irriter ou à s'aigrir, et

Digitized by Google

dissipe tous les nuages qui entourent l'horizon de notre bonheur ; c'est d'elle que nous recevons, dans nos enfans, les fruits les plus précieux de l'amour. Combien elle devient plus intéressante et plus chère, lorsqu'elle est dépositaire de ce précieux fardeau ! tout en elle inspire l'amour le plus tendre et le respect le plus religieux ; ses douleurs, dont nous sommes la cause, et sa constance à les souffrir, sont autant de nouveaux liens qui nous captivent. Les plaisirs de l'ame, confondus avec ceux des sens, prennent une force toute nouvelle, à l'aspect d'une mère tendre serrant dans ses bras l'enfant de notre amour.

Il a fallu d'autres moyens pour nous attirer, nous enflammer, nous inspirer une passion ardente ; mais c'est en exerçant ces vertus simples et modestes, en se montrant environnée de ces touchans objets, qu'une femme fixa à jamais le cœur le plus porté à l'inconstance.

Digitized by Google

La femme passionnée calcule rarement avec elle-même, elle est toute entière au sentiment qui la domine; c'est de cet abandon que sortent ses grandes vertus, et quelquefois aussi ses grands crimes. Semblable à un torrent qui entraîne dans sa course tout ce qui s'oppose à son passage, elle s'élance sans retenue, brave toutes les résistances et renverse tous les obstacles : c'est alors qu'elle fait mouvoir tous les ressorts de la séduction, qu'elle dispose à sa volonté de toutes les graces de son sexe; sans distraction, sans relâche, elle poursuit l'objet qui l'enflamme, et ne suspend sa course qu'à l'instant même où elle est sûre de triompher. Ce qui contribue peut-être le plus à donner à ses passions cette violence et cette ténacité, c'est son éducation destinée presque toute entière à lui apprendre à les vaincre, ou du moins à les cacher. Lorsqu'elle arrive à l'instant où les feux de l'amour

Digitized by Google

l'embrasent, elle n'ose en laisser pénétrer le plus léger trait; toujours renfermée en elle-même, elle voile de pudeur les mouvemens secrets qui l'agitent, elle concentre son amour au fond de son ame, jusqu'au moment où, ne pouvant plus résister au feu qui la consume, un de ses regards ou de ses soupirs la trahit. L'explosion est d'autant plus forte, que la résistance a été plus longue et plus pénible. Souvent alors elle succombe, toutes ses forces se sont usées par sa résistance même; une fois vaincue, son art et son adresse sont épuisés, et ce flambeau si éclatant au moment de sa défaite, s'obscurcit et se consume en un instant.

Les femmes, en général, ne sont infidelles que lorsqu'elles cessent d'aimer; en d'autres termes, elles sont moins sujètes à l'infidélité qu'à l'inconstance. Celles qui aiment le plus fortement, sont aussi le plus disposées à venger

Digitized by Google

leur orgueil blessé; celles qui réunissent à la sensibilité la dignité de leur sexe, éprouvent peu de vicissitudes dans leur manière d'aimer et de haïr; leur cœur se donne à la première émotion qu'il éprouve, ou plutôt il n'en éprouve qu'une; mais elles le reprennent au premier vice qu'elles découvrent dans l'objet en qui elles avaient cru voir toutes les perfections réunies; et de ce moment tout est fini; les blessures du cœur d'une femme sensible et délicate sont incurables. Chez les femmes d'un caractère moins pur et moins élevé, quand la volupté s'évanouit, l'indifférence ou le libertinage la remplace, et dès-lors les vrais plaisirs sont perdus pour jamais. Les peines, que fait éprouver une passion véritable, sont préférables aux plaisirs sans passion.

Le petit nombre des femmes vraiment sensibles aime avec le cœur; les femmes passionnées avec les sens; celles

qui ne sont ni l'un ni l'autre, avec la tête. Ces dernières sont les plus inconstantes; elles passent leur vie à chercher le plaisir qui les fuit toujours, au moment où elles croient l'atteindre.

Les hommes sont souvent infidèles par les sens, sans que le cœur participe en rien aux émotions que leur fait éprouver l'aspect d'une belle femme; dans ce cas, c'est presque toujours sur les femmes que le tort des hommes doit retomber. La femme qui se respecte est toujours respectée; l'homme ose tout avec celle qui veut plaire à tous; il n'ose rien avec celle qui s'enveloppe de modestie et de décence. Femme! gardez-vous de commencer par éveiller les sens de l'homme, si vous voulez maîtriser son cœur et son esprit; les sens une fois enflammés sont au-dessus de la force de l'homme; en vous-même, comme en lui, les sens en délire sont indomptables. Phèdre en est une preuve sensible; les

sens absorbent sa raison et sa pudeur ; l'amour, un amour forcené, l'entraîne malgré ses efforts. *Vénus toute entière* la pénètre et la pousse aux derniers excès du crime.

La plupart des jeunes personnes qui se destinent au théâtre, croient que leur tâche est remplie, quand elles ont fait entendre une voix douce, et qu'elles ont montré une jolie figure et des yeux languissans. Ce n'est pas ainsi qu'on exprime le trouble des grandes passions ; ce n'est pas ainsi qu'on peut représenter Sémiramis, Roxane dans Bajazet, Hermione, et cette Phèdre, le plus terrible comme le plus parfait de tous les rôles passionnés. Ce qui les rend surtout difficiles, c'est qu'on exige des actrices qui les remplissent, que même dans ces grands mouvemens de l'ame, qui prouvent son agitation et son désordre, elles conservent toujours la décence convenable à leur sexe. La femme, lors même

Digitized by Google

que la passion l'emporte et la jette, en quelque sorte, hors d'elle, ne doit pas exprimer l'amour comme l'homme ; l'homme a ses nuances d'expression comme la femme a les siennes, sans quoi toutes les notions morales seraient confondues, et toutes les convenances seraient blessées.

En général, le premier sentiment de l'amour est timide et craintif dans les deux sexes. Il commence par les yeux, se fortifie par l'ouïe, se développe dans le cœur, et se consume par les sens.

J'ai paru, dans ce chapitre, m'occuper peu de l'art dramatique, et c'est pourtant à cet art qu'il se rapporte tout entier ; que les jeunes actrices le lisent et le méditent, il leur tiendra lieu d'expérience ; il leur fera connaître, à moins de frais, les ressorts qu'elles doivent faire agir pour bien exprimer les passions tendres, et surtout les grandes et fortes passions.

CHAPITRE III.

Qualités généralement nécessaires à ceux qui se destinent au Théâtre.

Le théâtre exigeraît du comédien toutes les perfections physiques et morales; mais comment les réunir dans un seul individu, qui lui-même réunit dans ce qu'on appelle son emploi, tant de caractères divers et de formes opposées? Si l'acteur est beau et fait comme Apollon, il ne pourra nous montrer les formes d'Hercule; s'il a celles d'Hercule, il lui sera impossible de nous donner l'idée de la grace noble, souple et délicate d'Apollon. Achille et Gengis-Kan, Tancrède et Mahomet exigent des formes et des organes différens. Cepen-

Digitized by Google

dant ces rôles appartiennent au même emploi (1). Comment donc oser définir les qualités nécessaires aux premiers rôles ?

La perfection de l'art paraîtrait exiger celle des formes comme celle des costumes. L'œil du spectateur serait blessé de voir jouer Tancrède avec le costume de Mahomet; et cependant, il voit souvent, sans en être choqué, un petit homme en représenter un grand, un jeune en représenter un vieux, et un

---

(1) C'est un grand obstacle au perfectionnement de l'art du théâtre, que la prétention d'attacher pour toujours aux emplois les rôles qui y ont été une fois compris. Dans la nouveauté d'une pièce, un grand acteur qui sait varier son talent, se charge d'un rôle tout-à-fait étranger à ceux qu'il a coutume de remplir. Il y réussit ; et après lui d'autres acteurs qui lui succèdent dans son emploi, sans hériter de la diversité de ses talens, ne veulent pas se dessaisir de ce rôle. Il est mal joué pendant leur vie, et souvent encore après eux. Leur amour-propre les aveugle sur les intérêts de leur amour-propre même.

vieux en représenter un jeune. Cela n'est vraiment choquant que dans ceux qui n'ont point un talent prononcé. La magie seule du talent fait oublier aux spectateurs ce qui manque à l'acteur du côté des formes. Mlle. Clairon était la plus petite des femmes, et paraissait avoir en scène la taille la plus noble et la plus imposante. La noblesse de l'ame donne celle du corps ou la supplée.

La nature, avare de ses dons, ne les prodigue pas tous à un seul individu. Celui qui ne tient d'elle aucun de ces défauts qu'il est impossible à l'art de corriger, qui joint à une grande sensibilité un goût décidé pour le théâtre, peut, avec beaucoup de courage et de constance, s'élancer dans cette carrière difficile, et doit encore s'estimer heureux s'il y obtient quelques succès. Mais il faut bien autre chose pour atteindre au plus haut degré de perfection dont l'art est susceptible. Il faut réunir à une

Digitized by Google

sensibilité facile, une imagination vive, un esprit juste, un tact fin et délicat. Ceux que la nature a enrichis de ces qualités précieuses, manquent rarement d'avoir le physique convenable aux premiers rôles; le moral seul meut le physique. La physionomie est dans l'ame; le visage n'est que son interprète.

Il faut, de plus, un organe vigoureux, souple et sensible, qui puisse s'identifier avec les sentimens de l'ame, et se confondre tellement avec ceux que l'acteur veut exprimer par le jeu de la physionomie, par le geste qui doit toujours accompagner ou précéder l'action, qu'il en résulte un ensemble parfait, que tout en lui ne fasse qu'un. C'est cette unité, cet ensemble, nécessaires dans tous les arts, et sans lesquels il n'est point de grand acteur, qu'il est le plus difficile et le plus rare de rencontrer. Ce qui l'est presque autant,

Digitized by Google

c'est une chaleur véritable dont le foyer soit dans l'ame. Beaucoup n'ont de chaleur que dans la tête; d'autres que dans la poitrine; d'autres, enfin, qui ne sentent rien, n'en ont qu'une factice, qui peut éblouir quelque temps le public, mais qui ne le séduira jamais. Il faut, en un mot, par une grande mobilité, pouvoir se pénétrer de tous les caractères, oublier le sien propre, transporter son ame dans celle des héros que l'on représente, et les confondre au point qu'on ne puisse, pour ainsi dire, se retrouver soi-même, qu'après s'être éloigné du théâtre et dépouillé du costume. Celui qui est assez heureux pour atteindre à ce degré d'illusion théâtrale, n'a, pour ainsi dire, besoin ni de taille ni de figure : l'ame embellit tout; elle a le privilége exclusif d'attirer à elle tous les cœurs, de les entraîner, de les subjuguer, et de leur faire croire et voir ce qu'elle veut. L'art d'être vraiment

tragique

Digitized by Google

tragique tient donc aux seules émotions de l'ame : c'est un talent d'inspiration. C'est de lui que naissent quelquefois, entre l'acteur et les spectateurs, ces échanges rapides d'émotions qui sont l'effet le plus magique et le vrai triomphe de l'art.

Souvent échauffée par les applaudissemens, l'ame de l'acteur s'exalte, et lui procure de ces élans heureux que l'étude la plus approfondie ne lui aurait jamais donnés; souvent encore il reçoit et communique à ceux qui sont en scène avec lui, des impressions inattendues. Si les personnages qui l'entourent sont susceptibles de ces impressions; s'ils sont vrais dans leur diction et dans leur intonation, l'acteur bien inspiré devient sublime; c'est alors qu'il peut se livrer aux mouvemens des passions les plus énergiques, et qu'entraînée par l'illusion, l'ame des spectateurs s'identifie en quelque sorte avec la sienne. Si, au

contraire, tout est de glace autour de lui, bientôt il se sent refroidir lui-même; la vérité, la terrible vérité tragique disparaît, et l'art seul la remplace. L'acteur gêné dans ses mouvemens se dessine mal : il le sent, et son embarras en augmente dans les momens où il lui faudrait le plus d'aisance et de liberté. Celui dont le corps est parfaitement attaché, est toujours posé d'une manière noble et facile. La gêne est aussi nuisible dans la voix que dans les mouvemens : l'acteur dont la voix est fausse ou pénible, eût-il une sensibilité réelle, n'est jamais vrai. Son intonation se trouve presque toujours dans une sorte de contradiction avec les sentimens qu'il éprouve et qu'il veut exprimer. Il est impossible de rendre tous les beaux effets de la tragédie avec des intonations calculées. On peut étonner le public, on peut encore l'effrayer, mais non pas l'attendrir. Les véritables

Digitized by Google

émotions, celles qui font couler des larmes si délicieuses, ne sont jamais produites par ces explosions de commande, par ces convulsions effrayantes qui laissent les spectateurs froids, ou ne leur inspirent que de l'horreur. S'il ne dépend pas toujours de soi d'être vrai et sensible, il dépend de soi, du moins, d'être décent dans ses expressions et dans ses mouvemens (1). On dirait qu'il est plus facile à quelques acteurs de sentir et de représenter l'effroi, que de l'inspirer : celui qui croit provoquer la sensibilité par des efforts

---

(1) Je pourrais rappeler ici le jugement de Garrick en voyant jouer Mlle. Dubois, qui, par la beauté de sa figure et la sensibilité de son organe, provoqua les larmes des spectateurs sans que son ame fût émue de tout ce qu'elle disait de vraiment tragique. Après la tirade la plus énergique et la plus déchirante, elle rendait tout-à-coup à son visage sa sérénité ordinaire ; ce qui fit dire à Garrick : « Elle est bien bonne » enfant, elle n'a point de rancune. »

et par des éclats, n'en aura jamais; quand le cœur parle, la poitrine, la tête, toutes les fibres de l'organisation lui obéissent, et semblent empressées de lui fournir les moyens nécessaires à son explosion; mais quand la tête seule veut remplacer le cœur, elle le comprime et l'étouffe : il n'en résulte que du bruit sans impression, et de l'éclat sans effet.

Il serait difficile d'analyser les élémens dont se forment les dispositions du public assemblé. Deux ou trois mille personnes, parties du centre et des extrémités d'une ville, se réunissent, sans se connaître, à la même heure et dans le même lieu. La pièce commence, et ces mêmes personnes, devenues l'être collectif qu'on appelle public, prennent à-la-fois les mêmes dispositions, et les rendent aux acteurs de qui elles les ont reçues: s'ils ont le talent d'émouvoir le public, il devient chaud et animé, de froid et d'indifférent qu'il était; s'ils

ne l'ont pas, le public, devenu distrait, communique cette distraction aux acteurs eux-mêmes ; la représentation languit ; on y était venu chercher des émotions profondes, on n'en remporte que de l'ennui.

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉANCE.

CHAPITRE IV.

De la Voix et de ses effets ; de la Prononciation et de l'Articulation.

Le plus précieux de tous les organes, pour l'acteur, est celui de la voix; c'est elle qui est chargée de manifester toutes nos sensations, et d'exprimer les divers sentimens qui nous agitent. La voix est l'interprète des passions, elle doit toujours être à leurs ordres; elle doit, en se modifiant avec plus ou moins d'exaltation, de force, de chaleur ou de sensibilité, les exciter, les soulever à notre gré dans l'ame de ceux qui nous écoutent.

Son accent varie sans cesse, ses mo-

Digitized by Google

dulations sont infinies. Tour-à-tour tonnante ou sensible, impérieuse ou suppliante, elle exprime et inspire le courage, la colère, la terreur, l'espoir, la tendresse et toutes les nuances de la plus douce sensibilité; son empire est un charme (1) : subjuguer, entraîner, faire couler les pleurs ou les arrêter, sont les effets de ses enchantemens. Mais elle doit, pour les produire, n'être altérée par aucun vice de prononciation; le plus léger devrait faire exclure du premier théâtre tous ceux qui s'y destinent. Le grasseyement, le zezeyement, les accens gascon, normand, provençal, sont incompatibles avec l'éloquence dramatique, et même avec toute espèce d'éloquence. On exige dans l'acteur tragique toutes les qualités de la voix; on ne peut l'être avec

(1) Je dis de la voix ce que Lafontaine a dit de la fable : « C'est proprement un charme. »

des défauts essentiellement comiques.

L'on était plus sévère autrefois, sur les imperfections de ce genre, qu'on ne l'est aujourd'hui; le moindre vice de l'organe, quelque talent que l'on eût d'ailleurs, était un motif suffisant pour être exclus du premier théâtre de la nation. Ce théâtre, en effet, doit être pour la langue prononcée, ce que le Dictionnaire de l'Académie est pour la langue écrite; il doit servir d'autorité. Autrefois, le Théâtre Français servait d'école à tous, et même aux étrangers, et l'on s'autorisait de sa prononciation lorsqu'il s'élevait quelques difficultés à ce sujet. Mais dans les derniers temps de l'ancien régime, les gens de la cour s'étaient fait un langage extrêmement ridicule, qui, pour donner à leur parler plus d'aisance ou de mollesse, ôtait à la langue sa noblesse et sa grace; et nos petits-maîtres se sont permis de porter sur la scène ces imperfections. D'autres

Digitized by Google

causes ont occasionné depuis d'autres défauts dans la prononciation de la langue. Il serait temps enfin d'y porter remède : on devrait former un jury, devant lequel seraient cités tous ceux qui osent avilir, énerver et déshonorer sur la scène la langue des Corneille, des Racine et des Voltaire. Il ne m'appartient pas d'assigner les rangs entre ces grands hommes ; mais il me semble que c'est surtout à Racine que le théâtre doit sa perfection ; qu'il est et qu'il restera le véritable modèle de ce bel art, et qu'enfin il ne vieillira que lorsque le bon goût, déjà fatigué de toutes les atteintes que nous lui portons sans cesse, nous aura entièrement abandonnés. Quelle barbarie n'est-ce donc pas de défigurer, par une prononciation vicieuse, un langage si éloquent, si harmonieux et si pur ! Qu'y a-t-il de plus ridicule que de grasseyer ou de gasconner Racine ?

Pour bien parler, il faut articuler

nettement, ce qui dépend du travail des différentes parties de la bouche, dans la prononciation des différentes consonnes. C'est celui des lèvres surtout qui donne à la voix sa grace et son expression : en prononçant avec exactitude, et en articulant avec netteté, en ne laissant jamais sortir les sons sans qu'ils soient modifiés et en quelque sorte épurés par les lèvres, on aura une belle prononciation ; la voix, quelque belle qu'elle puisse être, ne séduira jamais en sortant d'une bouche lâche et paresseuse.

Quoique la voix ait, en général, un rapport direct avec le plus ou le moins de force ou de sensibilité de chaque individu, il est possible, en l'exerçant continuellement, de lui donner plus d'expression, de grace et de précision : une voix faible, qui prononce distinctement, a plus d'avantage qu'une voix forte qui n'articule qu'avec mollesse.

Le travail de la bouche, et surtout des lèvres, est, je le répète, ce qui la rend vigoureuse, sonore, souple et sensible; c'est ce qui donne au parler cette noblesse séduisante qui flatte et captive l'oreille; mais il faut pour cela que toutes ses cordes soient conservées dans leur fraîcheur et leur sensibilité primitive, et qu'elles ne soient ni forcées, ni éraillées; les gens du peuple n'ont la voix rauque qu'après en avoir usé les fibres par des cris forcés, et par l'abus des liqueurs fortes, qui dessèchent, à la longue, toutes les parties humides de la gorge et du palais, si nécessaires à la modification des sons et à la parfaite articulation des mots.

Il est bien rare qu'un seul individu réunisse toutes les qualités de la voix; mais on peut, au moyen d'un exercice continu, la soumettre, la diriger, la graduer sans saccade et sans efforts, de manière à pouvoir en maîtriser les in-

flexions, et à obtenir tous ces semi-tons qui charment et pénètrent l'ame. La voix, comme le corps, a sa croissance et ses divers degrés de force; chaque rôle a son âge, son expression et sa voix; la perfection de l'art exige que l'acteur prenne le visage, la voix et les gestes convenables à l'âge, à la force et à l'expression de tous ses rôles. C'est de ce travail difficile que dépend en grande partie la véritable magie du théâtre. Quand l'acteur est bien pénétré de son rôle, et bien rempli du sentiment qui y domine, les muscles du visage, les gestes, la voix, se correspondent; tout garde un ensemble parfait, tout en lui marche d'accord; c'est alors seulement que paraît l'acteur consommé, le grand acteur, ou plutôt c'est alors que l'acteur disparaît et que le public enchanté ne voit et n'entend plus en lui que le personnage qu'il représente.

La voix est l'écho du sentiment et de

Digitized by Google

la pensée. En se pénétrant vivement de ce qu'il veut exprimer, en s'écoutant bien, et en se persuadant que rien ne doit être articulé sans avoir été conçu par l'esprit et senti par le cœur, l'acteur, réfléchi quand il le faut, passionné quand l'action l'exige, sera sûr de disposer à son gré de tous ses sons; il ne sera pas exposé aux dissonances, trop communes entre deux personnages qui se parlent sans s'écouter. Dans ce dernier cas, devenu trop fréquent sur nos théâtres, la mémoire seule agissant sur les interlocuteurs, la voix devenue vague et sans direction, sort de son centre naturel, ne peut plus recevoir ses intonations que de la tête ou de la gorge, devient monotone, fausse, et perd nécessairement toute sa vérité, ses nuances, son expression et sa chaleur.

Si l'on s'appliquait à bien connaître tous les effets de la voix, on devinerait

presque toujours, par les sons même, celui qui parle. Celle d'une personne franche et vraie est en général plus développée, plus ronde, le son en est plus clair et plus moelleux que celui de la voix d'une personne fausse, qui la contraint par une douceur factice, dont l'observateur attentif n'est jamais dupe. L'hypocrite donne à sa voix une sorte de patelinage mielleux, qui ne peut tromper que ceux qui aiment la basse flatterie, et qui vont au-devant de l'erreur. La franchise a une voix qui lui ressemble, qui l'annonce et qui s'échappe avec elle.

Le son de la voix se grave quelquefois dans le souvenir, plus profondément que les traits du visage. Il peut réveiller tout-à-coup les émotions qu'il a produites, dans des temps même éloignés. Qu'on me permette de placer quelques anecdotes ici, et dans la suite de cet ouvrage, à mesure qu'elles se

Digitized by Google

présenteront à ma mémoire : elles auront au moins le mérite de me sauver de la monotonie, et de jeter peut-être quelque agrément sur les préceptes que je hasarde.

Il y a environ quinze ans, un mois après avoir joué Orosmane, je voulus faire l'emplette d'une chaîne d'acier. J'étais dans le cours des visites d'usage au renouvellement de chaque année, et paré comme on l'était alors. Je m'arrêtai devant une boutique qui me parut bien assortie dans ce genre. Je demande, en entrant, à une femme qui tenait le comptoir, des chaînes de montre. Cette femme paraît surprise en m'écoutant ; elle porte sur moi des yeux étonnés, reste immobile et me regarde sans me répondre : je réitère ma demande avec plus de vivacité ; point de réponse. L'impatience me prit, et j'étais prêt à me fâcher, lorsqu'elle rompit le silence en disant : Ah ! mon Dieu, que cela me

frappe! Quoi! madame, de vous demander des chaînes que vous vendez! Ah! monsieur! pardon; mais vous avez une voix si extraordinaire, qu'il m'est impossible de me défendre de l'émotion qu'elle me cause. En vérité, madame, si quelqu'un de nous d'eux a droit d'être surpris, c'est bien moi, car je ne connais rien d'extraordinaire à ma voix; et vous êtes la première qui m'ait fait ce singulier compliment. Monsieur, au nom de Dieu, dites-moi qui vous êtes, et tout ce que j'ai est à votre service. Ne voulant pas céder à sa curiosité indiscrète, j'allais sortir, lorsqu'elle me prit par le bras, en me suppliant de nouveau, mais avec des instances si vives, que je ne pus résister davantage.

Je m'appelle Larive, lui répondis-je, et je joue la tragédie. Elle n'a pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me serre tout-à-coup la tête avec les deux mains, en s'écriant: « Ah! malheureux! c'est

» vous

» vous qui avez assassiné Zaïre. » Il est impossible de se peindre ma surprise; je ne savais si je devais me fâcher ou la remercier. Dans ce doute, je m'échappai et regagnai ma voiture, d'où je la vis encore étendant les bras, et répétant toujours : Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui l'aurait cru ?

Il existe peut-être encore dans le département du Bas-Rhin, une certaine auberge, où je gagerais que l'on se souvient aussi de ma voix. Je revenais de Strasbourg dans les premières années de la révolution, Je couchai dans un petit hameau où je ne trouvai que cette auberge, l'une des plus mauvaises où je sois entré de ma vie. La chambre que j'occupai était au-dessus d'une salle où se trouvaient réunis les gens de la maison. Un instant après que je fus couché, il entra un capucin; on le reçut avec empressement, on lui offrit à boire, ce qu'il n'eut garde de refuser.

Digitized by Google

J'entendais tout ce qui se disait, à travers un mauvais plancher où la lumière pénétrait par un trou. On questionnait le capucin sur tout ce qui se passait; il répondait avec une telle déraison que j'en fus impatienté. Ne pouvant dormir, et extrêmement fatigué de son bavardage sur Dieu et sur saint François, je me levai doucement, me plaçai sur le trou qui était au plancher, et prononçai de toute ma force ces deux vers de Mahomet, en parodiant le second :

» Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
» Indigne Capucin, cherchez un autre maître.

A peine eus-je achevé, que tout disparut aussi promptement qu'un éclair. Le lendemain matin, la femme de la maison me demanda si je n'avais rien entendu : Non, lui dis-je, j'ai fort bien dormi. Elle me regarda en soupirant : Vous avez l'air triste, lui dis-je; vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Ah! mon-

sieur, hier au soir le révérend père capucin, notre voisin, nous est venu voir, et pendant qu'il buvait un coup, en causant avec nos enfans sur la religion, nous avons entendu une voix terrible qui semblait sortir de l'enfer, et qui a apostrophé le révérend père d'une manière si effrayante, qu'il s'est enfui, sans que nous ayons pu savoir ce qu'il était devenu.

On vient de voir quel peut être l'empire d'une voix mâle, éclatante et sonore; mais autant cette voix convient à l'homme qui a reçu de la nature la force en partage, autant elle conviendrait peu à la femme qui doit plaire, surtout par la grace et par la douceur. En deux mots, rien ne sied plus mal aux femmes qu'une voix d'homme. Lorsque j'entends au théâtre une actrice qui a ce défaut, je me rappelle toujours cet aveugle qui demandait l'aumône à une dame; celle-ci, en la lui donnant, lui parla avec

une voix si rude et si forte, que l'aveugle lui répondit : Je vous remercie, mon capitaine.

CHAPITRE V.

Des Yeux et de l'Ouïe.

L'œil et l'oreille sont les guides que nous a donnés la nature; ils veillent sans relâche à notre conservation et à notre sureté. Ce qui frappe les yeux appelle l'oreille; ce qui frappe l'oreille appelle les yeux. Toujours attentifs et toujours d'accord, ils sont, pour ainsi dire, en avant de toutes nos sensations: c'est par eux, surtout, que notre sensibilité est émue. Lorsqu'ils sont réunis sur l'objet qui nous charme, tous nos organes et toutes nos facultés morales s'y réunissent et s'y concentrent avec

eux ; et c'est alors que nous éprouvons une jouissance parfaite.

Les yeux, chargés de recevoir les impressions, le sont aussi de les transmettre plus promptement encore que la voix. C'est pour cela que sur la scène, qui est une représentation fidelle de la vie, ils doivent être toujours en jeu, et que rien n'y est plus déplacé, ni plus désagréable qu'un acteur distrait. Si les comédiens savaient le tort qu'ils font à leur talent par leurs distractions continuelles, on ne les verrait pas, comme il arrive trop souvent, porter vaguement sur le public des regards qui ne devraient jamais franchir l'enceinte du théâtre. Les yeux, une fois occupés d'un objet étranger à celui dont l'acteur doit être rempli, attirent sur-le-champ sa pensée : le talent la suit ; et, à la place d'un personnage sentant et pensant, on ne voit plus qu'une statue mobile, mais insignifiante et inanimée.

Les yeux, dit-on vulgairement, sont le miroir de l'ame ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils le sont du sentiment et de la pensée.

L'œil timide ou pudique se détourne sur-le-champ de l'objet qui le blesse ou qui lui impose. L'œil de l'homme brave et vrai, qui s'attache sur l'œil d'un homme faux ou poltron, est sûr de le lui faire baisser. L'œil observateur pénètre promptement tous les replis du cœur ; l'expression des yeux a des nuances conformes à toutes les nuances du caractère. La nature a pourvu l'homme de ces deux flambeaux, non seulement pour guider ses pas, et pour pénétrer jusqu'à l'ame de ceux sur lesquels il les attache, mais pour les faire aussi pénétrer jusqu'à la sienne : en donnant à l'œil de l'homme cette expression si rapide et si vraie, elle semble avoir voulu bannir de la terre la duplicité et la trahison. L'œil annonce tout-à-coup

Digitized by Google

le courage ou la faiblesse, la franchise ou la fausseté, la bonté ou la méchanceté, l'amour ou la haine.

L'empire des yeux, si nécessaire à connaître dans la vie, est d'une telle importance au théâtre, que de mauvais yeux sont un des défauts naturels les plus incompatibles avec l'art du comédien. Les vues très-basses y sont d'autant plus nuisibles, que l'œil qui ne se fixe sur rien, n'inspire rien. Je m'étais long-temps, et assez heureusement servi de mes yeux, sans avoir jamais réfléchi sur la puissance de cet organe; ce fut un petit singe, que j'avais, qui appela mes réflexions sur cet objet : il était, comme ils le sont tous, méchant ou timide; il avait maltraité chez moi plusieurs personnes, cependant il m'avait toujours épargné, et ne mordait point, en général, ceux qui n'avaient pas l'air de le craindre; son premier mouvement était toujours de regarder fixement cha-

que personne dans le point visuel. J'avais, dans le nombre de mes connaissances, un graveur dont l'œil était dur et hardi : un jour qu'il vint me voir, mon singe avait mordu une femme ; j'en étais affecté, et j'en parlai devant cet artiste, qui parut étonné de l'audace d'un si petit animal : il voulut le voir ; je ne lui cachai point la crainte que j'avais qu'il n'éprouvât le même sort. Il n'en tint compte, m'assurant que mon singe ne lui ferait pas peur, et n'oserait pas le mordre : je voulus être présent à ce combat ; le singe était dans sa boîte, je l'ouvris ; en sortant il apperçoit le graveur, le regarde, en lui faisant une grimace effroyable. Lui, sans se déconcerter, le regarde aussi avec intrépidité ; le singe prêt à s'élancer, essaye encore l'effet de ses regards ; mais voyant que l'œil de son adversaire ne perdait rien de sa force et de son expression, il s'arrête tout-à-coup, en

Digitized by Google

détournant les siens ; au moment même il reçoit un coup de pied, et rentre honteusement dans sa boîte ; je la pris, en disant à son vainqueur : Mon singe était un despote, vous venez d'en faire un esclave, je vous le donne.

Quelque temps après je passai chez lui, et ne fus pas peu surpris de trouver le petit singe aussi obéissant dans sa maison, qu'il était insolent dans la mienne : Vous l'avez donc bien maltraité ? lui dis-je. Non, me répondit-il, je ne l'ai rendu docile qu'en fixant mes yeux sur les siens d'une manière menaçante, toutes les fois qu'il voulait s'émanciper.

Cela me donna beaucoup à penser : je fus depuis comme machinalement porté à observer les yeux de tous ceux que je fréquentais, et en les étudiant bien je me convainquis de plus en plus de l'empire que l'œil humain a sur l'homme ; je me persuadai aussi que

celui de nos organes extérieurs qui peut le moins dissimuler notre pensée, ce sont les yeux; le moins clairvoyant, s'il veut les fixer sur le point visuel de celui qu'il observe, sera bientôt instruit du sentiment qui l'anime. Si l'amour n'avait pas un bandeau sur les yeux, il ne tromperait personne, il serait facile de le deviner; mais la nature a voulu que les yeux des amans fussent couverts d'un nuage, dont ce bandeau n'est que l'emblême. Toutes les passions sont aveugles pour ce qu'elles ont souvent le plus d'intérêt à bien voir. C'est à mesure qu'elles s'éteignent que les yeux s'éclaircissent, que l'homme reprend son équilibre, et que sa raison le ramène à la vérité.

L'animal le plus féroce ne s'élance sur sa victime qu'après avoir vu dans ses yeux la terreur qu'il lui inspire; l'œil de l'homme brave a un empire que la mort seule peut dompter, son

corps succombe à la force; couché sur la poussière, son œil menace encore, et ne s'éteint qu'avec lui. Il y a mille traits qui prouvent l'effet que produisent les yeux sur l'esprit et sur l'ame. En voici un qui paraît étranger au théâtre, mais qui peut cependant y être appliqué, comme tout ce qui a rapport aux sensations et aux impressions les plus fugitives.

Lors de la convalescence du Dauphin, père de Louis XVI, après une maladie dangereuse, les Dames de la Halle allèrent, comme c'était l'usage, pour le complimenter. Louis XV voulut être témoin de leur joie et entendre ce qui se dirait de plaisant. Il s'était placé à l'écart dans l'appartement de son fils. Dès que ces femmes apperçurent le Dauphin, l'une d'elles portant la parole, lui dit: « Ah! monseigneur, que je sommes » heureuses de vous revoir! qu'est-ce » que je serions devenues si vous étiez

» mort? tout était perdu, monseigneur, » tout était perdu ».

A ces mots, les yeux d'une de ces femmes se portèrent par hasard sur ceux du roi : elle y apperçut une sorte de trouble. Tout-à-coup, sans se déconcerter, elle interrompt la harangueuse en s'écriant : « T'as bien raison, ma » commère; tout était perdu, car le » roi son père, que v'là, en serait » mort de chagrin! » Ce mot qui, dans son genre, a quelque chose de sublime, fut inspiré par un seul coup d'œil.

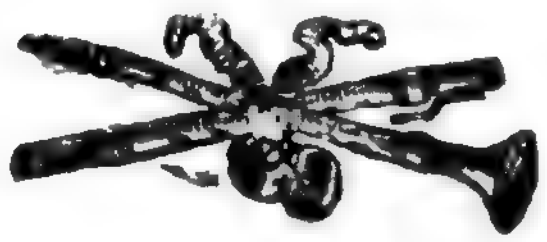
Savoir observer les regards, savoir les entendre, est une partie essentielle de l'art, que la plupart des comédiens négligent. Écouter en est une autre qu'ils ne soignent pas davantage. Ils ignorent apparemment que la physionomie doit toujours être soumise aux impressions des yeux et de l'ouïe. Le corps même doit prendre l'attitude qu'exigent ces impressions; la position

Digitized by Google

du corps, dans l'homme qui regarde, ne doit pas être la même que celle de l'homme qui écoute; l'œil et le corps s'arrêtent quand l'oreille veut entendre.

Le sourd croit entendre avec les yeux; l'aveugle *croit voir avec l'ouïe.*

Plusieurs comédiens ont encore le défaut de répondre sans avoir écouté. Le dernier vers de leur réplique est le seul qui les frappe; ce sont alors des machines qui exercent un métier; et il y a malheureusement beaucoup de machines qui déshonorent ce bel art.



Digitized by Google

TROISIÈME SEANCE.

CHAPITRE VI.

De la Sensibilité en général, et des Souvenirs.

J'AI entendu dire de tel ou tel acteur, qu'il ne laissait rien à désirer dans les sentimens héroïques, dans tout ce qui tenait à la bravoure et au développement du caractère chevaleresque, mais qu'il n'avait pas de sensibilité; je n'ai jamais pu comprendre un jugement si absurde. L'acteur qui exprime bien ces élans de l'ame, qui sait caractériser l'homme grand, généreux et brave, ne peut le faire sans avoir une sensibilité

Digitized by Google

exquise. Toutes les passions ont un genre de sensibilité qui leur est propre. La colère, l'effroi, la fureur et les autres passions de ce genre, ne peuvent être bien représentées par un homme insensible; elles ont, comme la compassion, la tendresse, et comme l'amour lui-même, leur nuance de sensibilité qui varie suivant les rôles, les situations et les diverses circonstances de la représentation théâtrale. L'acteur doit les avoir toutes à sa volonté; et s'il en est une dont il ne puisse se pénétrer, examinez-le bien lorsqu'il devra en rendre une autre; malgré quelques apparences séduisantes, vous verrez qu'il manque de vérité. La sensibilité qui se manifeste par des larmes, est la plus commune, et le dernier des hommes pleure pour les moindres affections: cette sensibilité n'est, le plus souvent, qu'une faiblesse de caractère et d'organisation physique. La véritable sensibilité, celle de l'ame,

est aussi rare que précieuse; c'est par elle que l'acteur rend avec souplesse et sans effort toutes les affections nobles, généreuses et profondes; elle n'est jamais le partage de ceux qui n'ont point la véritable dignité de l'homme. Les larmes ne sont pas toujours la preuve d'une vraie sensibilité. Je vais tâcher d'éclairer, sur ce point difficile, ceux qu'elles trompent tous les jours.

Il semble que tout est fini lorsqu'on dit, j'ai vu ses pleurs couler : il y a une différence sensible dans les pleurs, selon la diversité des causes qui les font répandre. L'effet qui les provoque dans un individu, est celui même qui les retient dans un autre; il en est qui ne coulent, pour ainsi dire, que sur le cœur, sans jamais remonter jusqu'aux yeux; ce sont ceux des ames fortes : chez les uns, les larmes sont le premier effet de la sensibilité; chez les autres, elles en sont le dernier.

J'ai

J'ai connu des femmes, passionnées à l'excès, qui n'avaient pas une seule nuance de sensibilité d'ame, et qui versaient des larmes en abondance dès que leur passion était contrariée. Ces sortes de femmes, en général, ne pleurent que pour leur propre compte, et n'ont jamais une larme pour les malheurs qui leur sont étrangers. J'en ai connu qui pleuraient au moindre récit touchant, sans être jamais touchées, et qui passaient, d'un moment à l'autre, de la tristesse à la joie, sans qu'il restât la moindre trace de leur tristesse dans leur joie, ni de leur joie dans leur tristesse. J'en ai connu enfin d'extrêmement sensibles, qui, par leur manière touchante et naïve d'exprimer leur douleur, provoquaient les pleurs de ceux qui, comme elles, avaient l'ame sensible et pure : ces pleurs-là coulent sans effort et sans convulsion ; c'est la douleur qu'ils expriment, celle que l'on qualifie de *belle dou-*

leur. Il semble alors que tout pleure; les muscles, les nerfs, les traits, la voix: et cependant rien n'est exagéré, rien ne grimace, tout conserve la beauté qui lui est propre; et les yeux n'étant contrariés par aucun mouvement convulsif, forment un ensemble qui caractérise la véritable et belle douleur, celle que les anciens connaissaient si bien, et dont ils ne s'écartaient jamais dans les productions des arts. Il n'est point de douleur d'ame comparable à celle de Niobé: on la lit toute entière dans ses traits, sans que sa beauté en soit altérée; l'excès de la douleur morale et de la douleur physique est peint sur la figure du Laocoon, et pourtant rien ne défigure son imposante beauté. Ce sont les deux plus parfaits modèles qu'un acteur puisse se proposer quand il veut exprimer la douleur tragique, qui doit toujours être une belle et noble douleur.

Les pleurs ne coulent jamais avec

plus de douceur qu'à la suite des crises violentes, lorsqu'ils sont excités par le souvenir mélancolique d'une peine que l'ame a supportée long-temps : ces pleurs procurent à l'ame un véritable soulagement. L'indignation a ses larmes, mais ces dernières sont provoquées par une contraction de nerfs qui les fait jaillir des yeux par intervalle. Le désespoir a aussi les siennes, qui ont une sorte de rapport avec celles de l'indignation; mais elles sont plus rares, plus âcres, elles s'arrêtent dans l'œil, ou sur les joues. Les mouvemens du désespoir sont trop violens pour permettre aux pleurs de s'épancher; ils sont tous convulsifs, et provoquent dans la machine une contraction si forte, que les muscles, les nerfs s'agitent à-la-fois dans un sens opposé à leur jeu naturel. Enfin la joie a ses larmes, mais celles-là sont douces et brillantes, coulent sans effort; elles embellissent ceux qui les répan-

Digitized by Google

dent : ces larmes sont une surabondance de suavité, d'hilarité, de jouissance, qui, pareille à une douce rosée, semble rafraichir les joues sur lesquelles on les voit couler.

L'effroi n'en a point; il retire les larmes et le sang vers le cœur : l'effroi, quand il est violent, suspend les fonctions du cœur et de l'esprit, et coagule, pour ainsi dire, les fluides dans toute l'économie de celui qui en est atteint. Pour l'homme de courage, rien n'est plus difficile à exprimer que l'effroi; mais quelque inaccessible qu'on y soit, il a toujours existé dans la vie quelques circonstances où l'on a pu le connaître; et c'est en se rappelant bien les traits qui le caractérisent, que l'on peut parvenir à le représenter fidèlement sur la scène, lors même qu'il nous est devenu tout-à-fait étranger. Dans ma jeunesse (je crois devoir vous prévenir, Messieurs, avant de commencer la lecture de cette anec-

Digitized by Google

dote, qu'obligé, pour être vrai, de prendre une grande partie de mes exemples dans moi-même, je me vois dans la dure nécessité de me citer souvent: le motif qui me guide me donnera, sans doute, quelques droits à votre indulgence.) dans ma jeunesse, je revenais de la Rochelle à Paris, dans un de ces anciens carrosses qui, roulant péniblement, faisaient très-peu de chemin par jour: fatigué des cahots continuels qu'on éprouvait dans cette voiture incommode, je préférai d'aller à pied. J'arrivai à la nuit dans la forêt d'Orléans, ayant laissé le carrosse à une lieue derrière moi: toutes les histoires que l'on m'avait faites des voleurs de cette forêt, me revinrent alors à l'esprit; bientôt ma tête s'exalta, et je craignis de voir se réaliser quelqu'une de ces tristes aventures. Cette crainte s'empara tellement de mon imagination, que mes yeux inquiets erraient sur le chemin aussi loin qu'ils

pouvaient s'étendre, dans une nuit éclairée par les pâles rayons d'une lune couverte de nuages: tout-à-coup je crus voir à ma droite un homme tenant un fusil, qu'il dirigeait sur moi; je m'arrête, je tire mon épée, et crie à cet homme de me laisser le passage libre. Je m'élançai vers lui mon épée à la main, et me précipitai sur des pavés qui se trouvèrent placés entre lui et moi. Mon épée se brise, je tombe; une sueur froide me couvre le visage; je ne pus me relever qu'après avoir repris mes sens. En portant mes yeux autour de moi, je ne trouvai qu'un tronc d'arbre dépouillé, à qui il ne restait que la seule branche que j'avais prise pour un fusil. Mon effroi était tel, qu'après avoir cherché mon chapeau, qui était tombé, j'éprouvai une douleur assez vive en le remettant sur ma tête : c'est ce qui m'a fait connaître que les cheveux pouvaient se dresser. Tout mon être fut dé-

Digitized by Google

composé en un instant, au point que je sentis long-temps des douleurs dans tout le corps, et que j'eus beaucoup de peine à marcher. Cette leçon d'effroi n'a pas été perdue pour moi, et je l'ai souvent reportée sur la scène avec succès. Je ne crois pas que, sans cet événement, il m'eût jamais été possible d'exprimer la frayeur avec autant de vérité.

On ne peut rendre aussi fidèlement une sensation, si on ne l'a éprouvée soi-même. L'acteur qui veut se rappeler les émotions qu'un mouvement spontané de l'ame a provoquées en lui, peut être sûr qu'elles sont encore empreintes dans tout son être, et qu'il ne lui faut qu'un souvenir pour remettre en mouvement tous les muscles, toutes les fibres qui ont tressailli dans telle ou telle circonstance. Les souvenirs d'un amour heureux disposent à l'amour et dilatent l'ame; ceux d'une peine de cœur le resserrent et l'attristent. La nature nous a

Digitized by Google

donné des souvenirs pour étendre notre existence sur le passé, comme nous l'étendons sur l'avenir par l'espérance. Sans ces deux bienfaits de la nature, la vie entière se consume en un jour ; car hier est oublié, et demain n'est pas encore à nous. Avec des souvenirs, nous vivons un siècle dans un jour. Les souvenirs sont la ressource inépuisable de l'acteur ; il doit être sans cesse avec eux, afin d'en disposer à volonté, lorsqu'il veut exciter en lui les émotions qu'il doit peindre; mais il faut assez de tact pour les bien placer et pour n'en point abuser. Tout a sa mesure dans la nature: celui qui pleurerait toujours ne ferait pleurer personne, et la plus parfaite des qualités dramatiques, que l'on ramenerait sans cesse, paraîtrait un défaut ; ce retour trop fréquent n'étant pas dans la nature, il n'y aurait plus de vérité.

Il est impossible que la sensibilité

Digitized by Google

d'un individu puisse se modeler sur celle d'un autre. Ce n'est donc que dans son ame, dans ses propres sensations et dans leurs souvenirs, que l'acteur doit chercher les grandes émotions nécessaires à la tragédie. Il ne faut que voir, écouter et observer; le tableau fidèle de la nature s'offre à tous les yeux et se rencontre partout: la douleur naît avec nous; le souvenir de la douleur est presque la sensation de toute la vie.

Le plus heureux mortel a connu les alarmes :
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes.

L'homme naît avec le germe de son imagination et de ses passions; mais, faibles comme lui dans son enfance, elles se forment et se développent avec son âge, son esprit et sa sensibilité. Si la passion et le talent de l'imitation sont les plus sûrs indices du goût et des dispositions pour le théâtre, personne n'y fut plus invinciblement appelé que moi. Dans mon

enfance, les cérémonies de l'église furent les premières qui frappèrent mes yeux; et je voulus être homme d'église. Tenir un encensoir, me parut quelque chose de charmant; je ne voyais rien de plus désirable que d'être vêtu comme un prêtre, de chanter, de prêcher. Mon premier soin fut donc d'avoir une chapelle, de faire des ornemens, des encensoirs, de prêcher et de chanter. Je voulus aussi confesser; mais, n'ayant pu entendre ce qui se disait entre le pénitent et le prêtre, j'allai me placer un jour dans un coin de confessionnal, pour apprendre à confesser. Mes idées, en se développant, changèrent de nature; je vis des masques, et je voulus être masqué; je vis danser, et je voulus danser: je vis passer des troupes avec de la musique; les tambours et les fifres excitèrent en moi une nouvelle émulation; je voulais avoir un fusil, un sabre, enfin, être soldat.

La première fois que je vis un spectacle, tout mon corps tressaillit, et j'éprouvai une émotion si vive, que rien, depuis, n'a pu l'éteindre : mes parens s'en apperçurent, et ne voulurent plus me laisser aller à la comédie : mon imagination inquiète et curieuse n'en fermenta que davantage ; elle se promena sur tous les objets qui m'entouraient. La vie, de ce moment, me parut un secret que l'on voulait me cacher, et que je voulais sans cesse découvrir dans les yeux de tout le monde. Arrivé à Paris avec ma famille, on me mit en pension. Une jeune et jolie personne, âgée de seize ans, habitait la même maison que mon maître. Un jour qu'elle descendait l'escalier et que je le montais, un accident la fit tomber : le cri qui lui échappa me fit voler à elle. Le désordre de son vêtement en excita un autre en moi. Un tremblement universel s'empara de tout mon corps ; je la relève, et, en voulant la soutenir,

je la pressai contre mon cœur : la douce chaleur du sien me pénétra et m'embrasa si vivement, qu'il me sembla que tout moi s'échappait de moi pour confondre mon être avec le sien. Depuis ce moment, je ne voyais et ne cherchais qu'elle ; mes progrès furent rapides ; simple et pure comme moi, nous devînmes heureux sans avoir calculé les moyens de le devenir.

Les parens de la jeune personne s'apperçurent bientôt que nous avions cessé d'être enfans : ma jeune maîtresse disparut tout-à-coup ; et, pour l'éloigner de mon souvenir, on me dit qu'elle était partie pour la Normandie. Je savais que sa famille était d'Honfleur ; je jugeai qu'on l'y avait conduite ; j'abandonne mes parens et mes amis, et m'achemine vers Honfleur. Arrivé dans cette ville, n'ayant pour toute fortune que mes seize ans, je n'avais calculé les moyens de vivre qu'avec mon ivresse.

Je n'étais pas fort avancé dans mes études : mon seul talent était de savoir lire et écrire. Je n'hésitai pas sur l'état que je devais prendre, et j'osai m'établir sur-le-champ maître d'école. L'espoir d'apprendre des nouvelles et peut-être de devenir l'instituteur de ma jeune maîtresse, se glissa dans mon cœur ; il palpitait d'aise et de joie : mais cet espoir fut bientôt détruit ; mes recherches furent vaines ; celle qui m'avait fait brûler des premiers feux de l'amour, n'était point connue à Honfleur, et n'y était jamais venue.

Me voilà cependant maître d'école ; ma réputation s'établit rapidement : mes principes parurent d'autant plus sûrs, que j'osai débiter avec confiance tout ce que mon maître m'avait appris. Il répétait souvent que la plupart des maladies de poitrine naissent des mauvais principes des maîtres, qui négligent de prévenir les jeunes demoiselles

du danger où elles s'exposent en se plaçant mal pour écrire. Il y avait, à Honfleur, de jeunes et jolies poitrines que l'on voulait conserver : on les confia à ma ma surveillance, et je devins l'instituteur de toute la belle jeunesse. Une langueur secrète me dévorait : la vue de ces jolies personnes, que j'avais sans cesse sous les yeux, redoublait mes chagrins, et le regret que je ressentais de celle que j'avais perdue. Obligé de renfermer mon secret au fond de mon cœur, je promenais mes regards sur tout ce qui pouvait me distraire.

Le spectacle de la mer était le seul qui m'intéressât vivement ; elle ramenait sans cesse les vaisseaux des Indes, de l'Amérique et de toutes nos îles. On me croira, sans doute, encore bien loin de mon sujet avec mes premières amours, mon état de maître d'école et mes rêveries sur le port d'Honfleur : c'est pourtant au milieu de ces rêve-

Digitized by Google

ries, c'est en voyant arriver les vaisseaux dans ce port, que je réfléchis, pour la première fois, sur les plus vives émotions de l'ame, que j'appris à connaître les diverses expressions de la vraie sensibilité. Je ne suis même entré dans les détails minutieux qui me concernent, que pour amener les tableaux touchans qui se sont offerts à mes yeux. C'est là que j'ai appris que la mère qui perd son enfant, est généralement plus sensible à cette perte, que l'enfant qui perd sa mère; que la douleur des époux qui s'aiment le plus tendrement, est moins vive quand ils se séparent, que la joie qu'ils éprouvent en se réunissant. Au moment du départ des vaisseaux, la séparation n'arrachait que quelques larmes; on les suivait des yeux, et la douleur diminuait dans le cœur, comme l'image des vaisseaux mêmes qui se perdaient dans l'horizon; mais, au premier signal de leur retour, tous les parens et

amis se rendaient en foule sur le bord de la mer, pour se revoir et se reconnaître.

Je lisais et j'étudiais sur leur visage le plus ou moins d'affection qui les attirait. L'émotion de la mère se distinguait de celle de la jeune épouse; la tendre inquiétude de l'amante se manifestait par le coloris de son visage, qui devenait plus vif à l'approche du vaisseau. Il aborde : chacun cherche avec inquiétude le sien et la sienne. Les premiers qui se reconnaissent jettent un cri de joie, qui se répète du vaisseau à la jetée, et de la jetée au vaisseau; les cris se multiplient et s'augmentent à mesure qu'on se retrouve; les bras se tendent les uns vers les autres, avant de pouvoir se toucher; les pieds qui ne peuvent encore franchir l'espace qui sépare le vaisseau de la terre, s'agitent comme pour élancer le corps; la pâleur de l'inquiétude s'empare de celles dont

l'œil

l'œil ne peut découvrir ce qu'elles cherchent ; celles-là restent immobiles et comme frappées de stupeur. A l'abordage enfin on se précipite ; les bras de la mère sont ouverts à son fils, qui la serre bientôt dans les siens, et leurs embrassemens sont accompagnés des larmes de la joie. Le jeune époux, brûlant d'ardeur et de désir, n'a pas plutôt atteint sa jeune épouse, qu'il l'enlève au milieu des embarras du débarquement, et d'un pas sûr et rapide l'entraîne vers sa demeure. La jeune et modeste amante donne timidement la main à celui que cherchait son cœur. Ses yeux le parcourent avec un intérêt qu'augmentent, sans qu'elle s'en rende compte, les formes plus prononcées qu'il doit au progrès de l'âge et aux fatigues de la mer : lui, moins timide, donne sans manière un baiser qui redouble les couleurs vives et brillantes de celle qui le reçoit.

A cette scène d'amour et de gaîté succède une scène déchirante. Des cris douloureux s'échappent tout-à-coup : une femme qui depuis long-temps cherchait vainement son mari, apprend qu'il n'est plus. La pâleur couvre son visage ; elle reste immobile, anéantie ; la foudre l'a frappée : je l'approche ; je cherche à la rappeler à elle-même : elle lève les yeux sur moi et les reporte douloureusement sur un jeune enfant qui ne peut encore sentir sa perte. Un moment après, j'entends blasphémer derrière moi avec la plus terrible énergie : je me retourne, et je vois un marin dont les yeux enflammés semblent menacer le ciel et la terre : il vient d'apprendre que sa femme infidelle a suivi les pas d'un séducteur, et qu'elle est perdue pour lui. Il frappe du pied, croise les bras et marche en murmurant : les soupirs se pressent dans sa poitrine, semblables à un tonnerre qui gronde sour-

Digitized by Google

dement dans le lointain. Son visage est sombre et nébuleux : chacun de ses regards ressemble à l'éclair menaçant qui annonce l'explosion terrible. Il ne s'échappe pas une seule larme de ses yeux: le premier effet de la colère, comme de l'effroi, est de retirer le sang vers le cœur; la pâleur aussi est commune à ces deux sensations : l'effroi la conserve; mais la colère, en retirant le sang, l'enflamme tout-à-coup et le porte à la tête avec tant de violence, qu'elle trouble la raison, et que celui qui en est atteint ne peut plus juger de ce qu'il dit, ni de ce qu'il fait. La colère n'a point de larmes; si elle en trouvait, ce ne pourrait être que des larmes de sang. Les passions violentes ont, en général, plus de ressemblance dans leurs expressions, et se font connaître à des signes plus intelligibles que celles qui naissent d'une douce sensibilité. Les unes parlent à tout le

monde, et, pour ainsi dire, à voix haute ; les autres pénètrent presque insensiblement, et ne sont bien entendues que de ceux qui peuvent les éprouver eux-mêmes. Voici un trait qui le prouve. Quinze mois après mon arrivée à Honfleur, mon père ayant découvert ma retraite, me fit partir pour St.-Domingue. Nous avions dans le bâtiment qui m'y portait, un petit mousse de sept ans. Deux jours après notre départ, j'étais sur le pont, entouré des gens de l'équipage, sans les entendre ni les voir, et tout occupé à contempler ce vaste et imposant tableau d'une mer immense ; le jeune mousse était à côté de moi : un soupir lui échappa ; je le regardai, et je vis son visage couvert de larmes. Je lui demandai ce qu'il avait à pleurer. Ah ! monsieur, me répondit ce jeune enfant, je ne reverrai peut-être jamais ma pauvre mère. Les larmes jaillirent

Digitized by Google

de mes yeux : eh bien ! je fus le seul que cela toucha ; ceux qui nous entouraient se mirent à rire. Quoique opprimé alors par l'autorité paternelle, mon cœur se trouva seul à l'unisson du cœur de ce bon fils ; et ma sensibilité m'apprit ce que la sienne devait souffrir.

Ce voyage est une des époques de ma vie qui m'a fait, en différens genres, éprouver les sensations les plus vives. Je n'ai dû la plus grande partie de celles que j'ai portées sur le théâtre, qu'au souvenir de ce que j'ai éprouvé dans le monde ; et diverses circonstances de ce voyage ont toujours eu les premières places dans mes souvenirs. Par exemple, l'acteur qui n'aurait jamais eu de colère, ne pourrait, malgré la superbe manière dont celle d'Achille est dépeinte dans Iphigénie, réussir à la bien exprimer. Le souvenir de celle que j'eus dans notre passage m'a peut-être fourni, seul, tous les grands effets que j'ai quel-

quefois produits dans cette scène. Je placerai encore ici cette anecdote, puisque je suis en train de raconter.

Nous étions huit passagers dans notre petit bâtiment; il n'était approvisionné que pour trente jours de traversée : on n'avait pas calculé sur les vents contraires et les tempêtes ; nous en éprouvâmes un si grand nombre, que nous fûmes trois mois en mer ; les vivres diminuèrent bientôt, au point que nous fûmes tous réduits à huit onces de biscuit par vingt-quatre heures. Les passagers, tous pourvus d'un aussi bon appétit que moi, murmuraient entre eux contre le capitaine; ils l'accusaient de s'être entendu avec l'armateur, et de n'avoir pris que la moitié des vivres nécessaires à notre subsistance. Croyant qu'il y avait des farines en cargaison, ils formèrent le projet de se réunir pour forcer le capitaine à les livrer. On me mit dans la confidence, et l'on me

Digitized by Google

chargea même de porter la parole au nom de tous : j'y consentis. Après la prière d'usage, qui réunissait tout l'équipage sur le pont, je dis sans ménagement au capitaine tout ce qu'on m'avait chargé de lui dire. Cet homme, brave et violent, indigné des soupçons conçus contre sa probité, s'emporta, et m'accusa de vouloir exciter une révolte dans son vaisseau.

Il questionne tous les passagers les uns après les autres, pour reconnaître ceux qui sont d'accord avec moi ; tous lui répondent qu'ils n'ont rien dit, et qu'ils ne se sont jamais plaints : chaque fois qu'un d'eux avait la bassesse de jeter sur moi seul ce qui m'avait été inspiré par tous, je me sentais pâlir. L'indignation que j'éprouvais se changea en fureur : un tremblement universel s'empara de tout mon corps. J'étais dans un état de crise d'autant plus violent, qu'il m'était impossible de me livrer

Digitized by Google

à la vengeance (fille chérie de la colère). Le capitaine, après avoir fini son interrogatoire, se tourna vers moi et me dit : Vous voilà convaincu, monsieur, d'être seul l'auteur d'un complot formé pour exciter la rebellion ; la loi m'autorise à vous faire enchaîner et à vous tenir prisonnier jusqu'à l'époque de notre arrivée ; je pourrai alors vous livrer entre les mains de la justice.

Ne pouvant me venger, et n'ayant rien à opposer à un homme souverain sur son bord, je ne répondis qu'après avoir jeté un regard d'indignation sur les lâches qui m'avaient attiré cette disgrace. Vous pouvez, monsieur, dis-je au capitaine, en frémissant de colère et élevant la voix à mesure que je parlais, vous pouvez exercer contre moi toutes les violences possibles, je suis prêt à tendre les mains aux fers dont vous me menacez ; mais un jour j'aurai de la terre sous les pieds, et je pourrai

me venger des vils coquins qui, seuls, m'ont inspiré le discours qui vous outrage. Ces mots furent prononcés d'une manière si énergique et si effrayante, que personne ne me répondit et n'osa soutenir mon regard.

Le vrai courage ne perd jamais ses droits sur les gens braves. Le capitaine, qui en avait souvent donné des preuves, s'intéressa tout-à-coup à moi ; il me fit descendre dans sa chambre. Ignorant à quelle fin, je le suivis sans rien dire et sans rien craindre ; il prit, en entrant, une bouteille d'eau-de-vie, en remplit deux petits verres, m'en présenta un, et trinqua sans façon avec moi ; ensuite il me prit la main, et, voyant l'émotion que j'éprouvais, il me serra contre son cœur en m'embrassant, et me dit : Vous êtes mon ami, et les autres sont de lâches coquins. A ces mots, il me fut impossible de retenir mes larmes ; elles coulèrent avec d'autant plus d'abon-

dance que, pendant la crise, il m'eût été impossible d'en répandre une seule: je ne pourrais définir ni dépeindre le mouvement violent qui s'était manifesté en moi, par l'impossibilité de me venger; mais j'en ai gardé un souvenir si présent, qu'il m'a suffi plus d'une fois pour le reproduire au théâtre; et c'est ce souvenir qui m'a toujours bien servi dans la colère d'Achille.

D'après mon expérience, je suis convaincu que les souvenirs seuls peuvent procurer à l'acteur cette mobilité qui fait qu'il se pénètre vivement de passions qui ne sont pas les siennes, et qu'il peut reproduire à volonté ou les mouvemens les plus terribles, ou ceux de la plus douce sensibilité.

Que l'acteur qui veut jouer un rôle où cette sensibilité domine, rappelle à son imagination ce qu'il a éprouvé de plus sensible; qu'il se retrace ces impressions mélancoliques, ces accès d'une

Digitized by Google

tristesse qui n'est pas sans douceur, qui précède souvent les grandes passions, et qui leur survit quelquefois; qu'il les cherche dans les grands auteurs tragiques, s'il ne peut les trouver en lui : le vrai poète n'enfante un caractère que d'après les dispositions de son ame. Lorsque Voltaire fit Tancrède, il fut bien loin des sensations qui lui firent créer Mahomet; il fut en quelque sorte un autre homme. Il ne faut avoir aimé qu'une fois, pour bien sentir et bien jouer Tancrède : c'est celui de tous mes rôles qui s'est le plus emparé de moi. Mes douces émotions m'ont toujours rappelé Tancrède; Tancrède m'a toujours rappelé mes douces émotions. Que j'étais heureux les jours où je jouais ce rôle si intéressant! Sorti tout entier du cœur de Voltaire, il remplissait le mien; les jours où je devais le jouer, j'étais meilleur, plus doux, plus aimant; mon domestique devenait Aldamon; et quand je n'avais

point d'Aménaïde, je la cherchais dans les yeux de toutes les femmes.

Ce rôle enchanteur est celui qui allait le mieux à mon ensemble; il m'a convaincu que tout l'art qu'emploie le premier talent pour représenter un caractère contraire au sien, ne peut atteindre la vérité d'un acteur médiocre, lorsque son rôle a un rapport direct avec le caractère que lui a donné la nature.

QUATRIÈME SÉANCE.

CHAPITRE VII.

Des Émotions et des Sensations.

J'AI déjà dit dans quel sens je prends le mot *sensations*.

Ce sens s'écarte un peu de la précision philosophique : il est purement théâtral. Je dois dire de même ce que j'entends par *émotions*. Ce sont ces mouvemens soudains qui s'emparent tout-à-coup de l'ame, la transportent rapidement d'une sensation à l'autre, précèdent et annoncent les épanchemens de la sensibilité : les émotions, si j'ose

le dire, sont à la sensibilité ce que le frisson est à la fièvre. Le comédien doit apprendre à les bien connaitre, et à les distinguer entr'elles.

Zaïre, vous pleurez! ne peut être bien dit qu'avec une vive émotion. Orosmane brûlant d'amour et de jalousie, est tout entier à ces deux sentimens; son amour, dans tout ce qui précède, est comme enveloppé de jalousie. *Zaïre, vous pleurez!*

Mille choses étrangères à cette expression se présentaient à son esprit. Il tourne les yeux sur Zaïre, il voit des pleurs s'échapper, il éprouve tout-à-coup une émotion d'amour attendri, oublie tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il allait dire, se précipite à ses pieds, et *Zaïre, vous pleurez!* sort tout entier de son ame. L'amour reprend son empire, chasse de son cœur la jalousie, et le livre sans réserve aux doux épanchemens de la plus vive tendresse. L'émotion qui

Digitized by Google

pénètre le cœur d'Orosmane, doit le changer tout-à-coup. Rayonnant d'amour, pénétré d'une sensibilité profonde, il épanche aux pieds de Zaïre la surabondance du sentiment délectable qui suffoque son cœur. J'ai vu des comédiens, partisans d'un faux système de naturel, qui n'a jamais été dans la nature, dire: *Zaïre, vous pleurez!* comme on dirait: Vous perdez votre gant; d'autres le crier, comme s'ils avaient dit: Dieux! vous allez tomber. *Zaïre, vous pleurez!* dans la bouche d'Orosmane qui croyait Zaïre infidelle, équivaut à: Zaïre, vous m'aimez; les pleurs de Zaïre sont pour lui ce qu'est pour la terre une douce rosée, qui en tombant laisse voir un ciel sans nuage, éclairé tout-à-coup par les rayons d'un soleil pur. Les pleurs de Zaïre doivent donc donner à Orosmane l'émotion délicieuse d'un amour heureux, et chasser de son cœur les soupçons outrageans qu'il avait conçus.

Il est bien difficile de passer subitement des soupçons jaloux à une confiance extrême ; ce ne peut être l'effet que d'une émotion subite qui s'empare de toutes nos facultés, et y soumet tous nos sens.

Ce *Zaïre vous pleurez!* si sublime et si difficile à bien dire, a un grand désavantage pour l'acteur ; tout le monde le sait d'avance et l'attend ; l'acteur peut donc avoir l'émotion parfaite, sans la produire dans l'ame des spectateurs. Mais, dira-t-on, l'acteur, comme les spectateurs, sait qu'il va dire ce mot : oui ; l'acteur, avant d'entrer sur la scène, sait d'avance tout ce qu'il doit dire ; mais, dès l'instant qu'il est en action, il ne sait plus à chaque moment que ce qui se passe au moment même, ou bien il n'a point d'illusion, et n'en peut faire éprouver. S'il est pénétré de son rôle, et digne de le jouer, il était réellement emporté par la jalousie, et

résolu

résolu à quitter Zaïre, quand tout-à-coup il apperçoit ses larmes; il est véritablement frappé de surprise et de toutes les idées rassurantes que cette vue fait naître; et c'est cette surprise et l'affluence de ces idées qui doivent, à son insu, lui dicter le ton dont il prononce ces trois mots si justement célèbres.

Vous y serez, ma fille, est encore un trait qui ne peut être rendu qu'avec une émotion profonde; mais elle est bien plus facile que celle de: *Zaïre, vous pleurez.* Cette dernière est, pour ainsi dire, lancée tout-à-coup par les yeux au cœur d'Orosmane; l'autre est portée à l'ame d'Agamemnon par une suite de questions que lui fait successivement Iphigénie, et enfin par cette dernière si naïve et si touchante:

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

Cette question, qui rappelle à Agamemnon que sa fille doit y être immolée, lui donne l'émotion doulou-

reuse avec laquelle il doit répondre, *Vous y serez, ma fille.*

Pour se bien pénétrer de cette émotion, il faut ici que l'acteur sache écouter; mais c'est ce que la plupart négligent d'apprendre : le défaut général des acteurs est de parler sans écouter, et de ne sentir que ce qu'ils disent, sans s'inquiéter de ce que disent les autres; ils ne devraient jamais oublier que la parole, comme je l'ai déjà dit, n'est que l'écho du sentiment : or, dans une scène dialoguée, le sentiment naît presque toujours dans l'un des interlocuteurs, de ce que dit l'autre; sans cela tout est froid, tout est sec, et rien ne touche.

Ce que je viens de dire deviendra peut-être plus sensible si j'y ajoute, comme on m'a déjà permis de le faire, un trait de ma première jeunesse, qui m'a fait sentir toute la puissance des émotions rapides.

Le premier sentiment que nous rece-

vons de la nature, est le besoin de connaître et de sentir. Dans l'âge heureux de l'innocence, tout intéresse; les yeux et l'ame sont entièrement livrés, sans contrainte et sans calcul, à tout ce qui frappe : les jouissances et les terreurs sont d'autant plus vives, que les sens, vierges comme les idées, ont toute leur sensibilité. Quoique je fusse très-jeune quand je fis, à Honfleur, cette équipée qui me conduisit en Amérique, elle ne fut pas la première : en voici une d'un autre genre.

Dès l'âge de neuf ans, ayant été sévèrement réprimandé par mon père, je m'échappai de la maison paternelle pour me rendre, de Decize où nous étions, chez les religieux de Sept-Fonds, dans le Bourbonnais. Mon intention était de me retirer du monde et de me faire moine de la Trappe, dès que j'aurais atteint l'âge requis. Rien ne me paraissait plus raisonnable que de l'attendre dans

Digitized by Google

cette sainte maison. Je fis, en conséquence, un petit roman à ces bons religieux, qui les intéressa au point qu'ils me donnèrent asile. Ils me reçurent avec bonté, et écrivirent à mes parens qu'ils m'avaient accueilli pour me sauver des accidens auxquels ma grande jeunesse m'exposait. Le surlendemain de mon arrivée, je fus conduit le soir dans leur église, pour assister à un *Salve*. En entrant dans cette vaste enceinte, dont ce qui restait de jour permettait à peine aux yeux d'embrasser l'étendue, je fus saisi d'un sentiment religieux dont je ne pouvais me rendre compte. Occupé de ce sentiment, au milieu d'un silence profond, je fus ému plus profondément encore par le son d'une voix qui me sembla sortir de terre en entonnant le *Salve;* mais cette émotion se changea en effroi, lorsque mon oreille fut frappée par un grand nombre de voix sépulcrales qui se réuni-

Digitized by Google

rent tout-à-coup à la première : le bouleversement qui se fit dans ma jeune imagination fut tel, que je crus voir Dieu en personne descendre sur la terre, pour me demander compte de mes actions. La commotion que j'éprouvai fut si vive, que le souvenir en est encore présent à mon esprit. C'est cette première émotion d'effroi religieux que j'ai tâché de retrouver depuis dans les rôles d'Hamlet, de Ninias, d'OEdipe, etc. Je n'en étais pas revenu lorsque je fus conduit, le lendemain, dans le lieu où les religieux se rassemblent pour enlever de leur fosse chacun une pelletée de terre : je les observais avec un saint respect, quand tout-à-coup mon œil fut détourné par l'action de l'un d'entr'eux, qui, en marchant les yeux baissés derrière un autre, avança sa pelle de manière à lui accrocher le pied ; le religieux frappé se retourna sans rien dire, et regarda son voisin, que je vis rire de

Digitized by Google

tout son cœur, en se cachant sous son capuchon.

Cette nouvelle sensation fit évanouir mon respect irréfléchi pour les moines.

A l'âge où un premier développement commence à exciter en nous la fermentation des sens, le chaos de nos idées nous plonge dans une espèce de mélancolie vague qu'il nous est impossible de définir: à cet âge nous ne sommes susceptibles que de sensations; elles se succèdent rapidement, sans se fixer dans notre cœur ni dans notre esprit. Ce n'est que lorsque le sentiment est développé, que nos premières émotions se prolongent, s'approfondissent, et nous conduisent aux passions. Mais comment définir pourquoi tel objet nous émeut, nous captive, et nous attache plutôt que tel autre qui l'emporte en grace et en beauté? Je crois que ce moteur inconnu qui nous domine et nous entraîne, prend sa source dans

Digitized by Google

les rapports du plus ou moins de chaleur dans le sang, de vivacité dans les esprits, et de délicatesse dans la sensibilité. Nos sensations et nos émotions ont encore un rapport direct avec la température des lieux où nous vivons. Le sang et la bile y sont soumis, comme le mercure dans le baromètre; et c'est en raison de leur action interne, que nous sentons avec plus ou moins de vivacité, de chaleur et de sensibilité. Si le temps est lourd et pesant, nous le devenons nous-mêmes, et tout en nous s'en ressent; si le temps est serein et léger, nos sensations sont plus vives, plus riantes, et notre imagination plus active.

Les Provençaux sont, en général, vifs et colères; les Américains, dans nos îles, sont lents et paresseux; les Hollandais reçoivent à-peu-près la même influence de l'humidité de leur climat, excepté que le Hollandais, plus intéressé que l'Américain, est plus la-

Digitized by Google

borieux et plus taciturne. En France même, chaque ville a son caractère particulier ; j'en distinguais les nuances en jouant la tragédie, et je suis resté convaincu que, dans toutes les villes principales, il y a une différence plus ou moins forte entre les émotions et la sensibilité des diverses classes du public qu'elles renferment. J'ai toujours cru que cette différence dépendait en partie de la température, de l'éducation, des liqueurs, des alimens et des climats. Les vents y contribuent très-puissamment ; il en est qui absorbent les forces au point que l'on ne peut agir : celui que les Toulousains appellent d'autan, ou marin (1), a une telle influence sur les corps et sur l'esprit, qu'il est impossible, quand il règne, de penser et d'agir. Je l'ai éprouvé, en

(1) C'est le même que les Italiens appellent *scirocco* ; il vient des côtes d'Afrique.

jouant la tragédie, d'une manière si vive, que j'étais forcé, avant d'entrer sur la scène, de me battre les flancs, comme on se frappe dans un grand froid, pour se réchauffer : j'étais obligé de forcer mon articulation et mon action ; sans quoi le public et moi nous serions restés dans l'engourdissement.

De même qu'un Provençal ne peut avoir les sensations d'un Hollandais., ni un Américain celles d'un Parisien ; de même aussi les Athéniens, les Romains, les Parthes et les Egyptiens avaient tous des sensations différentes, analogues à leur climat, à leurs mœurs et à leurs usages.

L'acteur doit se pénétrer vivement de toutes les nuances attachées aux différens caractères qu'il est chargé de représenter : il doit, avant tout, apprendre à les bien connaître. Les individus qui composent le public ont aussi chacun leur caractère et leur sensibilité

particulière; celui-ci pleure, quand tel autre éprouve une sorte de tressaillement; tel autre crie de plaisir quand son voisin, saisi, ne peut ni parler ni agir. Le vrai talent seul a le droit de ramener toutes les sensations différentes comme à un centre commun; la magie de l'art est telle, qu'elle doit, par la vérité, réunir toutes les nuances en une seule; et c'est alors que le vrai talent jouit de tout son triomphe.

Le comédien ne doit jamais oublier qu'il est l'interprète des sentimens que l'auteur a voulu exprimer; il doit s'y soumettre en leur donnant tout le charme de son art: l'esprit et l'intention de l'auteur doivent être sa seule boussole; il ne doit jamais s'en écarter; car, du moment où l'acteur, ne pouvant s'élever à la hauteur du personnage qu'il représente, le rapetisse ou le change, la chaîne qui liait l'ensemble de l'ouvrage est rompue; il ne reste plus que

Digitized by Google

des parties éparses, qui, de sublimes qu'elles étaient dans cet ensemble, ne paraissent plus que froides et décousues.

Si Orosmane n'a pas en grandeur ce qu'il faut pour inspirer le respect dû à sa personne et à sa dignité; s'il n'a pas une sensibilité noble et vraie pour pénétrer le cœur des spectateurs, l'émouvoir, l'entraîner, le séduire en le déchirant, l'édifice élevé par l'auteur s'écroule, les parties faibles frappent seules les yeux du public, et l'ouvrage qui, depuis sa naissance; a excité tant d'admiration et a fait couler tant de larmes, n'inspire plus que de faibles sensations, et devient la proie des critiques.

Depuis Mlle. Clairon, si sublime dans le rôle de Viriat, Sertorius a disparu de la scène. Le public juge les ouvrages d'après les sensations que l'acteur lui fait éprouver; et s'il arrive que ce dernier, à force d'intrigue, usurpe une réputation qu'il ne mérite pas; s'il ose

Digitized by Google

traduire ses rôles à sa manière, les jeunes spectateurs n'ayant plus pour juger les talens, que les faibles copies de ceux dont les moules sont brisés, ne pouvant éprouver que de faibles sensations, s'en prennent moins à l'acteur qu'aux ouvrages : au lieu des émotions brûlantes qui devraient les électriser, réduits à raisonner leur plaisir, ils sont privés à jamais de ce saint enthousiasme qui vivifie les ouvrages, immortalise les auteurs, et donne auprès d'eux une place aux acteurs qui ont été leurs dignes interprètes.

Je pourrais citer beaucoup de pièces médiocres dont tout le succès a été dû au talent des acteurs qui les ont mises au théâtre, et qui sont tombées depuis par la faiblesse de ceux qui ont tenté de les y reproduire. Les premières sensations données au public par le vrai talent, restent comme tradition; mais souvent cette tradition s'efface si

Digitized by Google

les nouveaux talens ne la soutiennent ; quelquefois aussi elle s'élève en quelque sorte contre eux. Le public rend l'acteur responsable des sensations qu'il avait éprouvées ; il ne revient au théâtre qu'avec leur souvenir ; s'il ne les retrouve, il disparaît, ou témoigne son mécontentement par des signes encore moins équivoques.

Si les jeunes gens qui se destinent au théâtre se pénétraient vivement de l'indispensable nécessité de conserver toute la fraîcheur de leurs sensations, et ce sentiment délicat et précieux qui, seul, rend susceptible d'éprouver des émotions profondes et de les transmettre au spectateur, ils jouiraient de succès solides et durables, fondés sur des progrès sensibles et des talens réels ; mais, entraînés dans le tourbillon d'un monde corrompu, ils y perdent bientôt par la satiété, les qualités premières que nous donne la nature, la sensibilité, la vé-

rité ; sans elles cependant il n'y a point de vrai talent dramatique. Qu'on ne me parle point de sacrifices, de privations pénibles : pour devenir un grand acteur, il faut être inspiré par une passion effrénée pour ce bel art ; il faut que toutes les sensations y soient rattachées, que rien au monde ne puisse altérer ou distraire le sentiment auquel l'acteur se doit tout entier ; qu'aucune privation, aucun sacrifice, ne lui coûtent ; ou plutôt, qu'ils deviennent pour lui des jouissances, et qu'il ne cherche d'autre dédommagement que la gloire.

Le monde entier est le livre où le comédien doit puiser ses sensations : rien ne doit être indifférent pour lui ; il pourra tôt ou tard reporter sur la scène les peines et les plaisirs qu'il aura bien sentis. J'ai eu quelques succès dans les rôles de Varwick et du comte d'Essex ; mais j'ai été convaincu, par onze mois de prison, que j'étais loin des sensations

profondément douloureuses que je devais donner à Varwick et au comte d'Essex lorsqu'ils sont dans les fers. Ces rôles, toujours présens à ma mémoire dans ma captivité, y avaient pris un caractère mélancolique que je n'avais pas eu en les jouant; et je regrette de n'avoir pu, depuis ma liberté, porter sur la scène cette sublime mélancolie. Chaque âge a son degré de force dans les sensations, comme dans l'esprit et le jugement; elles sont plus vives dans la jeunesse, mais elles deviennent ensuite plus profondes en raison du plus d'expérience. Le jeune homme peut trouver en lui les émotions du jeune homme; mais il ne peut deviner celles de l'homme fait, qu'en les étudiant chez les autres. Le comédien, plus âgé, a plus de vrai talent, parce qu'il a éprouvé lui-même tous les degrés des sensations; et si son physique ne perdait pas en proportion de ce que gagne son moral, il devien-

Digitized by Google

drait parfait vers la fin de sa carrière.

Parmi les causes qui influent sur les différens degrés de force dans les émotions et dans la sensibilité, j'ai compté les alimens et les liqueurs. Par une suite de cette observation, les acteurs doivent sans cesse veiller à leur santé, et se prescrire un régime tel, qu'ils puissent disposer d'eux-mêmes à volonté. Le moyen le plus sûr est la sobriété. Ils ne sauraient trop s'occuper du choix de leurs alimens : ce sont eux qui forment les qualités de la bile, et sans la bile il n'existe point de passions.

Une expérience singulière m'a fait connaître jusqu'où peut aller l'influence de la sobriété sur les sensations : les plus vives que j'aie peut-être éprouvées de ma vie, se firent sentir dans un moment où je ne prenais de nourriture que ce qu'il en fallait pour ne pas mourir ; c'est à l'époque de mon voyage à Saint-Domingue, lorsque nous n'avions que huit

Digitized by Google

huit onces de biscuit par vingt-quatre heures. Je n'ai jamais eu l'imagination plus vive et plus active que dans cette position, surtout dans mes rêves; ils se passaient presque tous en festins; tous les mets me paraissaient si délicieux, que je ne leur ai jamais trouvé, en réalité, une saveur aussi exquise.

Lorsque mes rêves, changeant de nature, m'occupaient d'un sentiment amoureux, les objets que j'aimais étaient d'une beauté surnaturelle, et mes jouissances si enivrantes, que mon réveil me plongeait dans une tristesse profonde. Ce que j'avais le plus souvent sous les yeux, ne pouvait y porter d'allégement: c'était le tableau d'une mer toujours en fureur, qui semblait, à chaque instant, vouloir nous engloutir. Un jour que j'étais dans cette situation d'esprit, un de nos matelots cria tout-à-coup: Terre! Comment peindre ce que ce seul mot me fit éprouver? La plume m'échappe de la

main, par le délicieux souvenir que j'éprouve en voulant le retracer. Le bouleversement de mon sang fut tel, qu'un frisson de plaisir courut dans tout mon corps; ma voix ne pouvait rien articuler; les larmes me vinrent aux yeux, et tout l'équipage éprouva la même émotion. Tout-à-coup je m'élançai dans les bras de ceux qui m'entouraient; amis, ennemis, tous furent pressés sur mon cœur avec un plaisir pur, sans que je pusse démêler, sans que je pusse définir encore l'espèce de sentiment qui me remplissait; dans mon enthousisasme, j'étreignis jusqu'au mât du vaisseau, et j'y restai collé plus d'une minute.

J'ai toujours pensé depuis, et j'ai souvent éprouvé que le régime, sans être poussé jusqu'à ce point, porte à l'ame et à l'esprit une sensibilité exquise, que l'abus des alimens détruit. La nature, généreuse et bienfaisante,

Digitized by Google

semble nous avoir donné le sommeil pour nous dédommager des peines que nous éprouvons éveillés. J'en ai surtout reconnu les douceurs dans ces momens où, comme tant d'autres, j'attendais dans la captivité la fin de ma vie. Nous n'avions alors que très-peu d'alimens, et d'une qualité trop médiocre pour que l'on fût tenté d'en surcharger son estomac. Le sommeil seul me dédommageait la nuit des angoisses que j'avais éprouvées pendant le jour ; et tous mes compagnons d'infortune ont, ainsi que moi, trouvé dans le sommeil un soulagement à leurs maux. D'où pouvait naître ce calme dans une position si terrible ? de la sobriété forcée dans laquelle nous vivions : et ce n'est pas seulement sur le sommeil qu'elle influe ; la netteté des pensées, la vivacité des sensations, une expression pure et facile, en sont les suites nécessaires. Le physique ayant un rapport direct avec le moral, il est presque impossible de

Digitized by Google

disposer facilement du dernier, lorsque le premier est absorbé par la quantité des alimens, ou par leurs qualités irritantes.

Il est des choses qui nous frappent si vivement, que nous ne pouvons plus en perdre le souvenir. En jouant Montaigu, dans Roméo et Juliette, je m'étais fait une idée effroyable des montagnes de l'Apennin, où il fut vingt ans caché : mon expression était telle en les peignant, que ce mont de l'Apennin paraissait aussi affreux au public qu'à moi-même. Ayant joué ce rôle à Marseille, un négociant de cette ville s'avisa de m'envoyer, le lendemain, six bouteilles de vin de l'Apennin, pour me raccommoder, m'écrivit-il, avec ce pays, que je peignais d'une manière si horrible. Je confesse que de ma vie je n'ai bu de meilleur vin; et je suis forcé d'avouer, à ma honte, que, depuis, je n'ai jamais pu jouer le

Digitized by Google

rôle de Montaigu sans que le souvenir de ce vin ne me soit revenu dans le moment même où je parlais de l'Apennin; et quoi que j'aie pu faire, il ne m'a plus été possible de retrouver ma première expression.

Si je n'avais, dans ma jeunesse, éprouvé les sensations les plus vives, en regardant la Vénus qui était dans le parc de Versailles, je n'aurais jamais pu concevoir, comme je l'ai fait, le rôle de Pygmalion : mais ce marbre, tout froid qu'il est de sa nature, avait enflammé ma jeune imagination par la beauté de ses formes; et cette première folie des sens d'un jeune homme n'a pas été perdue pour moi, puisque j'ai eu l'occasion de la reporter dans un ouvrage enfanté par le délire des sens; il faut en avoir la fièvre pour le faire réussir. Il ne serait jamais supportable, malgré la chaleur de sa composition, ou plutôt à raison de cette chaleur

Digitized by Google

même, si l'acteur n'avait l'art d'échauffer le public avant même qu'il ait apperçu Galathée: son succès dépend, en grande partie, du voile qui couvre la statue pendant la première moitié du mélodrame; si, au lever du rideau, Galathée était visible, jamais Pygmalion n'aurait pu se faire écouter, tant l'art de ce rôle dépend de la chaleur électrique que l'acteur fait passer dans l'ame du spectateur, avant de lui montrer Galathée! Il faut enfin que la magie de l'art fasse de tous les spectateurs des Pygmalions, pour que Pygmalion parvienne, sans les révolter, jusqu'à animer la statue et en devenir l'amant heureux. J'ai tellement senti le besoin d'être vivement ému, en commençant ce rôle, que je n'ai jamais voulu le jouer, quelque fatigant qu'il soit, qu'après un rôle tragique.

Digitized by Google

CINQUIÈME SÉANCE.

CHAPITRE VIII.

Sur l'Expression visible.

J'ENTENDS par expression visible, celle dont les yeux, les muscles et les gestes sont les organes. Cette expression est le miroir de l'ame : c'est par elle qu'on reconnaît les mouvemens intérieurs de celui qu'on observe ; sans le secours de la parole, elle fait entendre tout ce que l'on sent. Quelquefois les mots n'expriment qu'à demi la pensée : l'expression visible l'étend à l'infini ; sans elle les mots ne sont que des sons ; avec elle, un

Digitized by Google

mot, qui n'est qu'un mot, devient une chose. L'expression visible a tant d'empire, qu'elle peut détruire même les effets de la parole, et changer le oui en non, le non en oui. C'est surtout en amour qu'elle exerce toute sa puissance; c'est toujours elle qui est chargée de la première déclaration, et c'est alors que l'amour est véritablement éloquent.

Quoique les gestes soient un des organes ou des agens de cette expression, le comédien la perd par la multiplicité des gestes; son expression n'est plus que dans ses bras, dans la pose mobile et toujours changeante de son corps: l'expression de l'ame est surtout dans les yeux et dans les traits du visage, qui rendent sans équivoque et sans grimace la pensée et le sentiment.

L'expression peint toutes les passions, parce que les passions seules ont droit de diriger l'expression visible, de for-

Digitized by Google

cer l'ame à se manifester, à se répandre au-dehors. Que les acteurs ne s'occupent point de gestes, de pose ; qu'ils ne songent point à donner telle ou telle physionomie particulière à leur visage : l'esprit occupé à diriger l'expression visible, affaiblit nécessairement le sentiment, qui seul doit la commander. L'expression visible n'est donc que l'interprète de toutes les passions intérieures ; et quand elle cesse d'être d'accord avec ce que l'on veut exprimer, il n'y a plus de vérité, d'ame ni de sentiment dans celui qui parle et agit ; il n'est plus qu'une froide copie de ce qu'il a vu ou entendu. Mais ce serait prendre un soin inutile, que d'enseigner à un acteur le parti qu'il peut tirer de l'expression visible ; s'il ne l'étudiait que sur le visage de celui qu'il voudrait imiter, cette imitation se réduirait à faire des grimaces ridicules : je le répète, c'est dans le sentiment seul que se trouve le secret

de la véritable expression. Chaque passion fait mouvoir en nous tel ou tel muscle; elle le tend avec plus ou moins de force, en raison du plus ou moins de sensibilité.

L'expression visible prend diverses nuances, selon l'état, l'éducation, les habitudes. L'expression du peuple se manifeste en mettant en convulsion tous les traits du visage, en levant les épaules, en montrant les poings, en gesticulant grossièrement et outre mesure: celle de l'homme bien né, qui a de l'élévation dans l'ame, est noble et facile; elle peint sans effort tout ce qu'il sent. Le vrai moyen de se former à l'expression de la figure, est de répéter ses rôles en ne faisant aucun geste; alors l'expression se manifeste involontairement par la force du sentiment, qui détermine le jeu des muscles, des yeux et des traits. Je voulus un jour conter, à un grand dîner, l'histoire d'un bossu. Parmi

Digitized by Google

les convives, il y en avait un que je n'avais pas vu : l'expression de tous ceux qui m'écoutaient suffit pour m'imposer silence; je rougis jusqu'aux yeux, et mon embarras fut tel, qu'il me fut impossible d'articuler un seul mot. Puisque cette anecdote, que je voulus conter alors, me revient à l'esprit, je vais la placer ici, comme ayant quelques rapports avec l'expression visible.

Armand, excellent comique, était souvent critiqué sur son expression par un petit bossu, frère de ce Procope qui tenait, vis-à-vis de la Comédie Française, un café alors célèbre. Ce Procope, bossu, trouvait l'expression d'Armand trop forcée : il avait, je ne sais plus pourquoi, ses entrées au spectacle, et se plaçait habituellement sur les banquettes qui occupaient autrefois la droite et la gauche du théâtre. Toujours il se trouvait à la même place; il était toujours là, sous les yeux d'Armand, et souvent il levait

Digitized by Google

les épaules lorsqu'il n'était pas content de son expression : Armand en était si impatienté, qu'il n'était plus maître du jeu de sa figure, lorsque ses yeux rencontraient ceux du bossu, et son geste. Voici ce qu'il imagina pour s'en débarrasser : il attendit la première représentation d'une pièce nouvelle, dans laquelle il devait jouer, prit les trente billets des places du théâtre, alla se poster sur le Pont-Neuf, la veille de la représentation ; et là, guetta tous les bossus qui passaient. Il allait présenter à chacun un billet gratuit, en le priant de s'intéresser au succès de l'ouvrage. Après avoir ainsi distribué tous ses billets, il eut soin de se trouver de bonne heure au théâtre, et de placer, avant qu'on ne l'eût éclairé, quinze bossus sur la première banquette à droite, et les quinze autres sur celle de la gauche. Procope le bossu était arrivé des premiers. Armand le plaça, comme les autres,

sans en être reconnu : il donna l'ordre de ne lever la rampe qu'à l'instant même où on devait lever le rideau. Le public, étonné de voir tant de bossus réunis, s'écria comme de concert : Ah ! que de bossus ! que de bossus ! Les bossus, étonnés de s'entendre apostropher, se retournèrent, et mettant toutes leurs bosses en évidence, n'en parurent que plus ridicules ; alors les éclats de rire partirent de toutes parts, et les cris redoublés, à bas les bossus ! les contraignirent de sortir tous les uns après les autres. Cette plaisanterie d'Armand le débarrassa pour toujours des critiques du bossu Procope, qui n'osa plus depuis venir se placer sur le théâtre. Armand n'eut plus à redouter l'expression de ses épaules, et put forcer tant qu'il voulut celle de son jeu.

Une jeune dame, en causant dans une société, voulut dire que, dans le royaume des aveugles, les borgnes

étaient des rois. L'expression de ceux qui l'écoutaient lui apprit qu'il y avait un borgne présent. A peine eut-elle articulé, *dans le royaume des aveugles*, qu'elle se tut et rougit. Le borgne, aussi galant qu'aimable, la tire d'embarras en lui disant : Eh bien! madame, pourquoi vous arrêter? vous alliez me faire roi.

Certains défauts d'organe entraînent, en quelque sorte, une expression qui leur est particulière. L'expression des bègues est grimacière ; les efforts qu'ils font, pour articuler, décomposent leurs traits. Il y a, dans quelques petites comédies, des scènes de bègues qui excitent toujours le rire; il s'en passe quelquefois dans le monde, qui ne sont pas moins comiques. Lorsque j'étais à Bruxelles, un bègue voulut acheter un cabriolet ; le sellier chez lequel il se présenta était bègue comme lui : l'étranger demanda combien il lui vendrait son ca-cabriolet ; le sellier crut qu'on se moquait de lui :

Digitized by Google

son expression annonça beaucoup d'humeur, et il répondit en bégayant encore plus fort: je vous vendrai mon ca-cabriolet tren-tren-trente lou-lou-ouis. L'acheteur crut, à son tour, qu'on le tournait en ridicule; il se mit dans une colère horrible. Le sellier, de son côté, devint furieux. Les bégayemens réciproques, les grimaces des deux interlocuteurs étaient très-plaisans: mais la chose pensa tourner au tragique; et s'il n'était arrivé des gens qui affirmèrent que tous deux avaient la même infirmité, deux hommes honnêtes se seraient peut-être égorgés par la seule raison que, sans se connaître, ils avaient tous deux un défaut semblable.

Les gens qui se voyent pour la première fois, observent d'abord mutuellement leurs traits et leur expression. Celle de la politesse affectueuse inspire de l'intérêt et dispose à l'attachement; l'expression de la voix et son accent

confirment ou détruisent cette première impression. Cette attention de deux personnes qui se parlent pour la première fois sans se connaître, est d'autant plus attachante, que l'on s'écoute soi-même, comme on écoute son interlocuteur; on se juge réciproquement tous deux à la fois; et en se quittant, chacun emporte l'opinion qu'il a conçue de l'autre: la franchise attire la franchise; la réserve est souvent réciproque, et, dans ce dernier cas, on se lie rarement.

Je fus un jour invité à dîner chez une femme qui a une grande réputation d'esprit. Je m'apperçus qu'elle voulait me juger, et savoir si j'étais digne de l'occuper agréablement: cela me mit d'abord mal à mon aise; je souris cependant à une question qu'elle me fit; elle m'en demanda le motif; je lui répondis naïvement, que je souriais du soin qu'elle se donnait pour savoir si j'avais de l'esprit, ou si je n'en avais pas. Cette naïveté

Digitized by Google

naïveté la fit rire aux éclats; dès ce moment elle devint très-aimable, très-franche, et son esprit m'en donna, comme il arrive aux gens timides, qui ont presque toujours leur esprit un peu aux ordres de celui des autres.

L'agrément de la conversation dépend, le plus souvent, de l'expression de ceux à qui on parle: si cette expression est indulgente, nous avons plus de confiance, d'essor et de facilité; si elle est sèche et dure, nous devenons involontairement tristes et sérieux. Les femmes honnêtes sont plus indulgentes sur les plaisanteries un peu libres, que celles qui ne le sont pas. Ces dernières ont peur d'être devinées; leur expression est beaucoup plus sévère, et souvent elles prennent une contenance sérieuse pour la chose qui fait rire franchement la femme qui n'a rien à se reprocher. La plupart de ces observations ne peuvent servir pour la tragédie; mais dans

la comédie, et même dans le plus haut comique, elles peuvent souvent trouver leur application.

CHAPITRE IX.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION, réunie au jugement et au bon esprit, est le plus beau présent de la nature, et donne à l'homme ces moyens sublimes qui l'élèvent au-dessus de ses semblables; mais l'imagination, qui n'est dirigée que par la fougue du sang, est plus dangereuse qu'utile : ses écarts conduisent l'homme à sa ruine; elle ne peut servir qu'à la destruction de celui qui n'a pas les qualités nécessaires pour la diriger. Elle le fait errer de projets en projets,

Digitized by Google

sans direction, sans plan, sans ordre, et l'entraîne tôt ou tard dans un précipice.

J'ai entendu, en parlant de quelques personnes, dire qu'elles avaient de l'imagination ou de l'esprit, sans autre distinction. Je pense que cette manière de s'exprimer n'explique rien; car cela ne distingue pas l'esprit juste de l'esprit faux, l'esprit brillant de l'esprit solide, l'esprit fort de l'esprit faible, et le bon esprit du mauvais: il en est de même de l'imagination, qui, peut-etre, a encore plus de nuances que l'esprit Toutes les passions naissent dans le cœur; mais c'est dans l'imagination que leurs désirs et leurs projets fomentent; c'est d'elle qu'elles empruntent leur langage. Il y a donc, pour ainsi dire, autant d'imaginations qu'il y a de passions humaines. Le cœur sent, l'esprit conçoit, l'imagination enfante. Sans imagination l'on végète, on est presque réduit à l'ins-

tinct : l'imagination élève l'homme, mais c'est lorsqu'elle est pure, vive et sage; si elle n'est qu'exaltée, elle l'égare; et trop souvent à côté du sublime est l'extravagance. Une imagination forte et mobile est nécessaire aux comédiens; c'est par elle qu'ils se transportent dans les temps et dans les lieux les plus éloignés, qu'ils se revêtent de tous les caractères, qu'ils se remplissent de toutes les sensations dont le cœur humain est susceptible, qu'ils éprouvent toutes les passions, et qu'ils s'élèvent jusqu'aux vertus sublimes qui caractérisent les grands hommes.

Chacun juge avec son esprit, ses sensations et son imagination; et généralement chaque individu croit que son esprit, son jugement et son imagination doivent être la règle et la boussole de tous.

Souvent, après ces premières entrevues dont je parlais tout-à-l'heure, où

Digitized by Google

chacun s'est efforcé de donner de lui-même l'opinion la plus favorable, où l'on a épuisé des deux parts toutes les ressources de l'esprit et de la politesse, on se sépare avec la promesse de se revoir bientôt; on se félicite réciproquement du bonheur de s'être connu; mais, une fois séparés, l'imagination reprend ses droits; elle s'était montée favorablement, elle travaille en sens contraire; elle enfle et multiplie les défauts que l'esprit avait à peine pénétrés, et deux individus qui s'étaient, pour ainsi dire, enchantés mutuellement, se refroidissent et se revoient avec une égale indifférence. Le premier sentiment de l'amour produit le même effet entre les sexes, au physique comme au moral. L'imagination échauffée embellit d'abord les objets : tout charme, tout enivre; mais, bientôt refroidie, elle laisse voir les choses ce qu'elles sont réellement. Cette première chaleur de senti-

ment s'évanouit, et la tiédeur lui succède.

Je pourrais comparer à ces vicissitudes fréquentes, ce qui se passe à la réception de quelques ouvrages présentés aux comédiens. La première production d un jeune auteur est lue dans le monde; on entend bientôt, dans les coulisses, des éloges flatteurs de l'ouvrage et de l'auteur. C'est un ouvrage sublime, s'écrie-t-on, neuf, extraordinaire, rempli des plus grandes beautés. Le jour arrivé où l'on doit attendre et juger cette production nouvelle : on se réunit, avec l'espoir de s'enrichir d'un bel ouvrage, de posséder de beaux rôles. L'auteur paraît avec un air affable; il sourit à tous ses juges : on le regarde avec le desir de trouver dans sa physionomie le présage des beautés de sa pièce; s'il est favorisé de la nature, on se prévient pour lui de plus en plus; s'il a l'air imposant, on ne doute pas de son éner-

Digitized by Google

gie ; s'il est maigre et délicat, on est sûr d'avance que la pièce est pleine d'ame et de sensibilité : si l'auteur est ému en commençant sa lecture, l'intérêt redouble ; tout ce qu'on entend s'embellit par l'imagination : quelques voix s'écrient, cet ouvrage est plein d'ame, et d'une sensibilité profonde ; l'imagination de ceux à qui l'ouvrage n'inspire rien, se réveille aux émotions qu'éprouvent ceux qui les entourent ; ils croient qu'ils sont mal disposés, ils redoublent d'attention ; et souvent, plus émus par une larme qui s'échappe d'un bel œil, que de ce qu'ils entendent, ils finissent par croire l'ouvrage excellent. La pièce est unanimement reçue, les rôles sont distribués, et bientôt l'on entend dire aux acteurs qui doivent y jouer, que leurs rôles sont détestables, que ce n'est pas là l'ouvrage qu'ils ont entendu : c'est bien assurément le même ouvrage ; mais leur esprit moins exalté détruit le prestige

Digitized by Google

des beautés chimériques que leur imagination seule avait enfantées.

J'ai vu souvent l'imagination du public s'échauffer en faveur d'un ouvrage médiocre ; je l'ai vu applaudir avec ivresse ce qu'il aurait hué à outrance dans une pièce moins favorablement annoncée : les mêmes choses qui assuraient le succès d'une pièce, auraient décidé la chute d'une autre. A la première représentation du Misanthrope, le public, disposé en faveur de l'auteur, applaudit avec transport le fameux sonnet. L'auteur prouve, dans cette scène, que le sonnet est détestable. Le public, indigné de voir critiquer son jugement, et honteux de la justesse de cette critique, changea de disposition, et son imagination refroidie lui fit écouter avec indifférence toutes les beautés de ce chef-d'œuvre. En général, c'est l'imagination qui dicte les décisions exagérées et les jugemens d'enthousiasme.

Digitized by Google

Elle ne se met en mouvement que pour embellir ou enlaidir à l'excès les objets qui la frappent. On entend dire d'un jeune acteur, ou d'une jeune actrice, qu'ils sont parfaits, ou détestables; et ils ne sont souvent ni l'un ni l'autre. Le temps, l'esprit et le bon sens remettent tout en équilibre, et chaque chose, revenue à son niveau, reste ce qu'elle doit être.

La première fois que mon imagination m'inspira le desir de jouer la tragédie, je ne conçus rien moins que l'espérance d'être placé au rang des premiers acteurs; mon audace alla jusqu'à me persuader que mes seuls défauts physiques pouvaient arrêter ou borner ma course. Pour n'avoir aucun doute à cet égard, j'osai, à mon retour de Saint-Domingue, aller trouver le célèbre Lekain. Rempli de tout ce que son talent m'avait inspiré, je lui dis que j'étais Américain (ne voulant pas être connu

dans le cas où il ne jugerait pas mes dispositions favorables); j'osai ajouter, qu'une noble émulation me transportait; que j'avais conçu le projet d'être son double à la Comédie Française; que j'attendais de lui un aveu sincère sur mes dispositions physiques et morales: ce que je croyais pouvoir lui assurer, c'est que s'il ne trouvait en moi aucun défaut marqué, je parviendrais à être son double, ou que je mourrais à la peine. Lekain sourit malignement, et l'intention de son sourire se grava dans ma mémoire: c'est peut-être ce souvenir qui a le plus fortifié mon émulation. Il me dit qu'occupé dans le moment, il ne pouvait m'entendre, et m'indiqua le jour qu'il destinait pour me juger. Je ne dormis point dans l'intervalle, je ne fus occupé que du rôle que je voulais lui répéter, et qui devait décider de mon sort. J'étais résolu à ne point appeler de son jugement, sentant déjà qu'à côté

de la gloire que procure le premier rang dans cette carrière, on ne pouvait recueillir que la honte et le mépris dans le dernier.

J'arrivai chez Lekain, bien décidé à mettre en évidence mes moyens naturels avec tous les développemens dont j'étais capable : il me reçut avec bonté; et ne voulant pas perdre le temps qu'il devait employer à me faire répéter, il me demanda la permission de se faire coiffer en m'écoutant. Cette proposition ne me plut pas infiniment; elle me refroidit un peu en commençant; mais mon imagination, échauffée sur le jugement qu'il allait porter de moi, prit le dessus, et je me livrai tout entier à ma chaleur naturelle. Lekain, sans m'interrompre, m'écouta en me donnant mes répliques avec complaisance. Lorsque je fus à la fin du rôle (c'était celui de Zamore), j'attendis avec une sorte de crainte le jugement qu'il allait

Digitized by Google

prononcer. Il me dit : Monsieur, je ne vois rien qui vous empêche de vous livrer à votre noble émulation ; il est possible qu'avec l'amour que vous avez pour ce bel art, vous puissiez un jour être mon double à la Comédie Française.

A ces mots, une joie extrême se manifesta dans toute ma personne ; je lui sautai au cou, le serrai dans mes bras, en l'assurant que je serais son double, ou que je mourrais des efforts que j'allais faire pour m'en rendre digne. Il sourit à tous mes transports, mais avec une autre expression que la première fois ; il me souhaita beaucoup de bonheur, et je le quittai ivre de plaisir et d'espoir.

En sortant de chez lui, j'allai m'engager chez Mlle. Montansier, qui, après m'avoir fait répéter, me jugea digne de gagner par an 600 livres. Je n'en demandai pas davantage, et partis de suite à pied pour joindre sa troupe qui

Digitized by Google

était à Tours. Tout le chemin fut employé à dire des vers tragiques : mon imagination me portait déjà sur la scène française ; je croyais entendre à la fin de chacun des couplets qne je répétais à haute voix, les applaudissemens du public et les suffrages des connaisseurs. Je fus fort bien reçu de mes camarades ; et, ne doutant de rien, je demandai à faire, pour m'essayer, le compliment d'ouverture. J'étais loin de me douter de la vive émotion que j'éprouverais en paraissant pour la première fois devant le public ; j'entrai en faisant de petits pas très-serrés, et trouvai le chemin des coulisses jusqu'à la rampe, aussi long que celui de Paris à Tours : enfin j'arrivai ; j'articulai, tant bien que mal, le compliment que l'on m'avait donné à faire, et m'en retournai au galop au bruit de quelques claquemens de mains qui m'enivrèrent de joie. Une fois lancé dans quelques rôles, mon émulation

redoubla, et je me crus digne, après deux ans d'exercice, de paraître à Paris. Mlle. Clairon voulut bien se charger de diriger mes études, et me fit débuter par Zamore, en 1770.

Lekain voyageait alors. Je crus, au bout de quelques mois, devoir retourner en province me livrer à de nouvelles études. Quatre ans après je fus rappelé à Paris par ce même Lekain, qui ne se doutait point que je fusse l'Américain qu'il avait bien voulu entendre. Le public m'accueillit avec indulgence, et je fus enfin reçu à la Comédie Française, double de Lekain.

Enchanté de mon heureuse étoile, je l'invitai un jour à dîner: je fis tomber, à la fin du repas, la conversation sur la témérité des débutans et sur leur confiance: je lui demandai s'il se rappelait un jeune Américain qui avait été le consulter, et qui lui avait avoué la prétention d'etre son double. Après avoir ré-

fléchi un moment, Lekain me dit: Ah! je m'en souviens; je n'ai rien vu de plus fou que ce jeune homme: il avait bien dans la tête toute la chaleur de son pays; il devait, disait-il, ou mourir, ou être mon double; et puisqu'il ne l'est pas, je ne doute pas qu'il ne soit mort.

Pardonnez-moi, lui répondis-je en trinquant avec lui, il vous a tenu parole; car ce fou d'Américain c'est moi-même. Rien ne peut exprimer sa surprise; son verre faillit lui tomber des mains. Il fut long-temps à revenir de son étonnement; et il m'a dit depuis, plusieurs fois, que rien ne l'avait jamais frappé davantage.

Voilà jusqu'où peuvent conduire, dans la carrière des arts, une imagination active, une volonté soutenue et une étude opiniâtre.

SIXIÈME SÉANCE.

CHAPITRE X.

De l'Inspiration.

L'INSPIRATION n'est pas moins nécessaire aux comédiens qu'aux poëtes. C'est d'elle que partent ces mouvemens spontanés de l'ame qui entraînent l'admiration, et captivent entièrement les spectateurs. Le plus parfait des ouvrages dramatiques, Athalie perdrait une partie de ses beautés, si Joad n'était inspiré en disant :

Cieux, écoutez ma voix; Terre, prête l'oreille;
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille;
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé !

L'inspiration de Joad divinise cette superbe

Digitized by Google

superbe scène, ou du moins lui conserve le caractère divin que Racine y a imprimé. Qu'elle soit dite sans inspiration, ce n'est plus qu'une déclamation sans chaleur et sans vie. L'inspiration doit toujours animer le langage des amans; l'amour passionné, le véritable amour inspire toujours vivement. Sa marche est brûlante : il n'a qu'un but; il y court avec la rapidité de l'éclair : brillant attribut de la jeunesse, il en a la vivacité, l'éclat et la flamme. C'est le feu sacré, dont il faut, je le répète, conserver précieusement le foyer; il faut l'alimenter par un sentiment délectable, qui permette de savourer ses plus légères faveurs, qui donne à ses moindres peines une expression vraie et profonde, et qui tienne l'ame dans une disposition continuelle aux émotions et à l'attendrissement.

Ce qui rend l'amour difficile à bien exprimer au théâtre, c'est qu'il y doit

Digitized by Google

toujours être accompagné de grace, de noblesse, d'une expression à la fois moelleuse et forte, qui fasse excuser la hardiesse des déclarations, l'audace des entreprises, les écarts et les emportemens d'une passion ardente et impérieuse.

Je conviendrai cependant que si l'amour n'a qu'un but, il y marche par plusieurs routes. Celle des jeunes amans épris d'un premier amour, est douce et facile; celle des passions violentes, qui s'allument ordinairement dans un âge plus avancé, est hérissée d'épines, entourée de précipices, et presque toujours égare celui qui s'y engage : trop souvent la force et la violence l'accompagnent; il ne sait que se tourmenter, et tourmenter ce qui l'entoure; c'est l'amour tyran, c'est un monstre enfanté par le délire des sens, qui ne traîne après lui que des chagrins et des crimes.

L'acteur qui représente ces passions terribles, s'il veut être bien inspiré,

Digitized by Google

doit se pénétrer de toutes les circonstances accessoires de l'action principale, autant que de l'action elle-même. Celui qui joue Vendôme, dans Adélaïde du Guesclin, doit se rappeler, avant de commencer son rôle, toute la tendresse qu'il a eue dans son enfance pour Nemours. Plein de ces tendres souvenirs, il lui sera facile d'être inspiré des mêmes sentimens, au moment où il reconnaît son frère, et où il le voit blessé. Si Vendôme ne pense à Nemours, à ce frère qu'il a tant aimé, qu'au moment où il le voit, il sera mal inspiré pour lui dire :

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

S'il saisit bien, dans toutes ses nuances, le sentiment et la situation du personnage qu'il représente, de tous ceux qui l'entourent, et les différens degrés d'affection et de haine qu'il porte à chacun de ceux-ci en particulier, il montera

Digitized by Google

son imagination au point où elle doit être, il sera entièrement d'accord avec lui-même; et lorsque Nemours lui dira, au troisième acte :

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

Vendôme sera frappé comme d'un coup de foudre en découvrant son rival ; et son inspiration sera parfaite en disant :

Et pourquoi, vous mon frère, osez-vous l'excuser!

Il faut encore qu'au travers de ses emportemens et de son extrême violence, il inspire un intérêt qui le fasse plaindre, qui empêche de le haïr, et que le public conserve l'espoir de le voir revenir à lui-même; sans quoi tout intérêt cesse en sa faveur, et l'on ne voit en lui qu'un tyran. Ladislas, dans Venceslas de Rotrou, a un caractère à-peu-près semblable; il est bouillant, emporté ; j'oserais penser même que Vendôme a été enfanté par un souvenir de Ladislas : deux vers de ce dernier rôle doivent

suffire pour faire sentir à l'acteur tout ce qu'il exige de lui :

Je mourais, je brûlais, je l'adorais dans l'ame;
Et le ciel a de moi fait un être de flamme.

Ce rôle est dans la classe de ceux qui peuvent servir de pierre de touche au talent d'un acteur ; celui qui est assez bien inspiré pour en sentir et en exprimer toutes les beautés, peut jouer tout avec succès. Zamore, rôle très-difficile, doit être inspiré presque d'un bout à l'autre ; mais le ton de l'inspiration doit varier avec ses motifs. Zamore est inspiré par le désespoir, lorsque, esclave et désarmé, il invoque contre Gusman la vengeance, cette *triste divinité des mortels offensés* ; il l'est par un courage féroce et inébranlable, lorsqu'il quitte Alzire pour aller assassiner Gusman ; il l'est par l'admiration d'une vertu supérieure, lorsqu'il dit :

Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.

Digitized by Google

L'inspiration se peint en suspendant tout-à-coup le sentiment dont on était occupé, pour se livrer tout entier à la nouvelle idée qui frappe l'imagination aussi promptement que l'éclair ; alors les traits du visage, la pose du corps, tout prend subitement une direction nouvelle; l'être entier s'agite pour obéir au nouveau sentiment qui l'anime, et cette agitation a plus ou moins de véhémence, suivant la nature et le degré d'inspiration qui la cause. Je répétais pour la première fois le rôle du Général français, à la reprise de la Veuve du Malabar : peu content du coup de théâtre de la fin, qui forçait la Veuve de se précipiter dans une fosse enflammée, dont elle était retirée par le Général, sans produire aucun effet, je me sentis inspiré tout-à-coup, et je dis à l'auteur : Monsieur, je veux un bûcher élevé de cinq pieds; au moment où il sera enflammé de tous les côtés, et où

Digitized by Google

la Veuve y montera, je veux m'élancer au milieu des flammes, tenant mon sabre d'une main, et enlevant la Veuve de l'autre. Cette idée fit rire tous ceux qui m'entendaient. Je ne m'en inquiétai pas. Je demandai à Mlle. Saint-Val, qui jouait le rôle de la Veuve, si elle avait assez de confiance en moi pour se livrer toute entière à ma force et à mon courage; elle me répondit obligeamment qu'elle y consentait. Je fis faire le bûcher; et le coup de théâtre produisit une sensation si vive, que nous jouâmes la pièce trente fois de suite, avec une affluence prodigieuse.

Ce fut encore une espèce d'inspiration que j'eus en mettant en action la scène de la pomme, dans Guillaume Tell. L'auteur me dit que Lekain en avait trouvé l'exécution impossible. Moi, je la trouvai très-simple, et j'imaginai qu'en escamotant la flèche au moment de la détente, en la faisant disparaître

dans la coulisse derrière moi, au moment même où la pomme, attachée par un fil, devait tomber, cette action produirait un effet d'autant plus naturel, que le public devait attacher de préférence ses yeux sur l'enfant et sur la pomme. Cela m'a si parfaitement réussi, que plusieurs personnes m'ont demandé comment je faisais pour atteindre aussi adroitement la pomme. A Lyon, ce coup de théâtre se faisait au moyen d'un fil de fer tendu d'un côté du théâtre à l'autre ; la flèche le parcourait jusqu'à la pomme. Je le supprimai et le fis à ma manière ; il produisit d'autant plus d'effet, que le public avait deviné l'autre moyen, par la lenteur avec laquelle la flèche arrivait à son but. Un jour, dans cette même ville de Lyon, en voulant exécuter le coup de théâtre de Lyncée, dans Hypermnestre (car il semble que ces particularités dussent m'arriver toujours aux pièces de Lemière), mon pied

Digitized by Google

s'embarrassa dans le manteau d'Hypermnestre; elle tomba : en voulant la relever, je glissai et tombai sur elle : rien n'était moins tragique; mais tout-à-coup je fus inspiré, de manière à tirer parti de cette situation; je couvris d'un bras le corps d'Hypermnestre, menaçant de l'autre, avec mon sabre, le tyran; et l'attitude de tout mon corps fut si imposante, que le public crut que je l'avais fait à dessein, et applaudit avec transport.

Je cite ce qui m'est arrivé, moins pour me prévaloir de ces inspirations, que pour prouver aux jeunes comédiens qu'ils doivent être tout entiers à l'action; c'est cette attention soutenue qui procure l'inspiration, et l'inspiration ne peut manquer d'être heureuse quand tous les esprits de l'acteur sont fortement tendus sur l'objet qui l'a fait naître.

Je pourrais citer des traits où l'inspiration tient à des nuances plus déli-

cates, et me livrer à des analyses plus profondes; mais les jeunes acteurs ne me sentiraient pas aussi bien: ce que je désire le plus, c'est de leur persuader que cet art, s'ils veulent y réussir, demande qu'ils s'y donnent tout entiers. Une fois élancés dans la route de la vérité, leur sensibilité, leur imagination et une étude assidue feront le reste. L'inspiration trouve aussi quelquefois sa place dans les scènes de la vie commune; et il en est de plus ou moins heureuses. J'en eus une en prison, qui pouvait me coûter la tête, si quelques amis ne m'eussent empêché de la suivre. C'était le jour de *la fête de l'Éternel* : on crut devoir la célébrer dans notre prison; tous les jours de fêtes on me faisait dire des vers. A l'instant même où l'on me sollicitait vivement, nous entendions tirer le canon. J'étais dans une disposition mélancolique; comme tant d'autres, j'attendais tous les jours la fin de ma triste

existence : l'idée me vint de la provoquer avec éclat. Je m'élançai pour dire ces vers de Zamore :

J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare !
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Au moment où je prononçai *j'entends l'airain tonnant*.... mes infortunés amis apercevant dans tout mon ensemble un mouvement convulsif, devinèrent les vers que j'allais dire ; ils m'arrêtèrent et *m'imposèrent silence*, en m'assurant que non seulement je périrais, mais que l'on sacrifierait avec moi tous ceux qui m'auraient entendu, et que j'en serais la cause. En s'opposant à mon inspiration, je conviens qu'ils me rendirent un grand service.

En voici une autre, à laquelle je pus me livrer, et qui n'eut que d'heureux effets.

Je me trouvai il y a environ quatre

ans à Angers, lorsqu'on y célébrait une pompe funèbre pour les ministres français assassinés à Rastadt. Invité par la municipalité à cette cérémonie, je me rendis au lieu indiqué pour le rassemblement. Le cortége était composé de toutes les autorités constituées, et d'un grand nombre de citoyens. Nous nous transportâmes en grande pompe au Temple décadaire : un peuple immense y était rassemblé. Le temple était décoré avec soin ; auprès du *cénotaphe* entouré de cyprès, on avait disposé une musique lugubre et imposante.

Lorsque les militaires, les juges et toutes les autorités furent placés, un citoyen monta à la tribune pour y prononcer un discours analogue à la circonstance. Sa faible voix ne lui permettait pas d'être entendu de tout le monde ; et ne pouvant l'entendre moi-même distinctement, j'éprouvai une sorte d'impatience, qui me fit dire tout-

Digitized by Google

à-coup à mes voisins : « Je me ferais » mieux entendre que lui si j'étais à » sa place. » J'étais ému, et j'éprouvais une sorte de tressaillement, et une agitation involontaire.

Quand l'orateur eut fini, je vis s'avancer vers moi le président de la municipalité, suivi de deux gardes ; il me dit : « Citoyen Larive, on vient de m'an- » noncer que vous aviez un discours à » prononcer ; on va vous accompagner » à la tribune. » Que l'on se figure ce que je devins à ces mots, en voyant tous les yeux se porter sur moi, et répéter pour ainsi dire l'invitation que je venais d'entendre ! Étonné de la proposition et du mouvement qu'elle causait dans l'assemblée, je ne pus que saluer et suivre sans répondre les gardes qui me conduisaient. Je m'avançais vers la tribune sans savoir ce que j'allais dire. Ce ne fut qu'à l'instant d'y monter, que l'imprécation d'Œdipe se présenta à mon

souvenir. Le roulement de plusieurs tambours, les yeux de quatre mille spectateurs qui se fixèrent sur moi, l'aspect de cette enceinte immense; tout porta dans mon ame une sorte de trouble. J'allais commencer, quand je m'aperçus que le premier vers de la tirade s'adressait aux *Dieux des Thébains*. Je fus assez heureux pour pouvoir le changer sur-le-champ; je réunis toutes mes forces, et je prononçai d'une voix vraiment inspirée :

Dieux des Républicains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez :
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire;
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

A ce dernier vers, le temple retentit d'applaudissemens. Je m'échappai dans la foule; mes genoux tremblans ne me permirent pas de rester debout. Une

Digitized by Google

émotion si violente s'était emparée de moi, que je ne pouvais croire moi-même que, de simple spectateur, je fusse devenu, dans un moment, un des principaux acteurs de cette auguste cérémonie.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De la Séduction.

Beaucoup de jeunes gens confondent, au théâtre, l'amour vrai avec l'amour séducteur : il est important de les distinguer. Le premier prend sa source dans l'ame ; ses développemens sont d'autant plus purs, qu'il n'emploie ni l'afféterie ni la manière. La sensibilité est sa seule éloquence : le véritable amant jouit de sa pensée, de son regard. L'ame et les sens, le physique et le moral, tout se réunit et se fond dans le même sentiment. Ses jouissances sont d'autant plus vives, que les effusions seules de l'ame dirigent celles des sens. Lorsqu'un moment heureux réunit deux

amans

embrâsés de ce feu sacré que l'amour séducteur ignore, rien ne peut égaler leur ivresse. Remplis de leur bonheur, ils ne peuvent imaginer ni désirer rien au-dessus; ils se regardent, ils s'écoutent, cette félicité leur suffit; un saint respect les environne; une faveur n'est jamais demandée ni refusée; tout se confond en eux, le désir comme l'abandon. Dans la jouissance même, la pudeur vient les couvrir des memes ailes dont elle se sert pour fuir devant les sentimens impurs. L'amour ne devrait s'exprimer, au théâtre, que comme un sentiment exquis de l'ame, qui ne doit jamais faire soupçonner ses effets physiques. J'ai dit plus haut : l'innocence a une voix qui lui est propre, et qui s'échappe avec elle; j'ajoute qu'elle a aussi son maintien et son regard, toujours accompagnés de pudeur, toujours dirigés par elle, et qu'on ne retrouve plus quand elle a disparu. Ce que je

Digitized by Google

dis ici peut ouvrir les yeux à toutes ces actrices qui croient qu'elles ont atteint la perfection, en étalant et prodiguant leurs graces enfantines. A quoi peut servir, pour le progrès des mœurs et pour celui de l'art, ce petit genre corrupteur où s'exercent tous les jours de jeunes personnes, qui ne prennent l'emploi des *innocentes* que lorsqu'elles ont cessé de l'être, et qui sont condamnées, pour la plupart, à ne plus sentir l'amour honnête, parce qu'elles n'ont connu que l'amour séducteur? Si les mères se faisaient un devoir d'instruire leurs filles, dès leur enfance, de tout ce qu'elles ont à craindre de la séduction, il y en aurait beaucoup moins de séduites. Ne serait-il pas plus sûr de faire connaître les écueils, lorsqu'on est encore loin du précipice, que d'attendre l'instant où le cœur et les sens sont déjà éveillés par le désir? « On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas », dit Zaïre; je le crois: mais la jeune personne

Digitized by Google

dont le cœur commence à sentir, soupçonne déjà des différences, et connaît bientôt un attrait dont l'habile séducteur profite. Les hommages qu'on lui rend, la manière intéressante dont on la regarde, la curiosité naturelle à ce sexe aimable; tout contribue à l'égarer, rien ne l'éclaire, rien ne peut lui faire croire que la tendresse qu'on lui témoigne ait pour but son déshonneur. Sans défiance elle découvre toutes ses impressions, que le séducteur n'est pas digne d'apprécier, ni de sentir : uniquement occupé de recueillir le fruit de ses intrigues, le vide de son cœur n'est rempli que par le soin de se composer une sensibilité factice, dont il dispose à sa volonté; toujours maître de lui, de ses sensations et de ses mouvemens, il prend toutes les formes pour surprendre la confiance de l'objet qu'il poursuit; du moment où il la possède, il étudie froidement le fort et le faible de l'esprit,

du cœur, du caractère de sa victime; va au-devant de tout ce qui peut lui plaire; pleure avec elle si elle est triste; se réjouit de sa gaîté : il ne fait consister sa jouissance que dans son triomphe et dans l'éclat qu'il lui donne.

On n'est dupe de la séduction que par faiblesse de cœur et de caractère, ou par le besoin d'être flatté. Les jeunes personnes le font souvent par ignorance; et tout l'édifice, élevé pour former une femme honnête et sensible, s'écroule dans un instant, parce qu'on n'y a pas fait entrer les connaissances qui peuvent garantir de la séduction; le mal fait une fois ne se répare plus.

Une chute toujours entraine une autre chute.

Bientôt il ne reste plus que des plaisirs factices, qui, n'ayant qu'une courte durée, ont sans cesse besoin, pour être renouvellés, du changement d'objet et des raffinemens du vice. Comment, au milieu de ce désordre, pouvoir

Digitized by Google

exprimer les mouvemens ingénus et les sentimens délicats d'un amour honnête ? Il dépend des jeunes actrices de lui rendre au théâtre tous ses charmes ; le secret en est dans leur conduite et dans le soin de ne le séparer jamais de sa douce volupté. Mais pour que cette réforme soit complète, il faut aussi que les jeunes acteurs y coopérent ; il faut qu'ils cessent de confondre le caractère du séducteur avec celui du véritable amant ; de prendre l'expression des désirs pour celle des passions, et de substituer le délire de la tête ou l'irritation des sens, aux tendres sentimens du cœur. Le secret pour eux est le même ; il ne change point selon le sexe ; il est dans la délicatesse habituelle des sentimens, et dans la régularité des mœurs.

Qu'il me soit permis de raconter ici la petite aventure à laquelle j'ai dû en partie la pureté des miennes, et sans laquelle, peut-être, j'aurais livré ma

jeunesse à tous ces faux plaisirs qui laissent le cœur froid et vide, et ne satisfont que la puérile et coupable vanité. Cette aventure n'a rien de flatteur pour moi ; mais elle peut éclairer les jeunes gens qui sont presque toujours vains de faire des conquêtes, quelles quelles soient, et croient les devoir toutes aux avantages que leur a donnés la nature.

Fier de mes succès, après mes débuts à la Comédie Française, assez vain de ma jeune figure, j'aimais à être regardé et à me voir l'objet de l'attention des femmes : dès qu'elles daignaient me dire quelque chose de flatteur sur mon talent, j'avais la petite vanité de croire que j'en étais aimé. Un matin, je reçus un billet de la part d'une grande dame, qui m'invitait à me rendre le jour même à son hôtel, entre onze heures et midi, heure à laquelle *elle ne recevrait personne que moi* : ma vanité me fit croire que je lui avais tourné la tête. Mon imagination

Google

me la peignit jeune, belle, et surtout bien éprise de ma personne. Je brûlais de me voir à ses pieds et de lui jurer un amour éternel. Un femme de la cour et d'un grand nom, embellie de tous les charmes que je lui prêtais, me parut au-dessus de toutes les beautés pour lesquelles j'avais soupiré jusqu'alors.

Je fis une toilette très-recherchée, et je me rendis à l'hôtel indiqué. Le Suisse, dès que je lui eus dit mon nom, fit venir une jeune femme-de-chambre qui m'aborda en souriant malignement, et me proposa de me conduire chez Madame. Nous traversâmes un grand et magnifique appartement. Mon cœur palpitait d'aise et de plaisir. Nous parvenons à un cabinet où Madame était à sa toilette : la femme-de-chambre y entre seule pour m'annoncer. « Faites passer dans mon boudoir, répondit la Dame, et dites au Suisse que je n'y suis pour personne ». Me voilà introduit dans

le délicieux boudoir. Mollement assis sur une ottomane, je m'égare dans les plus douces réflexions : être l'amant chéri d'une grande Dame, apprendre d'elle comme on fait l'amour à la cour; tout cela m'enivrait et me faisait désirer avec ardeur le moment de me voir dans ses bras. Je ne l'avais pas encore vue; mais sa voix m'avait paru noble et touchante : cette femme-là, me disais-je, a l'accent de la volupté; ah! je sens qu'elle seule pouvait m'apprendre à connaître le plaisir noble, le seul digne de moi, le seul que je veuille goûter désormais. Mais il faut être prudent, et ne rien dire avant qu'elle m'ait fait l'aveu du sentiment qu'elle a pour moi.

J'entends un petit bruit, mon cœur palpite; une porte s'ouvre, je me lève et vois entrer ma grande Dame. Qu'on se figure ma surprise, quand au lieu de la Vénus ou de l'Hébé que j'attendais, je ne trouvai qu'une femme d'environ

Digitized by Google

quarante ans, assez laide, et n'ayant de beau que le bras, la main et les yeux. Mon cœur se glace, et je ne puis qu'articuler quelques mots honnêtes sur l'invitation qui me procurait l'honneur de la voir. « Asseyez-vous, Monsieur, me dit-elle gravement, j'ai une confidence à vous faire, dont j'espère que vous sentirez le prix. Je suis instruite de vos mœurs et de votre honnêteté : d'après tout le bien que l'on m'a dit de vous, je ne dois pas douter de votre discrétion. » Pendant qu'elle me parlait, elle avait sa main devant la bouche, et me laissait, ou plutôt me faisait voir tous les contours de son bras, qui était vraiment beau. Je l'assure assez tristement de ma discrétion, et j'écoute : « Monsieur, me dit-elle, d'un ton fort grave, j'ai le malheur d'avoir depuis long-temps une très-mauvaise santé ; mon médecin a épuisé sans succès tous les secours de son art ; il est philosophe et homme

d'esprit ; il n'a pas craint de m'avouer que ma santé ne s'était dérangée qu'à l'époque où mon mari a commencé à me négliger. Je n'ai pas besoin de vous dire le conseil qu'il a joint à cet aveu ; j'ai eu, comme vous vous en doutez bien, toute la répugnance qu'une femme comme moi doit avoir en semblable circonstance ; mais enfin, il faut se bien porter, c'est un triste sort que de toujours souffrir. L'envie de me distraire me conduisit l'autre jour à la Comédie Française. Votre bel organe, vos formes nobles, votre santé brillante, tout en vous m'inspira le plus tendre intérêt : vous êtes jeune, il est digne d'une femme délicate et honnête de vous arracher aux écueils dont votre inexpérience est entourée ; je crois avoir tout ce qu'il faut pour vous fixer. Mon médecin, qui était avec moi, me dit beaucoup de bien de vous, et a achevé de me décider en votre faveur. »

Digitized by Google

Il ne serait pas aisé de dire ce que je devins à un pareil discours. L'indignation s'empara de moi, je me trouvais très-humilié de n'être venu chez cette femme que comme un remède à ses maux; je fus long-temps à me remettre de ma surprise: son silence m'annonçait qu'il fallait répondre. Je lui dis: « Je suis extrêmement touché, Madame, de la préférence que vous voulez bien me donner pour le rétablissement de votre santé; je n'ai qu'un regret très-vif, c'est celui de ne pouvoir remplir vos espérances; Melpomène, Thalie, et une femme que j'aime, occupent toutes mes facultés. Le peu qui m'en resterait, serait un trop léger palliatif, pour oser vous l'offrir. Mais vous avez, Madame, un moyen bien plus sûr, et plus simple. Un grand nombre de ces jeunes montagnards, que la misère et l'espoir de gagner leur vie attirent tous les ans à Paris, entourent votre hôtel; leur toilette

est peu coûteuse, et ils se donnent à bon marché. » A ces mots, ma grande Dame indignée se lève, et me dit en rougissant plus de colère que de pudeur, qu'elle ne se serait jamais attendue, de ma part, à une telle impertinence; ni moi, Madame, lui répondis-je; à l'indécence de votre proposition. Aussitôt je gagnai l'escalier et disparus.

Je fus si affecté de cette triste aventure, que je n'osai m'en vanter à personne; et depuis je me suis toujours défié de ces femmes à qui le premier pas, la première avance ne coûtent rien, et que l'on trouve toutes diposées à vous épargner l'embarras d'une déclaration. Toutes les fois que j'en ai vu de prêtes à se mettre en frais avec moi, l'ordonnance du médecin m'est revenue dans la mémoire; il me semblait qu'elles ne pensaient à moi que parce qu'elles avaient aussi leur santé à rétablir.

Digitized by Google

Les jeunes acteurs ont le plus grand besoin de conserver leurs moyens physiques; c'est de-là que dépend cette vigueur électrique qui se communique et persuade. Le comédien sage, et qui dispose de tous ses moyens, est fort sans être forcé; il exprime ce qu'il veut sans fatigue. Celui qui jouit au-delà de ses facultés a beau faire; son ame est usée comme ses sens; il n'inspire aux spectateurs qu'un sentiment factice, tel que celui qu'il éprouve lui-même; en un mot, dans ses propres impressions de même que dans celles qu'il produit, il reste toujours en deçà du but qu'il veut atteindre.

Revenons au séducteur; on ne peut en bien jouer le rôle qu'après s'être pénétré de toutes les nuances qui composent son véritable caractère, contraire, dans tous les points, à la franchise et à la bonne foi.

L'acteur ne doit pas oublier que s'il

y a dans le cours d'un rôle de cette espèce, des momens flatteurs pour l'amour-propre, il n'en est pas ainsi de la fin. Le séducteur, dès qu'il est deviné, ne doit plus recueillir que la haine de ses victimes et le mépris des spectateurs: s'il n'atteint pas ce but, ce n'est plus un vrai séducteur.

L'actrice qui représente l'objet de la séduction, doit se rappeler aussi qu'elle ne peut être excusable que par un sentiment irrésistible pour celui qui veut triompher d'elle, ou par une sensibilité naïve qui intéresse en sa faveur au moment même où elle succombe.

Digitized by

CHAPITRE XII.

De la Noblesse et de la Dignité.

Ces deux qualités ou ces deux nuances qui concourent à en former une, sont, dans la tragédie, d'une indispensable nécessité. Sans elles, il est impossible à l'acteur d'imposer au public, et de lui persuader que c'est Agamemnon, Mithridate, Phèdre ou Sémiramis qu'on lui fait voir et entendre. Elles ne tiennent pas exclusivement à la beauté des traits et à la perfection des formes : j'ai vu de très-beaux hommes, n'avoir ni noblesse ni dignité; j'ai vu des femmes grandes, bien faites, avoir un air commun; j'ai vu des hommes petits et laids, paraître cependant nobles et dignes; des femmes tout aussi peu favorisées de la nature,

avoir l'air noble et imposant. La noblesse et la dignité tiennent donc plus à l'élévation de l'ame et à une certaine estime de soi-même, qu'à la régularité des traits et des formes. Celui qui a de la dignité dans l'ame, a nécessairement une dignité physique, pourvu, du moins, qu'il n'ait aucune difformité; l'ame commandant à tout l'ensemble, et lui donnant le ton, quand elle s'élève au-dessus des petits intérêts et des petites passions, se manifeste dans toute la personne : les yeux, les gestes, les attitudes n'étant que les interprètes de l'ame, donnent à tout le corps, lorsqu'elle est mue par de grands sentimens, un aspect imposant qui inspire le respect, captive le spectateur, et fait disparaître l'acteur sous le personnage qu'il représente.

Je ne saurais trop exhorter les comédiens à former de bonne heure leur esprit par l'étude et la contemplation

des

des grands hommes, qui ne le sont devenus que par l'amour de la gloire, et se sont élevés au-dessus des autres par ces vertus premières qui commandent et l'admiration et le respect. Je voudrais qu'ils ne jouassent jamais un rôle héroïque sans avoir cherché dans l'histoire tout ce qui peut les instruire du caractère, des vertus et des actions du héros. Dans la société même, ils sentiront aisément les fruits que l'on peut retirer de l'estime de soi; ils deviendront polis, pour qu'on le soit avec eux; ils éviteront d'être familiers, parce qu'ils sauront que, suivant l'ancien proverbe, la familiarité engendre le mépris; ils seront respectueux avec les femmes, parce qu'ils sentiront que le respect que l'on porte au sexe, attire sa bienveillance et son estime. La modestie intéresse, la vanité indispose; l'une appelle l'humanité; l'autre provoque la haine. L'homme modeste ne court qu'un

risque, celui de passer pour timide : le présomptueux sera très-heureux encore si on ne le trouve que ridicule.

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais. N'oublions pas ce mot qui appartient à tout le monde, qui est une de ces vérités senties, que l'on devrait toujours avoir présentes à l'esprit. L'homme le plus vain peut rencontrer un homme aussi vain que lui ; et, dès-lors, que deviendra-t-il ? Les comédiens, surtout, doivent songer que plus ils sont en première ligne par l'éclat des succès qui leur sont réservés, et plus ils doivent éviter de s'abandonner à un sentiment d'orgueil qui peut les égarer, parce qu'il est tout simple qu'il les enivre.

Étant encore jeune, et ayant fait quelques économies, j'allai chez un notaire riche, et vain de sa personne ; je me présentai chez lui avec la politesse modeste dont je m'étais fait une habi-

Digitized by Google

tude. Cet homme me proposa de m'asseoir, d'une manière qui me choqua : Asseyez-vous, mon cher Larive, me dit-il très-lestement. Je lui fis part de l'intention où j'étais de placer quelque argent en viager : Vous faites bien, mon cher ami, répondit-il; vous n'avez heureusement point d'enfans. Dites malheureusement, Monsieur, répliquai-je. Ma foi, reprit-il d'un ton encore plus leste, je trouve qu'il est heureux pour vous de n'en point avoir; car, dans votre état, qu'en feriez-vous ? Indigné de ce propos, je le regardai fixement, et lui répondis : Monsieur, j'en ferais des notaires. Cet homme, jusqu'alors si à son aise avec moi, se trouva si sot, qu'il ne sut que me répondre, et fut, depuis ce moment, aussi poli qu'il l'avait été peu auparavant.

A une époque où l'on avait imaginé de transporter toutes les immondices de Paris à l'Isle des Cygnes, j'en fus in-

formé des premiers, et craignis d'en être incommodé au Gros-Caillou; que j'habitais alors. Je me décidai à me présenter chez le prince de Condé, qui pouvait en être aussi incommodé que moi. Le prince était à Chantilly; je m'adressai à un secrétaire que je connaissais, et qui me proposa de me conduire chez M. Michel, intendant du prince : je le suivis. Après avoir traversé un grand et vaste appartement, nous arrivons dans un cabinet où était M. Michel : je le salue; le secrétaire me nomme, et annonce le motif de ma visite; ce petit homme, droit devant sa cheminée, me regarde, sans me rendre le salut, et me dit : Eh bien! Monsieur, répétez-moi cela; qu'est-ce que c'est? Je me retournai vers le secrétaire, et lui dis gravement : C'est sans doute à Monseigneur que j'ai l'honneur de parler? Non, répondit-il tout étonné; c'est M. Michel. Monsieur Michel, répétai-

Digitized by Google

je, vous écrirez à votre maître, que l'on veut établir, à l'Isle des Cygnes, une chose fort incommode pour lui, et que je me suis présenté pour avoir l'honneur de l'en avertir. Ce petit homme, tout déconcerté, ne sut que me répondre; il voulut balbutier quelques mots que je ne me donnai pas le temps d'entendre, et je trouvai plaisant de me laisser reconduire par lui jusqu'à la dernière antichambre.

Dans les premiers temps que j'allais jouer à la cour, je crus trouver dans les grands seigneurs des modèles par excellence de noblesse et de dignité : je les suivais des yeux, je les écoutais avec l'attention la plus scrupuleuse; je ne supposais pas qu'un grand personnage dût s'émouvoir sans des causes très-graves. Dans cette disposition d'esprit, je vis un jour entrer sur le grand théâtre de Versailles le maréchal de D...; il paraissait très-ému, et s'écriait en mar-

chant à grands pas : Mais qu'allons-nous faire? que devenir? cela est d'une insolence très-coupable; nous en tirerons une vengeance éclatante. Moi, qui ne venais à la cour que pour la troisième fois, et qui n'étais au fait de rien, me voilà tout effrayé; je pense qu'il est arrivé un grand malheur; que les ministres, que la majesté royale elle-même a été insultée : tout tremblant, j'aborde le maréchal, et lui demande ce qui est arrivé. Vous ne savez donc pas, répond-il, ce qui se passe? nous ne savons que devenir. Mon effroi redouble, et je le supplie de m'apprendre ce fâcheux événement. Audinot, me dit-il, avec quelques jurons qui lui étaient familiers, ne veut pas nous prêter son tambour pour faire le tonnerre. Il nous faut *un tonnerre* ce soir, et nous n'en avons pas! Il me fallut tout le respect que je devais au rang d'un maréchal de France, pour ne pas éclater de rire; mais je ne pus m'em-

pêcher de penser que ce n'était pas dans ce pays-là que je trouverais de bons modèles pour représenter des héros.

Voulant toujours choisir les miens dans la nature, je ne perdais aucune occasion d'étudier le grand monde, et j'eus toujours soin de m'y tenir à ma place, pour n'être jamais forcé à reculer d'un pas. Je tirai de cette étude des résultats utiles, non seulement pour mon art, mais pour mon expérience dans l'habitude de la vie. J'appris qu'il y a tout à gagner pour celui qui sait observer les convenances; qu'en général, le propre d'un bon esprit est de faire valoir l'esprit de ceux qui en ont peu; que dans les positions les plus brillantes, l'homme véritablement philosophe est au-dessus de tout ce qui tient à la vanité et à la fortune; qu'il ne cherche qu'en lui-même sa considération; qu'il dédaigne les éloges et la flatterie; que rien de ce qui tient à l'adulation ne

doit le toucher, et que semblable à l'or pur, qui se dégage dans le creuset de tout métal hétérogène, il éloigne de lui ce qui lui est étranger; que l'homme qui excelle dans un genre, ne peut guère etre dans tout autre qu'un homme ordinaire; qu'un sot croit toujours que ce qu'il entend vaut moins que ce qu'il pense; que l'homme borné ne convient jamais d'un tort, et qu'il est impossible de lui persuader qu'il a mal pensé ou mal agi; que ceux qui ont le talent de faire une grande fortune ont rarement celui d'en faire un emploi noble et généreux; qu'enfin il ne suffit pas toujours d'être revêtu de dignités pour avoir de la dignité, ni d'être né noble pour agir et penser avec noblesse.

C'est la noblesse et la dignité personnelles que l'acteur tragique doit s'efforcer d'acquérir, ou plutôt de développer en lui; car c'est peut-être ce qu'on peut le moins feindre, et il n'y a point d'autre

Digitized by Google

moyen de donner une véritable élévation à son ton et à ses manières, que d'élever très-haut ses sentimens. Qu'il me soit permis de citer ici une des lettres de Mlle. Clairon : cette célèbre actrice daigna former mon éducation théâtrale, et voulut bien prendre à moi l'intérêt le plus vif en dirigeant mon talent et toutes mes sensations. Un jour je donnerai au public cette correspondance. Mlle. Clairon inspirait, par son talent, la plus vive admiration au théâtre, et commandait le respect à tous ceux qui l'environnaient. Ne croyant pas pouvoir parler aussi bien qu'elle, de la noblesse et de la dignité, je ne puis mieux faire que de la laisser parler elle-même. Voici la lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet, à Bruxelles, où je jouais la comédie, en 1771.

« Je suis fort aise que monseigneur » le duc d'Aremberg vous permette de » lui faire votre cour ; quand il venait

» à Paris, lorsque j'étais au spectacle,
» il me venait voir dans ma loge, et
» me traitait avec toutes sortes de bon-
» tés. On dit qu'il est fier: mais je ne
» l'ai jamais trouvé que digne, et c'est
» une grande différence; connaissez-là,
» elle est utile au métier que vous faites:
» la fierté naît toujours d'un vice de
» cœur ou de l'esprit; la dignité, de la
» noblesse de notre ame. La première
» attire presque toujours la haine,
» la seconde force au respect; l'une
» porte au dédain de ses semblables,
» l'autre ramène à l'humanité; nous
» n'accordons à l'homme fier que ce
» que nous ne pouvons refuser à son
» rang, l'étendue de nos hommages ne
» se proportionne qu'à celle de son pou-
» voir. La nature a fait tous les hommes
» égaux, le hasard a fait des grands et
» des roturiers; se prévaloir du hasard
» est tyrannie ou petitesse, on ne le
» justifie qu'en forçant les hommes à

» convenir qu'on est digne de tout par
» ses vertus..... Mais en voilà bien assez
» sur cet article, appliquez-vous dans
» le rôle du Glorieux à faire valoir mon
» petit croquis; comme le personnage
» est jeune, qu'il n'est fier que par er-
» reur, qu'il est vraiment noble, et
» qu'il se repent à la fin, il faut faire
» sentir les deux nuances dont je viens
» de vous parler: c'est avec Pasquin,
» Lisette, Lafleur et Lisimon, qu'il est
» fier; dans tout le reste il doit être
» digne. Vous me demanderez peut-être
» comment vous ferez sentir cette diffé-
» rence? Par un rien, ou presque rien:
» tant que vous serez glorieux, n'ayez
» rien de moelleux, d'affable dans votre
» figure, votre maintien et votre voix;
» n'appréciez vos entours que comme
» de la fange; parlez d'un ton bref, sec,
» avec poids et mesure; que votre rire
» soit amer et dédaigneux; et quand
» vous aurez besoin d'etre digne, en

Digitized by Google

» en gardant l'air le plus noble possi-
» ble, adoucissez votre maintien, votre
» visage et votre ton : vos entours, tout
» inférieurs qu'ils vous sont, sont des
» hommes; gagnez-les autant que votre
» caractère le peut permettre; comme
» il est donné, il faut nécessairement le
» suivre. »

La décence et la pudeur sont les compagnes de la dignité et du véritable amour. Un amant vertueux, lorsqu'il ose enfin se déclarer, cherche avec la plus grande réserve son sort dans les yeux de sa maîtresse; autant sa déclaration intéresse lorsqu'elle s'adresse à un objet digne et chaste, autant elle est ridicule quand l'objet aimé a paru persuadé dès le premier mot.

Une ancienne actrice, en donnant des leçons à une jeune personne, en qui elle voulait provoquer des mouvemens de dignité, de tendresse et de désespoir, lui demanda ce qu'elle ferait si

Digitized by Google

elle était abandonnée d'un amant chéri. La jeune élève répondit qu'elle en prendrait un autre : fuyez, lui dit-elle, vous n'êtes digne ni de sentir, ni de jouer la tragédie.

Malheur à celles qui, s'abandonnant à une vie dépravée, émoussent ces sensations délicieuses qui font le charme des ames nobles et sensibles !

Rendez-moi mes désirs, disait madame Deshoulières, je vous rendrai vos plaisirs. Oui, la dignité et les vertus sont d'autant plus nécessaires aux acteurs, qu'il est impossible de les bien exprimer lorsqu'on ne les sent pas. Pour bien rendre toutes les passions, il faut une sensibilité exquise que la nature est bien loin de prodiguer à tous : on ne peut non plus être bon juge d'une passion que l'on ne sent pas soi-même. Il faut être sensible pour bien connaître toutes les nuances de la sensibilité ; digne, brave, noble, généreux et dé-

licat pour apprécier et représenter avec justesse toutes ces rares qualités. Il est beaucoup plus facile à un homme vertueux de contrefaire les vices, qu'il ne l'est à un être vicieux de bien peindre les vertus pures qui demandent, en quelque sorte, une ame neuve et un caractère vierge.

CHAPITRE XIII.

De la Bravoure.

La bravoure tient à une qualité du sang qui se fortifie, qui peut même s'acquérir par l'éducation, ou s'altérer par elle; ceux qui s'amusent à effrayer les enfans, sont d'autant plus coupables, qu'ils peuvent étouffer en eux cette précieuse qualité. Le sang, refroidi par la peur, gêné dans sa circulation, comprime les mouvemens du cœur et en ralentit l'élan. Celui qui est né brave, peut l'être toute sa vie avec diverses nuances; car il en est dans toutes les qualités, comme dans toutes les passions de l'ame. La vraie bravoure a toujours pour compagne la générosité, la grandeur d'ame, l'humanité:

Digitized by Google

l'homme peut n'être brave que par honneur ; il suffit du respect qu'il se porte à lui-même, pour lui faire repousser, par le courage, tout ce qui peut l'humilier. Tel est brave jusqu'à la témérité, jusqu'à ce point d'exagération qu'on appelle vulgairement crânerie, parce qu'il a reçu un sang âcre et bouillant qui circule avec tant de violence, que la plus légère contrariété le met hors de lui : cette espèce de bravoure, presque toujours accompagnée de la brutalité, est d'autant plus dangereuse pour la société, qu'elle peut exposer les gens les plus tranquilles à des scènes fâcheuses, au moment où ils s'y attendent le moins. Il est des gens, au contraire, qui n'ont de courage que ce qu'il en faut pour sauver du déshonneur ; ces sortes de braves sont un peu comme ces dévots, qui n'aiment Dieu que parce qu'ils ont peur du diable. Le vrai brave peut inspirer le courage à ceux mêmes qui n'en

Digitized by Google

n'en ont pas. Cela tient à l'imagination qu'il s'agit de frapper, à la tête que l'on exalte, au sang que l'on échauffe et qu'on parvient à enflammer. Ces hommes deviennent tout-à-coup susceptibles de toutes les actions héroïques; mais ce moment passé, une fois refroidis, ils sont étonnés d'eux-mêmes, et recherchent par quelle force irrésistible ils ont pu être entraînés si loin de leurs habitudes naturelles. Le comédien doit étudier, dans chaque personnage, toutes les nuances qui accompagnent son caractère primitif; c'est à ces nuances qu'il doit soumettre, non-seulement sa diction, mais le plus ou moins de force et de fermeté dans ses gestes, dans son regard et dans son maintien : l'intrépide n'a pas le regard d'un homme craintif et timide; il n'en a pas les gestes, le ton, ni l'expression; il est aussi ferme dans la pose de ses pieds que dans les mouvemens de sa tête; tout son ensem-

Digitized by Google

ble a une énergie soutenue; il n'agit et ne parle qu'avec sureté, sans affectation et sans effort : le public doit pressentir, avant qu'il parle, ce qu'il est capable de faire; et l'intérêt que peut inspirer le personnage qu'il représente, dépend beaucoup de celui qu'il inspire en entrant sur la scène.

L'homme brave, même dans ses faiblesses, a toujours la dignité qui convient au vrai courage, et ne se permet jamais ces petites fadeurs féminines qui avilissent notre sexe et le dégradent. Il faut que l'homme parle et agisse en homme : les femmes, qui méritent des hommages et qui les justifient par leurs qualités estimables, aiment, en général, les gens courageux, et ne choisissent leur vainqueur que parmi ceux qui réunissent à une modestie aimable, une véritable bravoure.

Beaucoup d'acteurs croient qu'en se tenant bien droits, qu'en levant la tête in-

solemment, qu'en montrant les poings, ils expriment la bravoure; ils se trompent grossièrement : le siége de la véritable bravoure, comme de la noblesse, est dans l'ame; elle n'exige aucun de ces mouvemens. J'ai vu des gens qui avaient l'air intrépide, qui semblaient tout braver jusqu'au moment où ils étaient sur le pré, et qui, à l'instant décisif, devenaient aussi poltrons qu'ils avaient été insolens : j'ai trouvé de petits hommes qui, sans esprit et sans figure, étaient d'une bravoure à toute épreuve. Cette qualité tient au sang, aux principes d'honneur, aux habitudes de la jeunesse : elle est de tous les âges; la force d'ame, celle du jugement, le respect de soi-même, sont le partage des vrais braves.

La fougue de la jeunesse ne permet pas toujours de distinguer le genre d'offense qui exige une vengeance sanglante. Beaucoup de jeunes gens s'égarent sur

Digitized by Google

ce point : dans un âge plus mûr on s'y trompe moins, surtout lorsqu'on a fait ses preuves.

A la Comédie Française, un homme, âgé d'à-peu-près cinquante ans, était placé dans l'orchestre, sur le premier banc voisin du parterre. Son énorme perruque gênait la vue d'un jeune étourdi qui se trouvait derrière lui; le jeune homme, après en avoir fait beaucoup de plaisanteries qui mirent de son côté les rieurs du parterre, s'avisa de tirer une des boucles de la perruque. L'homme âgé la remit tranquillement à sa place, sans tourner la tête et sans rien dire: l'insolence du mauvais plaisant, encouragée par ce silence, redouble au point que l'homme respectable qui en était victime, prit sa perruque et la mit dans sa poche. A cette action, les rires redoublèrent; alors il se retourna froidement, et dit au jeune homme: Monsieur, j'ai été dix ans à la Bastille pour avoir tué un

Digitized by Google

freluquet comme vous, et vous ne valez pas la peine que je m'expose à y retourner. A ce propos tenu noblement et de sang-froid, le jeune homme resta confus, interdit, et n'osa répondre : les rieurs finirent par admirer et respecter le brave homme qu'ils avaient offensé. Les jeunes gens, en général, n'ont pas une idée juste de la vraie bravoure; la moindre chose qui choque leur vanité, leur paraît une offense grave que le sang seul doit laver. J'ai eu le malheur, dans ma jeunesse, de me donner ce tort avec un homme qui jouissait de l'estime générale. Je ne me permets de raconter cette aventure, que parce qu'elle a été publique, et surtout parce que le dénouement honore un homme de lettres très-distingué.

En 1771, à ma première entrée au Théâtre Français, de Belloy fit, chez Mlle. Clairon, une lecture de sa tragédie de Pierre-le-Cruel, à laquelle il me pria

d'assister, pour me faire connaître et l'ouvrage et le rôle qu'il me destinait. Lorsqu'il fut question de mettre la pièce à l'étude, il fit la distribution de ses rôles, et celui qu'il m'avait promis ne me parvint point; j'appris qu'il avait été donné à un de mes cadets (1). Je devins furieux, et me crus déshonoré; je voulus prouver à l'auteur de Gaston et Bayard, que j'avais dans l'ame la bravoure de ses héros; je m'étais persuadé que l'homme qui peignait si bien les braves, devait l'être par excellence, et je me promettais ce qu'on appelle une affaire d'éclat. Je sollicite un passe-port pour l'étranger; je vends une partie de mon mobilier pour compléter 50 louis dont j'avais besoin. Ces dispositions

---

(1) On nomme ainsi, en termes de théâtre, relativement à chaque acteur, ceux qui sont entrés après lui dans la carrière : ceux qui l'y ont précédé sont ses aînés.

Digitized by Google

faites, je vais trouver de Belloy au théâtre; je le tire à l'écart, et lui propose de me couper la gorge avec lui, comme on proposerait une partie de promenade. J'ajoute que j'ai pourvu à tout, que j'ai un passe-port et 50 louis que je compte mettre dans un chapeau pour servir à celui de nous deux qui survivra à l'autre. Je ne doutais pas que ma proposition ne fût acceptée, supposant que celui qui avait montré sur la scène des hommes aussi délicats sur le point d'honneur, devait être enchanté de se battre avec moi. Dans tout cela, je n'avais observé ni la distance de nos âges, ni l'estime que je devais à un homme de lettres, qui n'avait eu avec moi que le tort de s'être laissé séduire, en cédant à un autre le rôle qu'il m'avait promis.

De Belloy, qui ne s'attendait pas à ma proposition, en parut extrêmement surpris, et resta quelque temps sans

répondre ; après s'être un peu remis, il me dit qu'il avait une mère, et que n'ayant pu comme moi arranger ses affaires, il désirait d'en avoir le temps ; cela me parut très-simple, et je lui accordai généreusement deux jours. De Belloy sentit fort bien le ridicule d'une affaire de ce genre avec un étourdi de mon âge ; il profita de ce délai, et le jour où je comptais sur l'honneur de me mesurer avec lui, je reçus l'ordre de quitter la France sur-le-champ, et je fus contraint de me rendre à Bruxelles où je fus exilé pendant quatre mois ; enfin Mlle. Clairon obtint mon rappel. A mon retour, le lieutenant de police me fit venir ; il exigea ma parole d'honneur de ne point parler à de Belloy, et même d'éviter de le rencontrer.

De Belloy ayant eu depuis connaissance de mes succès à Lyon, où je m'étais rendu de Paris, après mon retour de Bruxelles, eut quelques regrets d'a-

Digitized by Google

voir été en grande partie cause de ma première retraite du Théâtre Français; il me l'annonça lui-même par la lettre que je joins ici.

Paris, le 11 septembre 1774.

« On a craint, Monsieur; que je me » servisse du crédit que je puis avoir » auprès de M. le duc de Duras, pour » empêcher votre retour en cette ville. » D'après ce que M. d'Hainnetaire me » dit sur ce sujet, il y a quelques jours, » j'ai cru que le meilleur moyen de lever » tous les soupçons, était de solliciter » moi-même auprès de M. le Duc, l'or- » dre de début que vous désirez; je l'ai » demandé hier, et l'ai obtenu; gardez- » vous bien de m'en savoir gré; nous » sommes vous et moi, dans des termes, » où il ne peut y avoir entre nous ni » service, ni reconnaissance. Je veille- » rai à ce que l'ordre soit expédié le

» plutôt possible; on vous payera votre
» voyage, comme vous le souhaitez;
» M. le duc de Duras me l'a promis. »

DE BELLOY.

Lorsque je reçus cette lettre, j'avais eu le temps de sentir le ridicule de ma conduite; je conservais le regret d'avoir offensé un homme à qui je devais de l'admiration, j'avais du plaisir à revenir pour réparer mes torts; mais la mort enleva à la France cet auteur estimable avant l'époque de mon retour à Paris.

Digitized by Google

HUITIÈME SÉANCE.

CHAPITRE XV.

De la Vérité.

La vérité a un empire que rien ne peut lui ôter : elle est la source ou la compagne de toutes les vertus; elle donne à celui qui marche avec elle dans les sentiers tortueux de la vie, un avantage inappréciable : elle se peint dans tous ses traits; son œil franc l'annonce; les muscles de son visage, que le mensonge n'a jamais contraints, donnent à toute sa physionomie ce calme pur de la probité, qui fait aimer et croire tout ce qu'il dit; son esprit est toujours d'accord avec son cœur ; sans effort il persuade ; tout est

simple dans son expression, dans ses gestes et dans son regard. Le comédien, dont l'art est pourtant, en quelque sorte, un mensonge continuel, doit aimer et chercher sans cesse la vérité; c'est elle que le public, dans ce qu'il offre encore de personnes éclairées, semble chérir par-dessus tout. Moins on la rencontre dans la société, plus on semble la chercher avidement dans nos représentations dramatiques. La vérité parle au cœur et à l'ame; le mensonge séduit l'esprit, mais ne persuade point. L'art imite les fleurs; la vue peut s'y tromper un moment, mais le toucher et l'odorat viennent à son secours; et l'illusion, une fois dissipée, ne revient plus. Le mensonge emploie toutes les ressources de l'art pour imiter la vérité; mais il ne peut soutenir l'œil observateur qui le poursuit et le découvre. Les couleurs que l'art prête au visage n'auront jamais le pur éclat de la simple nature.

Tous les efforts employés *pour réparer des ans l'irréparable outrage*, sont sans succès : on ne trompe qu'un moment; un défaut dans la taille, que l'art dissimule, dérange l'ensemble de la personne, et se fait sentir, pour ainsi dire, dans ses gestes et dans toute son habitude. Tout ce qui contraint le corps gêne l'organe et le dénature; et l'acteur, ainsi comprimé, ne peut se permettre cet abandon si nécessaire à l'expression des passions, sans faire deviner, par ses efforts mêmes, les défauts qu'il veut cacher.

Divine vérité, ton empire devrait s'étendre sur toute la terre ! toi seule devrais gouverner l'univers ! Ta force, ton énergie, ta persuasion, qui font pâlir le mensonge, devraient le bannir à jamais! On t'aime, et l'on te craint. On voudrait te trouver chez les hommes; mais il semble qu'ils soient réduits à te cacher, à te renfermer en eux-mêmes.

Tu fuis les cités, le paisible séjour des champs te possède encore dans toute ta pureté. Moi, ton amant fidèle, las de te chercher en vain parmi les hommes, je vis avec toi dans les bois, où mon cœur, mes yeux jouissent sans contrainte de tous tes charmes, car la nature est franche. Que je l'interroge, que je l'examine dans ses productions, la feuille d'un arbre me dit son nom et sa qualité; la saveur d'un fruit avertit mon palais et l'instruit sans le tromper; et pour connaître une fleur sans la nommer, il me suffit de respirer son parfum et d'admirer son éclat. Mon esprit, avec la nature, n'est jamais inquiet de découvrir la vérité: elle s'offre d'elle-même à mes yeux comme à mon cœur. Heureux et tranquille, je savoure le charme d'une vie pure, que le remords ne troubla jamais: le ramage des oiseaux qui m'environnent est toujours sincère; mon oreille m'apprend à les y reconnaître sans peine.

Je distingue, à leur premier son, le rossignol de la fauvette, le bouvreuil de la linotte, et la grive légère du lourd corbeau : je ne risque jamais de confondre l'oiseau de proie avec la simple tourterelle.

La Vérité m'entoure, me suit, et me charme sans cesse dans ma délicieuse retraite; tout à moi sans calcul et sans contrainte, je jouis d'un bonheur que le mensonge et la flatterie n'auront jamais le droit de troubler; mes pas ne s'égarent point sur les traces des méchants; la nature bienfaisante me comble de ses faveurs : les arbres que j'ai plantés croissent sous mes yeux, et s'empressent de me témoigner leur reconnaissance en m'offrant leurs fruits..... Mais où m'égarent mes douces rêveries? quel rapport y a-t-il entre une retraite champêtre, et la tragédie dont je dois parler ? Mon plan est de contribuer à faire des comédiens, et non des agri-

culteurs ou des bergers. La vérité des champs n'a aucun rapport avec celle des passions. Quittons mon jardin où je n'aurais pas dû entrer, et retournons sur le théâtre et dans le monde qui en est la véritable école.

Le public, toujours exigeant, et qui a droit de l'être, veut toujours la vérité. Si l'impression que fait l'acteur est trop forte, elle heurte, rebute et manque son effet; si elle est trop faible, elle ne touche pas; le but de la tragédie est de remuer le cœur, et de porter à l'ame de véritables émotions. Le but est atteint, lorsque le spectateur reçoit une commotion telle, qu'il puisse s'oublier lui-même, être tout entier à l'action qu'il voit représenter, et se croire transporté à Athènes ou à Rome par la magie du talent et la vérité du jeu. Sans la vérité, rien ne touche, rien n'intéresse, rien ne peut faire illusion. Le moyen le plus sûr pour atteindre la vérité au théâtre,

Digitized by Google

théâtre, est encore dans la vie privée du comédien; s'il veut bannir le mensonge, être toujours vrai dans la société, il le sera sans effort sur la scène. Mais pour être soufferte dans le monde, la vérité a besoin de quelques précautions que l'usage seul peut apprendre; elle devrait luire également pour tous les hommes : si chacun la voulait pour soi, le mensonge serait en horreur, la flatterie serait bannie de la terre, et les hommes ne seraient jamais trompés. Je n'ai dû mon faible talent qu'aux vérités que l'on m'a dites; j'en ai tellement senti l'avantage, que je la provoquais sans cesse; si elle est quelquefois dure, elle est toujours utile. Semblable au soleil, elle éclaire et purifie tous les brouillards dont la vanité nous enveloppe. Dès mon enfance je l'ai prise pour guide dans mes relations comme dans mes études et dans toutes les actions de ma vie. Je ne me dissimule pas le nombre d'en-

nemis qu'elle m'a fait ; mais je ne regrette aucun de ceux qu'elle a éloignés de moi ; ils n'étaient pas faits pour être mes amis. La véritable amitié est comme la probité ; c'est dans la vérité qu'elle prend sa source ; l'une et l'autre sont sœurs.

L'homme vrai a, dans le regard et dans le parler, un abandon sans retenue, que ne peut imiter l'homme faux ; le premier ne parle et n'écoute qu'avec son cœur ; le second qu'avec son esprit : les réponses de l'esprit sont lentes et souvent obscures ; celles du cœur sont aussi claires que rapides. La vérité déplaît, surtout parce qu'elle est rare ; si elle devenait plus commune, ceux qui l'aiment le moins seraient forcés de la pardonner.

Votre pièce n'est pas bonne, disais-je un jour à un auteur qui me demandait la vérité ; elle tombera, ou se traînera cinq ou six représentations. Si je le croyais, me répondit-il avec humeur,

je brûlerais tout-à-l'heure mon manuscrit. La pièce eut le sort que j'avais annoncé : l'auteur ne m'a jamais parlé depuis ; il est même devenu mon ennemi. J'ai connu des auteurs, si persuadés de la bonté de leurs productions, qu'ils aimaient mieux croire le public sans goût et sans jugement, que leurs ouvrages sans mérite. Ceci me rappelle ce qui m'arriva avec l'auteur des Arsacides, tragédie en six actes, qui fut jouée en 1775. La pièce était mauvaise. J'avais un rôle long et fort ingrat ; c'était le premier qui m'était confié dans une pièce nouvelle. Mes camarades n'avaient pas meilleure opinion que moi de l'ouvrage, et se permettaient, aux répétitions, de rire aux dépends de la pièce et de l'auteur : ce dernier m'intéressa par sa physionomie honnête, son grand âge et sa confiance aveugle dans son ouvrage. Je ne craignis donc pas de lui parler à cœur ouvert, et je lui dis ingénument :

Digitized by Google

« Monsieur, vous avez l'air respectable, et je vois avec douleur que votre pièce vous causera beaucoup de chagrin. Mes camarades n'osent pas vous le dire ; mais moi qui suis plus franc, je vous préviens qu'il est impossible qu'elle puisse réussir, et j'ose vous prier, au nom de votre âge et de ma jeunesse, de la retirer avant sa chute; elle ne peut que nous faire beaucoup de tort à tous deux, à vous, comme auteur, et à moi, comme acteur : c'est la première pièce que vous donnez, et moi, c'est le premier rôle que j'établis; notre gloire, comme notre honte, sont communes, et nous tomberons tous deux d'une manière humiliante. » A ce discours dépouillé d'artifice, l'auteur ôte ses lunettes et me dit froidement : « Monsieur, vous êtes un jeune homme, vous n'êtes pas encore en état de sentir toutes les beautés de ma tragédie; vous n'étiez pas au monde, que sa réputation était faite parmi les

Digitized by Google

vrais connaisseurs et les gens de goût. Apprenez que l'on ne peut me faire une observation à laquelle je ne puisse répondre, en ouvrant chez moi un tiroir où elles sont toutes réunies; votre rôle vous couvrira de gloire, et vous devez vous estimer heureux de la confiance que je vous ai témoignée en vous le donnant. » Il remit ses lunettes, et la répétition continua. La pièce fut jouée au bruit des sifflets, à l'exception d'une seule scène qui reçut beaucoup d'applaudissemens; en un mot, elle marcha vers sa fin au travers des orages et des brouhahas; encore n'y parvint-elle qu'en faveur d'un grand rideau qui ne devait s'ouvrir qu'à la fin du sixième acte, et qui piqua la curiosité du public.

L'auteur était si persuadé du mérite de sa pièce, qu'il nous força de la jouer une seconde fois, en nous disant qu'un ouvrage de cette importance ne pouvait être vraiment senti qu'à la vingtième

Digitized by Google

représentation. Effrayés de cette menace, nous le décidâmes à la retirer, en lui comptant cinquante louis.

Douze à quatorze ans s'étaient passés sans que j'entendisse parler de lui ni de sa pièce, lorsqu'un matin je vis entrer chez moi un grand homme très-vieux, que je ne reconnus pas. Il m'annonça qu'il avait à me parler d'une affaire importante. Je lui présentai un siége, qu'il accepta. J'en ai besoin, dit-il, je viens à pied de la rue des Postes, où je vis retiré du monde. J'y ai appris par hasard que le Théâtre Français tombait faute de nouveautés dignes d'y ramener le public. J'ai trouvé le moyen de vous faire gagner cinquante mille écus en peu de temps. Monsieur, lui dis-je, vous nous ferez honneur et plaisir. Je le pense bien, me répondit-il : prêtez-moi attention, et vous allez être convaincu de la vérité de ce que je vous dis. J'écoute : Monsieur, je suis Perrault de Beaussol,

auteur de la tragédie des Arsacides, dans laquelle vous avez joué un rôle qui a fait votre réputation. Ma pièce n'est pas restée au répertoire, faute de développement; j'ai fait un septième acte qui était nécessaire à sa perfection. Portez cette nouvelle à MM. vos camarades; ils seront, je crois, aussi enchantés que surpris de l'heureux secours que je me fais un plaisir de leur procurer. Je le remerciai beaucoup, et le reconduisis en l'assurant de ma reconnaissance et de celle de mes camarades, n'osant et ne pouvant rien dire de plus à un vieillard, à qui il restait encore une chimère à caresser. Quelques années de plus m'avaient appris que, s'il ne faut jamais altérer la vérité, il n'est pas toujours à propos de la dire.

CHAPITRE XVI.

Du bon et du mauvais Cœur, et des Nuances de l'un et de l'autre.

Le cœur est le foyer de toutes les affections morales. C'est de lui que sortent les grandes vertus et les grands vices. Les acteurs doivent essentiellement s'attacher à connoître, à pénétrer les secrets, à distinguer les nuances qui différencient les cœurs entr'eux comme les physionomies.

Le meilleur de tous est celui qui est toujours ému en faveur des autres, et qui ne trouve d'aliment à son activité qu'en faisant le bien. Ses jouissances sont toutes dans celles qu'il procure : avec les heureux, il est heureux ; avec les infor-

tunés, il le devient par sa compassion expansive. Quelques avantages qu'un homme doué d'un bon cœur tienne de la fortune, il ne peut en jouir qu'en la partageant; le plaisir qu'il répand autour de lui le rend plus riche de ce qu'il donne que de ce qui lui reste.

Le cœur de l'égoïste est bien différent. Oui, l'égoïste se réjouit de tous les accidens qu'il n'éprouve pas; il s'attriste d'un bonheur qui n'est pas le sien : il rapporte tout à lui. S'il fait une bonne action, il ne calcule que l'honneur qu'elle doit lui faire; s'il donne quelque chose, c'est qu'il est convaincu que cette chose lui est inutile, et qu'il n'en peut tirer parti qu'en la donnant.

L'homme susceptible porte un cœur inquiet : sans cesse occupé de ce qui se dit, il croit toujours que c'est de lui qu'on parle, et il devient ridicule par la peur même de le devenir. Les choses les plus simples, quand son imagination les

Digitized by Google

décompose, lui paraissent graves et sérieuses : il voit partout de mauvaises intentions; il ne reconnaît point de gens bornés, et pense qu'il n'y a que des esprits malins.

Le plus dangereux de tous les cœurs est celui qui n'est susceptible d'aucune affection profonde; toujours passif, il est d'autant plus à craindre qu'il cède à toutes les impressions également, et ne s'arrête sur aucune. Il est ami de tout le monde sans l'être de personne, paraît croire tout ce qu'on dit, mais ne prête en effet à rien ni attention ni croyance. Il fait d'autant plus de mal, qu'il pense que ses actions ne sont pas plus sensibles aux autres qu'elles ne le sont à lui-même.

Le comédien doit s'appliquer à connaître toutes ces nuances et à les approfondir, non-seulement dans chaque rôle dont il est chargé, mais encore dans tous les rôles qui composent chacune des

Digitized by Google

pièces où il joue. Cette étude peut seule donner à son talent de la profondeur : ce doit être celle de toute sa vie; c'est d'elle que dépend la vérité, sans laquelle, je le répète, il n'existe point de talent dramatique.

Le comédien, toujours observateur, doit saisir partout les caractères, et les puiser dans la nature même.

Un seul mot suffit quelquefois pour les découvrir, malgré la triple enveloppe dont ils se couvrent. Dans les premières années que j'étais à la Comédie Française, je fus invité à dîner chez un grand seigneur qui me traita avec bonté. Tout chez lui me parut respirer le luxe et l'abondance. A l'issue du dîner il disparut, et rentra un moment après, un petit paquet à la main. Tenez, mon cher Larive, dit-il en me le présentant, vous tirerez parti de cela. Je jetai les yeux sur l'objet, et m'aperçus que c'étaient des morceaux de broderie. N'osant re-

Digitized by Google

fuser, j'acceptai par pure politesse. Rentré chez moi, je visitai la broderie, et la trouvai dans un si mauvais état, que je n'aurais pas hésité à la jeter au feu si je n'avais craint de paraître faire peu de cas du cadeau, et de désobliger son auteur. Je pris un meilleur parti; je chargeai mon brodeur de l'employer sur un habit, et de faire ce qui était nécessaire pour le rendre élégant et agréable : moyennant beaucoup d'argent, cela me réussit à merveille. Un jour que ce seigneur me fit l'honneur de venir chez moi, je crus devoir lui faire à mon tour honneur de sa broderie. Sans en parler je lui présentai l'habit, et le priai de me dire ce qu'il en pensait. Il lui parut charmant, très-élégant et du meilleur goût. Comme il s'épuisait en complimens, comment, lui dis-je, Monsieur, vous ne reconnaissez pas la broderie que vous avez bien voulu m'offrir! Etonné de ce qu'il entend, il porte de

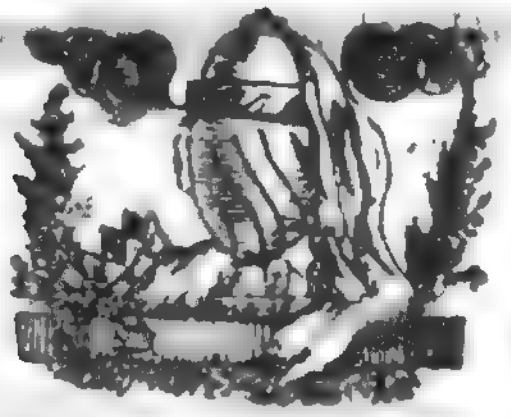
Digitized by Google

nouveau les yeux sur l'habit, en s'écriant: « Eh ! l'on m'avait dit qu'on n'en pouvoit rien faire ! » Je fis un mouvement qui ne lui échappa point. Il reprit à l'instant un sourire gracieux, et me dit qu'il était enchanté que j'en eusse tiré si bon parti; mais je crus à son premier cri plus qu'à ses derniers mots et à son sourire.

Si j'avais eu à jouer le *Faux généreux* en sortant de cette scène, je lui aurais donné, j'en suis sûr, un degré de vérité auquel je n'aurais pu atteindre auparavant.

Les acteurs doivent donc observer sans cesse et chercher à saisir tous les caractères, toutes les nuances qui distinguent le vrai et le faux, les bons et les mauvais cœurs; un mot, un regard, le jeu des muscles, tout est intéressant : il faut tout étudier, tout connaître. Cette étude est nécessaire à tous les hommes, mais encore plus essentielle

à ceux qui, par état, sont chargés de présenter l'homme à l'homme. Le bon esprit naît d'un bon cœur; d'un mauvais naissent tous les travers et tous les vices. Le cœur et l'esprit ont leur enfance comme le corps; l'éducation de l'un se fait avec celle de l'autre; le corps et l'esprit vieillissent, le cœur seul ne vieillit pas.



NEUVIÈME SÉANCE.

CHAPITRE XVII.

De la Jalousie.

La jalousie est une fièvre ardente qui dévore le cœur, égare l'esprit et consume le corps; c'est de toutes les maladies la plus funeste; elle porte à tous les excès, et dérange tellement l'organisation physique et morale, que tout se peint dans l'imagination de celui qui en est atteint, d'une manière contraire à la vérité. L'œil voit des fantômes qui n'ont aucune réalité; l'oreille entend des choses qu'on ne dit pas; le jaloux n'a point de repos, le sommeil le fuit;

une mélancolie sombre l'enveloppe : insupportable à tout ce qui l'entoure, il le devient à lui-même; toutes les vertus l'abandonnent; les furies seules l'inspirent, il finit par détester et l'objet qu'il adorait, et le monde et la solitude, et la vie.

L'acteur qui n'a jamais éprouvé de jalousie, pourra difficilement l'exprimer avec vérité; il doit alors l'étudier attentivement dans les autres. Les symptômes n'en sont pas équivoques : elle s'annonce dans la voix, dans le regard, dans tous les muscles, dans le désordre des idées; elle naît avec nous, croît avec nous, se développe avec nos goûts, se combine avec toutes nos autres passions, et par une fatalité particulière, ne peut être corrigée par l'éducation. Ni l'esprit, ni le jugement, n'ont de prise sur elle; elle absorbe toutes les sensations et toutes les facultés de l'homme. Les animaux mêmes s'y livrent avec

tant

Digitized by

tant de violence, qu'elle les force à s'entre-détruire, et c'est presque la seule passion qui les rende aussi cruels que nous envers leur propre espèce.

Il est une jalousie délicate qui n'a aucun de ces caractères affreux; elle ne tourmente point l'objet aimé, mais se borne à veiller sur lui, sans cesse, avec amabilité et avec grace : celle-là naît de la défiance de soi-même; elle rend plus aimant, et quelquefois plus aimable. La confiance et l'estime suffisent pour guérir ce que pourrait avoir de pénible la jalousie de cette espèce.

Ce n'est pas seulement en amour que la jalousie exerce son empire; tous les hommes qui ont l'ame élevée, et que la nature a faits pour se distinguer dans quelque carrière que ce soit, portent innée dans le cœur une jalousie noble qu'on nomme alors émulation. Il est, au contraire, une jalousie basse et avilissante, qui est le partage des gens mal

Digitized by Google

nés et mal élevés, et qui leur fait voir avec peine, dans les autres, tout ce qu'ils ne possèdent pas : cette basse jalousie, qui reçoit plus communément le nom d'envie, est inutile à connaître pour l'acteur tragique.

La jalousie, en général, prend le caractère de l'individu qui en est atteint : celui qui est né cruel, aura une jalousie atroce et susceptible des plus grands crimes ; Atrée en est la preuve.

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Ce vers prouve qu'il n'y a point d'amour sans jalousie. Orosmane est jaloux au point d'immoler Zaïre. L'excès de son amour peut seul excuser l'égarement qui lui fait commettre ce crime. On se rappelle qu'il a été l'objet d'une controverse publique (1); que des hommes ont accusé Orosmane, mais que des

(1) Dans le Journal de Paris, il peut y avoir une quinzaine d'années.

Digitized by Google

femmes l'ont défendu. Le délire d'une imagination égarée par l'amour jaloux, peut, en effet, excuser un crime au théâtre.

Fayel, dans Gabrielle de Vergi, ose présenter à sa victime le cœur de Couci qu'il vient d'immoler à sa jalousie. Lorsque ce rôle me fut donné, il me fit horreur; je ne vis d'abord que la catastrophe, et je regardai Fayel comme un tyran abominable que le public ne pourrait jamais souffrir; mais en étudiant tous les détails de ce rôle, je sentis avec quel art était amenée et motivée son horrible vengeance. Fayel aime sa femme à l'idolâtrie: comme époux, il a le droit de ne souffrir auprès d'elle aucun de ses rivaux; il a donc celui d'être indigné de trouver chez lui l'amant aimé de sa femme. Soyons, me dis-je à moi-même, le mari le plus aimant et le plus tendre; tâchons d'exprimer cet amour avec tous ses charmes; faisons en sorte

Digitized by Google

que le public puisse me plaindre et s'intéresser à ma situation ; alors il ne verra Couci que comme un jeune imprudent qui vient troubler le bonheur d'un époux sensible, d'un époux uniquement occupé d'employer tout ce que peut suggérer la tendresse pour plaire à l'objet de sa passion. Ce moyen m'a réussi, il a pu seul faire supporter l'affreux dénouement. Le désespoir de Fayel, à la fin de la pièce, la vérité de ses remords, l'ont fait plaindre en raison de la force de sentiment qu'il a développée dans le cours de l'ouvrage; et ce qui me persuade le plus de la justesse de mes observations sur ce rôle, c'est que la pièce alors eut un grand succès et un long cours de représentations, et qu'ayant été remise au théâtre depuis, elle a été vue avec horreur, peut-être par la faute des acteurs qui ont joué Fayel en tyran féroce, et qui se sont plus occupés du soin de montrer un mari dur et despote

qui se venge, qu'un mari tendre, aimant, profondément sensible, qui ne se laisse entraîner que par le désespoir aux emportemens d'un amour offensé. La chose la plus précieuse à observer au théâtre, est la vérité des caractères; c'est elle qui encadre, en quelque sorte, les ouvrages, qui en répand et en distribue l'intérêt dans de justes proportions, qui fait valoir chaque rôle en lui-même, et chacun d'eux par ses oppositions avec les autres. Dès que les acteurs s'en éloignent, le public trompé par eux s'égare avec eux; et au lieu de voir un bel ouvrage dans son ensemble, il ne voit qu'un rôle dans la pièce entière. J'oserais avancer que l'art se perd depuis l'époque où les anciennes traditions ont été oubliées. L'ancienne Comédie Française était si sévère sur cet objet important, que la Compagnie entière réprimandait sévèrement ceux qui s'étaient écartés de la route tracée par

les auteurs. On pourrait ajouter, il est vrai, que les ouvrages qui n'ont pas été produits par nos grands maîtres, sont bien éloignés de cette vigueur de conception qui creusait chaque caractère, et leur donnait à tous une couleur si prononcée, que l'on ne pouvait jamais confondre un personnage avec un autre. Pour me borner à la passion, qui fait le sujet de ce Chapitre, la jalousie de Tancrède et celle d'Orosmane sont bien différentes, quoique l'un et l'autre soient jaloux. Celle de Tancrède est empreinte d'une sensibilité mélancolique qui lui attire tous les cœurs, et le fait plaindre autant qu'il est aimé; celle d'Orosmane conserve les traces du caractère d'un despote qui n'a pas l'habitude du malheur, qui se souvient à chaque instant de sa toute puissance, même en y renonçant pour plaire, et qui se fait une vertu d'élever jusqu'à lui une esclave. Saisi d'indignation quand

Digitized by Google

il se croit trompé, sa jalousie est composée de sensibilité, d'orgueil et de fureur; il peut se livrer à des explosions qui seraient blâmables dans Tancrède. Voilà ce que les acteurs devraient observer, au lieu de s'abandonner dans tous les rôles jaloux, à la même jalousie et à la même fureur.

CHAPITRE XVII.

De l'Imitation servile, de l'Affèterie et de la Manière.

Le goût de l'imitation est inné dans l'homme; c'est le premier penchant qui se déclare en lui dès sa plus tendre enfance. Avant d'articuler des paroles, l'enfant imite les cris des animaux qui l'approchent; à mesure qu'il avance en âge, il copie tout ce qui l'entoure; en marchant, en saluant, dans sa manière de se mettre et de parler, le jeune homme imite l'homme fait. Il n'est personne qui ne veuille imiter le talent qu'il affectionne le plus; faire ce qu'on a vu faire est la première école dans tous les arts: tout s'apprend d'abord par l'imitation,

les grands talens seuls savent s'en affranchir; mais il n'est permis qu'à ceux qui ont le génie de leur art de le faire avec succès; et comme ce génie est très-rare, il est très-peu d'artistes qui s'élancent d'une manière heureuse hors de la route commune.

Ce qu'il y a de plus fâcheux pour les talens, c'est que tous les hommes se croient en droit de les juger; et comme fort peu de ces prétendus juges savent distinguer le vrai beau, l'artiste le plus parfait est long-temps critiqué avant de jouir de sa gloire : il l'est, et par les ignorans, et par les connaisseurs; car la critique naît des progrès mêmes du talent. On désire en raison de la sensation que l'on éprouve. C'est parce qu'une chose est belle qu'on la veut parfaite; la plus légère tache frappe d'autant plus l'observateur, qu'elle est entourée de beautés. L'artiste, qui chaque jour fait un pas vers la perfection, n'y peut ar-

river qu'avec beaucoup de travail, de réflexion et de temps. Mais le public pressé veut jouir au moment même; il décide, condamne, et l'artiste, qui s'était flatté de le satisfaire, est quelquefois rebuté par la critique. Si le découragement s'empare de lui, tout est perdu, le talent s'évanouit.

Les artistes ne sauraient trop se roidir contre ces dégoûts, et conserver en eux cette noble émulation permise à celui qui sent ce qu'il vaut. Autant le sot orgueil est nuisible, autant l'estime de soi-même est nécessaire; et quand on a le bonheur de se sentir bien inspiré, il faut fouler aux pieds toutes les vieilles pratiques et les habitudes routinières, qui ne sont le partage que de ceux que la nature condamne à une inourable médiocrité.

L'imitation servile est plus commune au théâtre que dans tous les autres arts. On est frappé des effets d'un grand ta-

Digitized by Google

lent; il a été applaudi dans tel et tel endroit : on veut l'être aussi; on s'attache à recueillir ses intonations, et l'on croit hériter du talent même en saisissant ses inflexions et ses gestes. Cette erreur est la perte de beaucoup de gens destinés à réussir par eux-mêmes, s'ils ne s'étaient astreints à cette imitation servile. On voit que tout leur travail consiste à s'écouter, et qu'ils sont enchantés d'eux quand leur mémoire fidelle rend à leurs propres oreilles les sons qu'ils ont retenus.

Une chose assez plaisante me dégoûta de l'imitation lorsque je commençai à jouer la comédie. A Tours, l'acteur qui remplissait les premiers rôles avait une belle taille et une figure très-avantageuse; son aisance au théâtre était extrême, et il se permettait des familiarités qui auraient mal réussi à tout autre : par exemple, il jetait son chapeau de la main droite sous son bras gauche avec

tant d'adresse, que le chapeau se trouvait placé sous le bras comme s'il l'eût escamoté. Cela me parut charmant; je voulus aussi jeter mon chapeau sous mon bras; je passai une journée entière à ce bel exercice. Quánd je crus être sûr de mon fait, je voulus récueillir le fruit de mon étude. Il jouait l'Homme du Jour, et moi le marquis. Dans une scène que nous avions ensemble, il jeta son chapeau sous son bras, en disant le second de ces deux vers:

D'aucune impression son ame n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

L'instant me parut favorable pour jeter aussi le mien, en lui répondant:

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

Mais je le fis avec tant de force, que mon chapeau, passant sous mon bras, alla tomber dans la coulisse. Le public éclata de rire, et mon modèle et moi

Digitized by Google

nous restâmes fort embarrassés, moi d'avoir manqué mon coup, lui de l'idée que je m'étais moqué de lui. Il se trompait; mais le public qui avait applaudi jusqu'alors l'escamotage du chapeau, ne put le voir depuis sans rire, et l'auteur de ce tour d'adresse fut contraint de le supprimer. Depuis ce moment je ne m'avisai plus de copier personne, et je reconnus que parce qu'une chose va bien à l'un, ce n'est pas une raison pour qu'elle aille bien à l'autre. La nature veut que chacun se serve des moyens qu'elle lui a donnés. L'imitation de l'accent, de la diction, du geste, de l'habitude du corps, est destructive du vrai talent. J'exhorte tous les jeunes comédiens à s'en garantir, et à combattre en eux cette facilité naturelle qu'à leur âge on a pour imiter.

Quelquefois de grands acteurs s'imitent en quelque façon eux-mêmes. A ne les voir qu'une fois dans un rôle, on

croit qu'ils le jouent d'inspiration. Mais lorsqu'on les revoit dans le même rôle, on reconnaît partout les mêmes intonations, le même jeu muet, les mêmes gestes. Ils se sont pris eux-mêmes pour modèles, ils ont pour ainsi dire fixé l'inspiration à force d'art. Tout le monde se réunit à dire que Mlle Dangeville était la soubrette la plus parfaite et la plus agréable qu'on ait vue, eh! bien, ce qu'elle faisait une fois dans un rôle, elle le faisait chaque fois de la même manière, au même endroit, et cela était toujours parfaitement agréable; la grace, le naturel et la finesse de son jeu paraissaient toujours nouveaux au public. Elle semblait avoir recueilli toutes les perfections et les avoir distribuées dans les rôles de son emploi, de façon qu'en changeant de rôle, elle se variait sans cesse, et qu'en jouant le même, elle se ressemblait toujours, c'est-à-dire, qu'elle retrouvait toujours, à volonté, les mêmes

Digitized by Google

perfections et les mêmes agrémens. Il faut convenir que le genre comique a plus de nuances et plus de variété que le tragique. Quoiqu'on en veuille dire, il est plus facile d'être agréable que d'être vraiment énergique et pathétique. Les muscles qui servent à exprimer la gaîté sont souples; ils se meuvent plus facilement que ceux des affections tragiques, qui ne se mettent en mouvement que quand l'ame a reçu des émotions profondes. Il ne faut pas non plus trop compter, pour plaire, sur les agrémens qu'on tient de la nature; il ne faut pas surtout laisser apercevoir que l'on y compte. Dès que le public découvre dans un acteur cette confiance, il lui dispute tous ses avantages et lui retire sa faveur. C'est dans cette préoccupation de ses moyens naturels que la manière et l'afféterie prennent leur source: elles les corrompent et les décomposent; elles enlaidiraient la plus belle figure,

et rendraient insupportables les dons les plus précieux.

L'affétérie et la manière ayant ordinairement un siége particulier, ou dans les traits ou dans l'habitude du corps, elles dérangent tellement l'ensemble, que rien n'est d'accord dans celui qui veut ainsi forcer la nature. Si vous avez les yeux grands, et que vous veuilliez les faire paraître plus grands encore, en affectant de les ouvrir, vous leur ôtez leur expression et leur grace; ils deviennent durs et hagards. Ce n'est pas en affectant de se tenir droit que l'on paraît plus grand, la roideur ôte à tout le corps ces mouvemens moelleux et faciles qui caractérisent la vraie noblesse; et comme dit Rousseau, *la grace ne va point sans l'aisance.* Un peintre, en faisant le portrait d'une femme qui affectait de rétrécir sa bouche pour la faire paraître excessivement petite, eut raison de lui dire : « Ne vous gênez point, Madame, pour

» pour peu que vous le désiriez, je ne » vous en ferai point du tout. » Il me souvient d'avoir joué avec une jeune actrice, qui, pour dissimuler son extrême embonpoint, s'était tellement serrée, qu'en voulant joindre ses mains dans un des momens le plus pathétiques de la pièce, il se fit dans sa parure un dérangement étrange; la scène, de tragique qu'elle était, devint à l'instant une des plus risibles. J'en restai tout interdit; et la confusion de la jeune actrice fut telle, que nous fûmes obligés d'interrompre la pièce.

C'est dans le moment où le public captivé est tout entier à l'action, que le moindre événement de cette espèce peut détruire l'illusion qu'il éprouve. Il produit d'autant plus surement cet effet, qu'il est plus imprévu et plus étranger à ce qui se passe.

Une Galathée, dans Pygmalion, que je jouais avec elle, éternua au mo-

ment le plus chaud de la scène : il fut impossible de la continuer, et la pièce ne fut point achevée.

Mais ce sont là des accidens, et c'est à se corriger de leurs défauts, ou à n'en pas contracter, que je dois exhorter les jeunes élèves de Thalie et de Melpomène. Je les engage surtout à ne pas imiter ces acteurs qui se tourmentent et se mettent hors d'haleine, pour entraîner le spectateur à force de convulsions et d'efforts. Plus on se fatigue, plus on fatigue les autres. Ce qui ne sort que de la tête ne frappe que la tête, ce qui sort du cœur va droit au cœur. Pénétrez-vous de ce que vous dites; exprimez-le sans efforts, le public jouira sans fatigue, et vous aurez, avec la moitié moins de peine, le double du succès.

DIXIÈME SÉANCE.

CHAPITRE XVIII.

Des Nuances et des Oppositions.

Pour peindre fidèlement les grands caractères, tels que ceux d'Auguste, de Mithridate, etc., il faut les étudier, les deviner, et ne se pas tromper aux nuances qui les distinguent. Auguste, dans Cinna, est du nombre de ces caractères par excellence, qui ont épuré toutes leurs passions, et n'offrent, sous tous les aspects, que la véritable grandeur d'ame. Mithridate doit être rangé parmi ceux qui rapportent tout à eux, et ne

Digitized by Google

savent aimer ou haïr qu'en raison de leur intérêt particulier.

Des nuances très-marquées distinguent Phèdre de Sémiramis, quoique leur situation semble offrir quelques rapports : une actrice doit bien se garder de les confondre. Phèdre, en paraissant sur la scène, est brûlée d'amour, mais sans remords comme sans crime ; le pouvoir de *Vénus toute entière* l'entraîne malgré elle vers Hyppolite. Son époux est absent depuis long-temps, elle doute s'il existe encore ; la passion qu'elle éprouve a donc une sorte d'excuse : elle souffre, elle gémit, mais elle n'est point criminelle. C'est comme l'a dit Boileau :

La douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse.

Ce n'est que dans l'instant où son amour a perdu toute illusion et tout espoir, qu'Œnone l'entraîne dans le crime. En mourant coupable, elle inspire encore

Digitized by

de l'intérêt par la vérité de ses remords, de ses aveux, et par l'idée d'un pouvoir supérieur, de la fatalité, qui l'a entraînée malgré elle; mais Sémiramis, coupable de la mort de son époux, criminelle encore par sa faiblesse pour Asur, doit apporter, en se montrant sur la scène, une physionomie bien différente: le remords doit y être exprimé; son caractère politique ne sert que d'enveloppe aux tourmens qu'elle éprouve; une teinte sombre doit obscurcir jusqu'aux lueurs d'espérance qu'elle conçoit.

Phèdre, toute entière au sentiment qui la domine, laisse aller ses traits comme son ame, sans aucune retenue: Sémiramis, au contraire, poursuivie par l'ombre de Ninus, est sans cesse agitée de mille pensées qui se combattent et qu'elle est obligée de cacher.

Racine, dans Mithridate, a voulu donner à Pharnace un air de famille; mais il a eu l'adresse de faire disparaî-

tre ce dernier dès l'instant où il cesse de se contraindre devant son père : on reconnaît aux passions de Pharnace, à son caractère entreprenant et impétueux, le digne fils de Mithridate. Il était impossible que ces deux personnages se soutinssent sans se nuire. Xipharès, au contraire, par sa douceur et par sa tendresse, forme un contraste parfait avec la passion jalouse et cruelle de Mithridate.

Dans Adélaïde Duguesclin, Couci, en parlant de Vendôme, dit, au 1er. acte :

Il est né violent, non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.

Vendôme, au 2e. acte, dit à Couci :

Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage.

Voilà deux caractères bien établis et bien opposés : mais que pour se faire applaudir ou que par ignorance, Couci

mette dans son rôle la chaleur et l'explosion que Vendôme seul doit avoir, il ne reste plus à ce dernier qu'une expression outrée s'il veut lutter de force avec Couci, ou il cesse d'être Vendôme s'il veut opposer le raisonnement à la force.

Tous les maîtres de l'art ont senti la nécessité des oppositions; et comme il est impossible de soutenir à-la-fois en scène deux caractères semblables, ils ont, comme l'auteur de Rhadamiste, forcé l'un des deux à se contraindre devant l'autre : Rhadamiste ne parle à Pharasmane que dans une harangue, et ne le revoit qu'au moment de son repentir et de sa mort. Iphigénie, dans sa marche, dans ses regards, dans ses gestes, dans sa douleur, dans sa joie, ne doit avoir rien de commun avec Eriphile : une passion douce, chaste et pure remplit son cœur; une passion violente et jalouse tourmente Eriphile; la

première doit donc avoir en candeur, en pudeur et en noblesse, tout ce qui appartient au sang dont elle est formée. Il ne faut donc pas compter sur deux ou trois intonations touchantes pour nous montrer Iphigénie; il y a une grande différence entre sa douleur et celle d'une fille née dans une condition obscure. Racine, du moins, y a mis cette différence; et cependant elle paraît échapper à la plupart de nos jeunes actrices.

Autrefois, les critiques étaient très-exigeans sur ce qui tient à la vraie dignité; aujourd'hui, ou bien ils craignent de parler un langage qu'on n'entendrait plus, ou ce qu'ils voient habituellement les a corrompus eux-mêmes.

Si chaque acteur savait se renfermer scrupuleusement dans le caractère particulier de son rôle, il en naîtrait un ensemble qui les ferait tous valoir les uns par les autres, et le public connais-

seur aurait plus de plaisir à entendre des acteurs médiocres ainsi d'accord, que des acteurs à grands moyens, qui ont la prétention de vouloir réunir toutes les passions dans un rôle, où ils n'en ont souvent qu'une seule à exprimer. Ceux qui ne peuvent pas donner à chaque rôle son caractère particulier, se font, en général, une diction et des gestes qui leur servent également pour tous; ils trouvent plus facile de leur donner leur taille et leur figure, que de prendre l'attitude et la physionomie des grands personnages qu'ils représentent. Racine n'a pas voulu faire d'Oreste un raisonneur, il l'a voulu furieux; et la fureur permet d'autant moins de raisonner, qu'elle est l'effet de la déraison. Oreste doit donc se livrer au désordre de ses sens avec toutes ses forces et toute son énergie, sans cependant blesser la dignité du sang d'Agamemnon. La qualité la plus essentielle à la tragédie est,

Digitized by Google

comme je l'ai déjà dit, la dignité; sans elle rien n'est tragique.

La tragédie exige toujours de la noblesse dans l'expression et dans le maintien; mais elle permet que l'acteur varie et son maintien et son expression, suivant le plus ou le moins d'élévation dans les caractères. Il serait ridicule de donner au vieil Horace la dignité qui appartient à Agamemnon. Le premier est un simple citoyen de Rome, rempli d'honneur et d'amour pour sa patrie, qui doit et peut s'exprimer avec chaleur et énergie, mais avec une vérité simple et franche que rien ne l'oblige à contraindre chez lui avec ses enfans; Agamemnon doit avoir, même avec sa famille, toute la dignité du roi des rois. Il faut que son visage et son maintien prouvent l'habitude du respect qu'on lui porte, et celle qu'il a de commander.

Le jeune Achille doit avoir toute l'énergie et la dignité qui conviennent

Digitized by Google

au fils d'une déesse. Le jeune Rodrigue (dans le Cid) est brave, impétueux comme Achille; mais il existe une grande différence entre ces deux héros. La volubilité impétueuse de Rodrigue, dans son récit et dans cette apostrophe : « *Paraissez Navarrois, Maures et Cas-* » *tillans*, etc. » serait blamable dans Achille. Rodrigue essaie la gloire, Achille en a déjà l'habitude.

Je n'ignore pas qu'il faut un grand talent pour saisir toutes ces nuances; il faut, de plus, des connaissances acquises et une élévation d'ame et de principes qui n'est pas le partage de tous. Je dirai plus, il est presque impossible de jouer parfaitement ces rôles à l'âge que l'auteur leur donne; il faut plus qu'une jeune figure et de la grace naturelle pour les bien remplir, et malheureusement, c'est à l'instant où un grand travail et une longue expérience nous ont fourni tous les moyens nécessaires pour les

rendre parfaitement, que le public, souvent moins frappé de l'altération de notre physique que du nombre d'années qu'il a vu s'écouler depuis que nous les jouons, nous avertit de les quitter.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

De la Diction simple et de la Déclamation; de quelques Dégoûts attachés à l'Art dramatique.

BEAUCOUP de personnes agitent la question de savoir si la tragédie doit être ou parlée ou déclamée. Cela ressemble fort à cette autre question, de la tragédie en vers et de la tragédie en prose. Il est certain que Corneille, Racine et Voltaire n'ont pas fait de si beaux vers pour qu'on les réduise au ton de la prose. Les beaux vers cessent de l'être quand une diction trop familière en fait disparaître les beautés; mais il y a une déclamation tragique, toute différente de la déclamation épique et lyrique, et qui se

Digitized by Google

rapproche de la nature autant que les personnages tragiques s'en rapprochent eux-mêmes. La nature tragique est en partie idéale, le langage doit l'être de même. Donner à Agamemnon, à Joad, à Phèdre, à Mérope, la diction du commun des hommes et des femmes, c'est travestir ces grands personnages en bourgeois et en bourgeoises de son quartier; c'est, par une imitation mal entendue, j'oserois dire coupable, de la nature commune, détruire cette nature idéale, qui est celle que peint l'art de la tragédie, et décomposer cette belle langue poétique, qui a coûté tant de veilles aux poëtes qui la parlaient le mieux. Parler noblement et dignement, sans enflure et sans trivialité, est le sublime de l'art. Le parler noble est l'expression du sentiment et de l'héroïsme : la déclamation vide et boursouflée n'est qu'une bouffissure de ton qui éteint la vérité, qui, au lieu de vers, ne fait re-

tentir que des mots et des rimes. A côté du sublime est l'extravagant ; un semiton de plus ou de moins peut rendre trivial ce qui, sans ce défaut de nuance, serait parfait. C'est le tact fin et délicat d'un acteur qui doit lui indiquer jusqu'où il peut aller sans blesser la noblesse et la dignité tragiques. Il existe encore beaucoup d'amateurs qui ont vu Melpomène dans ses plus beaux jours, et qui n'ont pas oublié avec quelle sublime simplicité Mlle Duménil parlait cette belle scène de la confidence d'OEdipe :

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même.

On n'a pas oublié non plus avec quelle noblesse imposante Mlle Clairon parlait dans Sertorius, en disant :

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit.

Le mépris qu'elle marquait, accompagné d'un sourire dédaigneux, trans-

Digitized by Google

portait le public. Il est mille beautés de ce genre qu'il serait trop long de citer, et qui ne manquaient jamais leur effet. J'ai dit que la diction tragique devait en général s'écarter de la déclamation épique et lyrique : il faut pourtant qu'elle s'en rapproche quelquefois dans les occasions où le poëte s'est rapproché lui-même dans son style de l'un ou de l'autre de ces deux genres. Je blâmerais l'acteur qui ne déclamerait pas les vers qui ont plus de pompe que de sentiment, comme ceux-ci de Zamore :

De la zône brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour a vu ma course vagabonde.

Il est plusieurs circonstances où il faut une magie de diction qui tient plus de la déclamation que de ce parler noble, mais simple, langage habituel des personnages tragiques. La harangue d'un ambassadeur, celles qui sont adressées à tout un peuple, exigent nécessairement

Digitized by Google

ment un peu de déclamation : elle ne doit cependant pas aller jusqu'au chant; mais elle doit donner à la diction une dignité mâle, imposante et soutenue. Elle doit s'élever encore davantage dans certains récits poétiques, tels que celui de Théramène, ou dans des morceaux tout-à-fait lyriques, comme la prophétie de Joad. C'est au talent seul qu'il appartient de sentir quelle est, à cet égard, la mesure nécessaire.

Un caractère franc et développé doit avoir une diction plus rapide qu'un profond politique. Il est impossible que celle de Bayard convienne à Rhadamiste, etc., etc. C'est encore au talent et au goût à sentir le mot de valeur de chaque vers, à donner cette valeur aux beaux vers et aux belles pensées, de manière à fixer l'attention du public sur les choses et non sur les mots, et à glisser légèrement sur celles qui sont froides et insignifiantes, comme il en échappe

Digitized by Google

quelquefois aux plus grands génies, et comme s'en permettent si souvent les écrivains d'un ordre inférieur. Une diction lourde, pesante et uniforme, noie les beautés les plus frappantes et en détruit l'effet. Je me souviens d'avoir entendu dire de suite à un acteur de Rouen, qui jouait le vieil Horace :

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Il avait accoutumé le public à n'applaudir qu'à la fin du second vers. Je fus indigné que dans la patrie de Corneille on osât le défigurer ainsi. Je jouai le rôle pour rendre ce sublime *qu'il mourût* dans toute sa pureté. Le public, étonné de me voir porter toute mon expression sur le *qu'il mourût* seul, n'en sentit la beauté qu'une seconde après; mais il la sentit avec une sorte d'ivresse, et lui rendit, par de longs applaudissemens, l'hommage qu'il mérite. Mais le succès de ce mot célèbre ne dé-

pend pas toujours de celui qui le dit; c'est la manière vraie de demander au vieil Horace :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Qui décide du plus ou du moins de perfection de sa réponse. Si cette réplique est donnée lentement, et comme je l'ai quelquefois entendue sur trois tons différens, il est impossible que le *qu'il mourût* ne perde pas tout son effet; ce qui prouve que le talent est nécessaire, même dans les moindres rôles. Une chose très-importante au théâtre, et à laquelle beaucoup d'acteurs font peu d'attention, c'est la manière d'aspirer; de là dépend en grande partie le charme de la diction. Beaucoup d'acteurs aspirent avec tant de précipitation, qu'ils ne peuvent éviter un hoquet désagréable pour eux et pour le public, qui souffre de la fatigue qu'ils semblent éprouver eux-mêmes. Il est facile d'éviter ce défaut, en se donnant le temps d'aspirer, en étu-

diant avec attention la force et l'étendue de son haleine, en ménageant ses moyens, en ne poussant jamais sa voix au point de n'en être plus maître. On est toujours fort, quelque faible que l'on paraisse, quand on sait économiser ses forces.

On doit les employer principalement, comme je l'ai dit, sur les mots de valeur de chaque vers, en les ménageant sur les choses qui ne demandent que de la vérité et de la simplicité. Je sais que souvent l'acteur se laisse emporter par certaines inspirations qui l'entraînent si loin, qu'il ne pourrait continuer et finir sur le ton qu'il a pris. Dans ce cas, si le ton est vrai et juste, le public, sans s'en douter, vient à son secours, l'applaudissement qu'il reçoit se prolonge en raison de la sensation qu'il produit, et il a le temps de respirer et de reprendre ses forces. Lekain, qui connaissait bien son public, et qui en était sûr les jours où il avait toute sa santé, savait ce qu'il

pouvait se permettre, et ne doutait jamais de l'applaudissement nécessaire à son repos; mais lorsqu'il était moins bien, et qu'il ne sentait pas son ame et sa sensibilité à sa disposition, il ralentissait sa diction et se livrait beaucoup moins. Ces jours-là le public ne disait pas : Lekain a mal joué ; on disait que Lekain était malade, et l'on n'avait pas l'impudeur de le travestir, de l'injurier dans les journaux du lendemain. Mais ceux qui, moins heureux que lui, sont obligés de lutter sans cesse contre l'intrigue et la mauvaise volonté de leurs ennemis, n'ont pas la même confiance. Il est pour nuire à l'acteur que l'on persécute, et pour le déranger dans ses plus beaux momens, mille moyens dont la saine partie du public ne se doute pas: leur succès, je ne crains pas de le dire, fait du plus beau des arts le plus vil des métiers. Il est même impossible que celui qui a l'ame assez fière pour dédaigner

les ressources que procurent la basse complaisance et l'intrigue, et tous ces petits moyens qui font dans un jour de petites réputations, ne soit pas exposé à tous les genres de dégoûts.

Dans notre état, nous avons besoin d'une grande confiance; je dirai plus, si nous avons la modestie nécessaire au vrai talent, nous en avons aussi le noble orgueil. Si nous ne conservions pas l'espoir de plaire, et même celui d'exciter une véritable admiration, nous serions bientôt découragés. Les applaudissemens du public sont une recette journalière, dont nous avons beaucoup plus besoin que de celle de la porte; car nous n'ignorons pas que notre gloire est pour ainsi dire en argent comptant; et dès l'instant que la toile est baissée, le souvenir de nos talens s'obscurcit comme le théâtre même lorsque la rampe disparaît. Il est donc impossible d'atteindre à la perfection, lorsqu'entouré de gens mal inten-

tionnés, l'acteur est épilogué dans ses plus beaux momens, et souvent exposé à ne recueillir pour prix de ses peines et de ses sueurs, que la fatigue de ses rôles.

L'acteur qui va droit à l'ame du spectateur, trouve souvent moins d'indulgence que celui qui n'occupe que son esprit; le spectateur ému pardonne rarement l'émotion qu'il éprouve quand elle n'est pas complète : il devient d'autant plus exigeant, que, provoquée par un mouvement vrai de sensibilité, sa fibre plus tendue est alors plus délicate; le moindre ton forcé ou faux la blesse, détruit l'illusion, et tout le charme s'évanouit.

Un des abus qui nuit le plus à l'ensemble des représentations, et qui ne s'est introduit que depuis peu à la Comédie Française, tient à la prétention des jeunes acteurs, qui ne trouvent pas digne d'eux de jouer, sous les anciens, des rôles secondaires.

On se rappelle encore qu'à l'ancienne Comédie Française, les jeunes talens se faisaient un honneur de contribuer au succès des pièces, en briguant celui de jouer à côté des Dumesnil, des Clairon et des Lekain. Mlle Clairon a fait connaître les beautés du rôle d'Eriphile, qu'avant elle on avait toujours regardé comme mauvais; et elle prouva dans celui de Constance, de la tragédie d'Inès, qu'il n'est point de rôle ingrat pour ceux qui ont un vrai talent. Molé, lui-même, a développé le charme de son art dans des rôles qui ne présentaient aucun intérêt avant lui, et qui n'ont perdu leur nouvelle réputation qu'en perdant celui qui les avait créés. L'acteur que le public écoute froidement, et auquel il fait peu d'attention, contribue souvent lui-même au succès des rôles brillans, lorsqu'une simplicité décente fait ressortir, par une opposition bien prononcée, toutes les beautés de ces grands rôles.

Une étude approfondie de l'art que j'ai exercé pendant plus de trente ans, dans toutes les villes où il y a des spectacles, a dû m'apprendre à connaître l'esprit des spectateurs et celui des acteurs. Il est très-difficile de trouver dans ces derniers l'accord nécessaire au talent ; tous sont agités par des passions différentes, par cette exaltation habituelle et cette imagination toujours mobile, qui nous fait sans cesse quitter notre propre caractère pour revêtir celui de nos différens rôles. Il est presque impossible, en conséquence, qu'il n'y ait pas entre les comédiens un choc continuel d'opinions et d'idées, qui les éloignent ou les rapprochent suivant leur intérêt particulier (1). Les jeunes

---

(1) Ne pourrait-on pas aussi imputer à cette même exaltation et à cette mobilité d'imagination, la facilité avec laquelle on reçoit beaucoup de pièces faibles ou mauvaises ! C'est cette opinion qui m'avait décidé,

acteurs qui, heureusement pour eux, ne peuvent mesurer la distance qui les sépare de la perfection, croient, au moindre bruit des applaudissemens, y avoir atteint, et pensent déjà laisser derrière eux ceux qui, depuis long-temps, ont médité sur leur art, lui ont consacré leurs veilles et ont subi toutes les épreuves nécessaires pour arriver au but désiré. Ces vétérans, qui connaissent les écueils, en montrant moins de confiance et d'exaltation, savent se renfermer scrupuleusement dans leurs rôles, et ne s'occupent pas de recueillir les applaudissemens calculés que des

---

depuis plus de 20 ans, à ne plus me trouver aux lectures.

J'ai toujours pensé qu'il était impossible de bien juger une pièce sur une seule lecture ; je crois que les comédiens, après l'avoir entendue, devraient la relire chacun en particulier, se réunir ensuite pour la juger, et n'admettre au jugement que ceux d'entr'eux qui ont acquis, par une longue expérience, le droit d'apprécier un ouvrage.

Digitized by Google

succès éphémères et arrangés pourraient leur procurer. Ils sont intimement convaincus qu'il n'y aurait aucun mérite, ni aucune gloire à acquérir des talens par de longues et pénibles études, si ces talens pouvaient devenir tout-à-coup le partage des débutans incapables de réflexion et dépourvus d'expérience.

La confiance aveugle de la jeunesse est excusable lorsqu'elle ne se joint pas avec la perfidie, et qu'elle n'emploie que des moyens honnêtes. Je me souviens d'avoir osé me comparer aussi aux premiers talens, et d'avoir imaginé que mon courage et ma jeune figure pouvaient me placer tout-à-coup à côté des grands maîtres ; j'étais d'autant plus disposé à me le persuader, que je me trouvais dans cet âge où l'on croit aisément tout ce qui flatte.

J'ai dû lutter contre un grand nombre d'obstacles ; et malgré l'accueil flatteur

que je reçus du public dans mes débuts, je fus bientôt convaincu que, dans cette carrière orageuse, il ne faut jamais compter sur le succès de la veille pour celui du lendemain. Le public m'attendait, non seulement dans tous les traits heureux où j'avais déjà obtenu ses suffrages, mais encore dans toutes les beautés consacrées par le grand talent de Lekain. Celui-ci, plus heureux que moi, avait succédé à un talent médiocre. Dufrêne, malgré son beau physique, ne produisait aucune sensation dans les rôles qui exigent tout le désordre des grandes passions; il chantait et déclamait constamment.

L'ame sensible et brûlante de Lekain fit bientôt oublier Dufrêne; mais ma tâche, à moi, fut d'autant plus difficile, que je parus au théâtre, au moment même où Lekain avait triomphé de tous ses ennemis et jouissait de toute sa gloire; je sentis bientôt la nécessité d'aller don-

Digitized by Google

ner librement l'essor à mes moyens dans la province, où je n'avais pas à doubler ce grand artiste, qui, ayant une organisation différente de la mienne, s'était fait un genre aussi convenable à son moral qu'à son physique. La nature, s'il m'est permis de le dire, m'a donné en développemens ce qu'elle avait donné à Lekain en émotions concentrées : ses explosions étaient d'autant plus tragiques, que son ame plus difficile à émouvoir, se développait avec toute sa force dans les scènes d'emportement ou de pathétique. Un grand travail, un esprit cultivé, l'intérêt vif que lui portait Voltaire, le bonheur inappréciable d'avoir créé une partie des beaux rôles de ce grand homme, les talens supérieurs qui l'entouraient, un public composé d'une jeunesse instruite, brûlante et sensible, qui savait reporter dans l'ame de l'acteur toutes les sensations qu'elle en recevait; enfin vingt ans d'exercice

Digitized by Google

lui avaient découvert tous les secrets de cet art difficile. Je m'aperçus qu'en cherchant à l'imiter, en m'efforçant d'obtenir de mon organe ces déchiremens qui électrisaient le public, il m'était impossible de rendre comme lui ce qui n'appartenait qu'à lui ; ne pouvant imiter ses intonations, qu'en affectant un organe qui n'était pas le mien, j'aurais été condamné à n'être qu'une copie froide et monotone. Le public, justement pénétré du grand talent de Lekain, ne m'aurait pas ensuite pardonné d'oser me servir de mes moyens, et de dire comme je sentais; son plus léger mécontentement était un arrêt de mort pour moi, et j'étais vivement affligé au moindre signe de son improbation. Cette même sensibilité, nécessaire au vrai talent, je ne pouvais la déposer comme le costume d'Achille et d'Orosmane ; elle me suivait sous mes rideaux, et j'ai toujours rapporté du théâtre, méme

Digitized by Google

après les succès les plus brillans, des inquiétudes et des craintes, qui se sont renouvellées toutes les fois que je me suis livré au public.

La jalousie, ce fléau déplorable de toutes les sociétés, réside plus particulièrement au spectacle qu'ailleurs; je sentais tout ce que je pouvais, et voyais avec douleur que je n'osais rien exprimer à ma manière. Quand je me fus décidé à quitter Paris, je m'aperçus avec une grande joie, que la cabale, l'intrigue et la jalousie ne m'avaient pas suivi; et les suffrages différens que j'ai eu le bonheur d'obtenir, m'ont prouvé que ce qui est vrai l'est par tout, et que ceux qui savent sentir, sont les véritables connaisseurs. Je suis loin de penser, comme beaucoup de gens le disent, que les talens perdent dans les départemens : il semble, à les entendre, que Paris ait seul le privilége de les former et de les conserver. Ceux qui pensent ainsi, ou-

blient que c'est dans les départemens que sont nés la plupart des talens dont jouit Paris, et que souvent ceux que Paris seul a formés, fiers de leurs succès dans la capitale, perdent beaucoup de leur lustre dans les départemens, où moins exalté et plus réfléchi, le public ne prise les talens que ce qu'ils valent. Là, plus heureux qu'à Paris, je trouvais dans la bonne volonté de mes camarades, les moyens de jouer avantageusement tous mes rôles, et d'offrir au public, en six mois, plus de pièces que l'on n'en joue en six ans à Paris, où il m'a été impossible de faire remettre Mithridate, Venceslas, et quelques autres ouvrages que je regrette vivement de n'avoir pu jouer.

ONZIÈME

Digitized by Google

ONZIÈME SÉANCE.

CHAPITRE XX.

De quelques circonstances favorables ou défavorables au talent et au succès.

Lorsque j'arrivai à Lyon, brillant de jeunesse et de santé, enivré de mes premiers succès, pourvu de toute la confiance que donne l'âge où l'on ne doute de rien, je me croyais en droit de rivaliser même avec Lekain, dont la réputation remplissait la France. Cet acteur arriva au moment même où le public me prodiguait des couronnes et des applaudissemens. Son apparition me donna beaucoup d'humeur. Il fut reçu du pu-

Digitized by Google

blic comme il méritait de l'être, et mon humeur en augmenta. Dans le cours de ses représentations, on me proposa de jouer avec lui. Je ne crus pas un rôle secondaire digne de moi, et je repoussai la proposition. Mes amis me firent sentir le ridicule de ma conduite; je cédai, et je crus flatter Lekain en lui proposant de reculer de quelques jours la représentation d'Adelaïde du Guesclin, dans laquelle je comptais jouer le rôle de Nemours. Lekain, peu touché de ma proposition, me dit froidement qu'il ne pouvait déranger l'ordre de ses représentations. Piqué de ce refus, je passai la nuit pour remettre le rôle; on joua la pièce le lendemain. Je parus au second acte : le public, qui ne m'attendait pas, me reçut avec des applaudissemens auxquels il n'avait accoutumé que Lekain. Celu-ci en parut étonné; il me sembla même qu'il me croyait digne de sa colère, car de ce même instant, son ame

et son énergie se développèrent à un degré qui m'électrisa moi-même. Les spectateurs, transportés, frissonnaient de plaisir en l'écoutant; et, après l'avoir applaudi avec ivresse, me prêtant de nouveau toute leur attention, ils semblaient vouloir faire passer dans mon ame celle de Lekain. Il me serait difficile de peindre ce que j'éprouvai; mon émotion devint si vive et si vraie, que la nature même semblait dicter mes expressions et mes mouvemens. Lekain fut au-dessus de lui-même; le public redemanda à grands cris une seconde représentation. On proposa de doubler le prix des places; Lekain avoua qu'il avait été trop content de lui pour vouloir courir le risque de l'être moins une seconde fois. On se souvient encore à Lyon de l'effet que produisit cette représentation mémorable.

On n'a pas oublié non plus l'impression que fit ensuite à Paris une repré-

Digitized by Google

sentation de Brutus, dans laquelle Lekain jouait Arons, Brisard Brutus, et moi Titus. Je fus tellement rempli d'admiration pour le grand talent de Lekain, que je m'empressai sur-le-champ de réparer mes torts à son égard, en lui témoignant mes regrets et mon respect. Il en fut vivement touché; et depuis cette époque, il eut pour moi une véritable amitié. Ce fut lui qui me choisit pour son double, et qui, de concert avec de Belloy, contribua le plus à me faire revenir à Paris.

Dans l'intimité qui s'établit entre nous, il ne me dissimula ni les peines ni les tracasseries dont il avait été tourmenté; car ce n'est jamais impunément que l'on obtient l'admiration de ses semblables. La nature ne permet pas que celui qui paraît heureux aux yeux de tous le soit aux siens; et cette sensibilité qui nous procure des éclairs d'un bonheur inappréciable, nous les fait souvent payer

par de longues et pénibles douleurs. J'ose croire qu'on ne lira pas ici sans intérêt la lettre que je reçus de Lekain deux ans avant sa mort; elle prouve qu'il a dû beaucoup souffrir depuis ce moment jusqu'à celui où il a cessé d'être.

Paris, ce 15 novembre 1776.

« Je vous préviens avec chagrin, mon cher collègue, que la nécessité de veiller au rétablissement de ma malheureuse santé, me mettra dans l'impossibilité de jouer la semaine prochaine, ni à la cour, ni à la ville. Je suis vivement menacé d'une nouvelle inflamation dans les reins, et pour la prévenir, j'ai besoin d'un grand régime et d'un long repos.

» Je sens, mon ami, qu'il est bientôt temps de me retirer, et de vous laisser le royaume à gouverner; puissiez-vous mettre un peu plus d'ordre dans vos petits états, qu'il ne m'a jamais été possible de le faire!

» Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre aimable femme. »

LEKAIN.

La sensibilité que j'éprouve en copiant cette lettre, me rappelle la vive douleur dont je fus pénétré en voyant descendre dans la tombe celui qui avait conservé si long-temps le droit d'électriser les ames les plus froides, et de toucher les cœurs les plus insensibles. Il fut du moins assez heureux pour donner, avant de mourir, de nouvelles preuves de son grand talent dans le beau rôle de Vendôme, le dernier dans lequel il ait paru, et qu'il joua avec l'énergie d'un jeune homme aussi impétueux que passionné.

On a publié les Mémoires de Lekain, et j'ai vivement regretté qu'on n'y eût pas recueilli un trait qui fait autant d'honneur à son esprit qu'à sa sagacité. Je crois que l'on me saura gré de le placer ici.

Un auteur, qui avait éprouvé des

Digitized by Google

revers dans ses productions tragiques, quelque temps avant les représentations du Siége de Calais, se trouvant dans le foyer de la Comédie Française, le jour de la première représentation de cet ouvrage, crut pouvoir attaquer la pièce et son succès. Lekain était présent, et paraissait indigné des critiques de l'auteur tombé, qui, sans ménagement, exhalait son humeur, en disant hautement que la pièce était exécrable, et le public sans goût et sans jugement. Lekain se crut en droit de faire quelques représentations au critique, qui s'exaspéra au point de dire qu'il n'y avait pas dans le Siége de Calais un seul vers à citer. Lekain lui représenta modestement son injustice, en lui disant qu'il y en avait de très-beaux. Citez m'en un, ajouta le critique, et je passe condamnation. Lekain, indigné, s'avança vers lui en disant celui-ci :

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel !

Digitized by Google

Ce vers, qui rappela à l'auteur la chute de sa tragédie, le força de se retirer sans répliquer, et la présence d'esprit de Lekain lui attira les vifs applaudissemens de tous les témoins de cette scène.

On voit, par ce qui précède, l'influence que les acteurs ont les uns sur les autres, celle qu'ils ont sur le public, et celle qu'à son tour le public exerce sur eux. C'est lorsque tous ces effets se réunissent, que les représentations acquièrent un degré d'énergie et de vérité dont on garde long-temps le souvenir.

Je mets au nombre de ces représentations celle que je donnai en 1780 à la Rochelle, lieu de ma naissance. J'en étais sorti depuis mon enfance, et j'y retournais alors pour la première fois, après une absence de vingt années. J'avais choisi pour débuter ma pièce favorite, Tancrède. A mon entrée sur la scène, ému déjà par l'empressement du

Digitized by Google

public, et par son accueil affectueux, dans le moment où je prononçai les deux premiers vers de mon rôle :

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux des spectateurs comme aux miens; je me trouvai heureux de ce que les applaudissemens se prolongèrent assez pour me donner le temps de me remettre. L'émotion délicieuse que j'éprouvais, avait entièrement troublé ma mémoire; je ne savais plus un mot de ce que je devais dire : ce ne fut qu'après avoir repris mes sens, qu'il me fut possible de continuer; et mon cœur était tellement oppressé, que je ne pus que bégayer les vers suivans. Cette époque est peut-être celle où j'ai été le plus vivement ému au théâtre. Mon illusion fut au comble; il me sembla que j'étais au milieu de mes parens les plus chers, et de mes meilleurs amis.

Quelquefois les effets que produit le public sur l'acteur qui est animé, ne sont pas moins extraordinaires au physique qu'au moral. Dans un de mes premiers voyages à Nantes, à la suite d'un rôle violent, je jouai Pygmalion; je ne m'aperçus que lorsque le rideau fut levé, qu'on avait placé mal adroitement une lourde et indécente statue de six pieds, en face même de Galathée. Gêné par ce colosse, j'osai l'aller prendre pour le transporter au fond du théâtre : je sentis de la résistance; plusieurs voix s'élevèrent; j'entendais répéter : « Il ne le pourra pas. » Une voix douce et sensible frappa mon oreille, en s'écriant avec une émotion et un intérêt qui me pénétrèrent : « Ah Dieu! il va se blesser. » Ces derniers mots m'animèrent tellement, que je parvins, au bruit des applaudissemens, à transporter ce colosse. Après la pièce, quatre hommes, qui avaient apporté la statue, ne vou-

Digitized by Google

lurent pas croire qu'il m'eût été possible de la changer de place. J'essayai en vain de le leur prouver; il me fut impossible, malgré tous mes efforts, de lui donner le moindre mouvement.

Il dépend donc, en grande partie, du public et des dispositions qu'il témoigne, d'électriser et de former des acteurs; il est presque toujours juste, quand, livré à ses propres sensations, il ne se laisse pas influencer par la cabale et par l'intrigue: malheureusement, dans ce dernier cas, il prend, sans s'en douter, l'esprit qu'elles lui communiquent, et un mot de critique, échappé à côté du spectateur le mieux disposé, peut le refroidir à l'instant. Les acteurs qui se sentent du talent, et qui s'abandonnent tout entiers au public, sans provoquer ses applaudissemens par des amis indiscrets et par des billets donnés, doivent être sûrs d'obtenir tôt ou tard des succès; le public impartial ne

se trompe guères. Quand ses applaudissemens ne sont dûs qu'aux impressions qu'il éprouve, ils sont utiles aux progrès des acteurs qui en sont l'objet; mais quand ils sont provoqués, ils les trompent et les égarent, ils les mettent hors d'état de distinguer les éloges mérités, d'avec ceux qui ne le sont pas. L'acteur, ainsi égaré, est condamné à une médiocrité incurable. Ce qui est vrai et beau, l'est toujours; ce qui ne l'est pas, malgré les efforts de l'intrigue, s'anéantit tôt ou tard. La Phèdre de Pradon, portée aux nues, est oubliée; celle de Racine, qu'on osa critiquer d'une manière outrageante, est et sera, dans tous les temps, un des chef-d'œuvres de l'esprit humain et l'honneur de la scène française.

Les applaudissemens les plus flatteurs ne se manifestent pas toujours par le bruit des mains et les *bravo*. Que l'acteur ne s'y trompe pas : il est plus dif-

ficile d'obtenir un grand silence, une attention soutenue, que des claquemens de mains; et celui qui a l'art de captiver ainsi les spectateurs, est bien plus sûr d'aller au cœur, que celui qui s'abandonne à de grands éclats. J'ai toujours remarqué que le public applaudissait avec plus de force les sentimens héroïques, que ceux qui sont pathétiques et touchans; lorsqu'il est vraiment ému, souvent il ne pense pas à applaudir.

J'ai expliqué plus haut différentes causes qui rendent le public facile ou sévère, quelquefois même injuste. Tous ceux qui ont honoré la scène par de grands talens, ne lui sont devenus chers qu'après avoir éprouvé ses caprices; mais il est toujours disposé à dédommager l'acteur qu'il a affligé injustement.

A la première représentation d'une Médée, de Clément, je jouais un triste Jason. Je savais que Médée devait, après ma scène, se plaindre de la froi-

Digitized by Google

deur avec laquelle je lui avais parlé ; en conséquence, je crus devoir ne répondre à tout ce qu'elle me dit de brûlant et de passionné, qu'avec un sang-froid glacial. Le public, impatienté de me voir si *froid*, m'en témoigna son mécontentement, en accompagnant ma sortie d'un murmure très-prononcé ; mais lorsqu'il eut entendu Médée se plaindre de ma froideur, il se hâta d'applaudir pour réparer son injustice.

Une difficulté inséparable de notre état, est celle qui résulte, comme je l'ai déjà dit, des divisions qui existent souvent entre les acteurs, au moment méme où ils sont forcés de peindre, ou l'amour le plus brûlant, ou l'amitié la plus vive. Je me rappelle, à ce sujet, ce qui m'arriva à Bordeaux.

J'avais fait répéter une jeune et jolie Zaïre. Le jour de la représentation arrivé, quel fut mon étonnement de voir entrer sur la scène une grande femme

Digitized by Google

qui n'était ni jeune, ni fraîche, et qui avait réclamé son droit d'ancienneté pour remplacer ma jeune Zaïre ! Les comédiens n'avaient pas osé m'en prévenir, trop sûrs que je n'aurais pas consenti à jouer avec cette femme, je devins furieux; mais après avoir épuisé ma colère, la scène où je devais paraître étant arrivée, et ma réplique donnée, il fallut en venir à aimer malgré moi l'objet de mon aversion. Telle est une des lois les plus pénibles de cet art difficile : il faudrait que l'acteur en fût pénétré au point d'oublier toutes ses passions particulières, pour prendre uniquement celles que son art exige; il faudrait enfin qu'il se dépouillât de tout ce qui tient à lui, pour être tout entier au personnage qu'il représente.

On me dira, peut-être, comment pouvez-vous être vrai en exprimant à un objet des sentimens tout contraires à ceux qu'il vous inspire ? Je conviendrai

que cela est très-difficile; croit-on néanmoins que cela le soit plus que d'emprunter le caractère et les sentimens nobles de tant de héros? L'acteur n'est ni Achille, ni Mithridate, ni Oreste; et cependant il doit prendre leurs passions et se revêtir de leur dignité. Il faudrait donc, pour atteindre au sublime, que l'acteur eût assez d'empire sur ses sens, pour les soumettre en tout point au génie de l'auteur, aux combinaisons des pièces et aux convenances de la scène; il faudrait enfin qu'il eût l'art de sortir de lui-même, d'être, ou de se croire en effet le personnage qu'il représente, et de confondre toutes ses sensations dans les siennes. Souvent, il est vrai, le *moi* de l'acteur l'emporte sur celui du personnage, quand il est particulièrement et profondément affecté. Dans ce cas, s'il est assez heureux pour que son rôle ait un rapport direct avec le sentiment qui le domine, il sera sublime; si ce

sentiment est contraire à son rôle, toute illusion sera détruite, et il ne restera tout au plus que le physique du personnage. Je crois pouvoir citer, pour exemple de ce dernier cas, ce qui m'est arrivé à moi-meme. Ce fut après avoir joué quarante fois à Paris, avec succès, le rôle très-difficile d'Orosmane, et après avoir été en plusieurs occasions, appelé par le public (faveur très-rare alors) pour recevoir les témoignages les plus flatteurs de son contentement, que je fus traité, dans ce même rôle, avec la dernière rigueur. J'avais présenté au public une jeune personne qui, cinq fois de suite, obtint quelques succès dans le rôle de Zaïre; on en présenta une autre après ce même début; et pour prouver qu'elle valait mieux que la première, on loua vingt loges, qu'on eut soin de remplir de gens officieux: ceux-ci, en relevant le mérite de la nouvelle actrice, ne manquèrent pas de dire de moi, à

l'occasion de mon élève, tout ce qu'ils purent penser de moins favorable à ma personne et à mon talent; comme on est toujours porté à croire plutôt le mal que le bien, je fus reçu avec une indifférence à laquelle je n'étais pas accoutumé. Cet accueil peu flatteur me réfroidit en entrant sur la scène : quelques signes d'improbation se manifestèrent ; je m'indignai alors, moins pourtant contre mes persécuteurs, que contre ceux qui me laissaient persécuter ; ma voix s'altéra, et au lieu de trouver dans mon ame cette sensibilité exquise, si nécessaire pour peindre l'amour brûlant d'Orosmane, je n'y trouvai que de la rage et de la fureur. On doit concevoir que dans une telle disposition, il me fut impossible de bien jouer; ce qui ne me serait pas arrivé, si j'avais eu assez d'empire sur moi pour m'oublier moi-même et n'être qu'Orosmane, au lieu d'être Larive, ou si tous ceux qui,

Digitized by Google

depuis plus de quinze ans, me témoignaient par des applaudissemens soutenus leur contentement, n'eussent trouvé quelque secret plaisir à me voir humilier. Ce fut à cette époque que je quittai définitivement la Comédie Française, à laquelle je n'ai plus été attaché depuis comme sociétaire, sans songer à tirer aucune vengeance de mes ennemis, je me dis ce que dit Clitandre dans la Coquette corrigée :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

J'ai cité des circonstances nuisibles au développement du talent ; je vais citer un trait qui prouvera ce que le mien dut gagner dans une circonstance plus heureuse.

Deux ans après, vivement sollicité par tous mes anciens camarades, et à la demande générale du public, je me décidai à reparaître. Je choisis le rôle d'OEdipe pour ma rentrée : je me rap-

pelerai toujours, avec reconnaissance, les applaudissemens qui me furent prodigués, avant même que j'entrasse sur la scène : le souvenir des peines que j'avais éprouvées en quittant, comparées avec l'enthousiasme que le public me témoignait si universellement, portèrent dans mon ame des émotions si vives et si profondes, que je me crus réellement le fils et le successeur de Laïus. J'étais tellement pénétré, et je me livrai avec tant d'abandon à ce rôle terrible, que tout moi fut remplacé par OEdipe tout entier. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie. Le bonheur tient moins à nous qu'aux passions ou aux illusions agréables qui s'emparent de nous; car nous ne sommes jamais plus malheureux que dans l'instant où, privés de passions et d'illusions, nous ramenons nos idées sur nous-mêmes, comme nous ne sentons le danger de cesser d'être, qu'au moment où nous nous occupons triste-

Digitized by Google

ment de notre existence. Le physique influe tellement sur le moral, qu'en état de mauvaise santé, il nous est quelquefois impossible de surmonter les terreurs paniques qui s'emparent de nous. J'en éprouvai, il y a quatre ans, un effet très-singulier.

Mademoiselle Raucourt me pria de donner pour elle, à l'Odéon, une représentation de cette même tragédie d'OEdipe. Dans l'intervalle du jour où je lui avais promis à celui de la représentation, je tombai malade. Comptant sur mon courage au défaut de ma santé, je n'osai prendre sur moi de lui proposer de reculer de quelques jours. La salle était louée toute entière; et par un effet bizarre de ma maladie, qui me faisait croire que je devais en mourir, je craignis de lui faire manquer une recette considérable. J'arrivai sur les quatre heures au théâtre. Le monde prodigieux qui remplissait la place et tous

les environs de la salle, me causa une émotion très-vive; je parvins enfin, au travers d'une foule immense, à la loge qui m'était destinée; je m'assis pâle et tremblant, sur un canapé. Un des directeurs de l'Odéon, qui se trouva présent, me dit : « Hélas ! la pauvre Joli ne s'y est assise qu'une fois; elle vient de mourir, et c'est sa loge que vous occupez. » Je ne suis naturellement ni faible, ni pusillanime; mais il me fut impossible de ne pas croire que je touchais à ma dernière heure.

On dit qu'il est un Dieu pour les enfans; il ne tint qu'à moi, ce jour là, d'être convaincu qu'il en est un pour les comédiens. Dans l'état de dépérissement où j'étais, je ne pus concevoir où je trouvai la force nécessaire à ce rôle violent : j'y fus très-applaudi, sans pouvoir cependant me dissimuler que j'étais loin de le rendre aussi bien que je l'avais fait précédemment.

Digitized by Google

Puisque j'ai parlé des effets qui montent ou qui démontent les acteurs, je ne puis résister au désir de raconter ce qui m'est arrivé, dans ce genre, à mon dernier voyage à Bordeaux. J'y trouvai une actrice si mauvaise et si emportée, qu'il nous était impossible de nous parler et de nous répondre, sans une discordance aussi désagréable pour moi que pour le public. J'osai exprimer mon mécontentement à cette actrice, qui en fut très-irritée, et se mit à me détester de tout son cœur : il fallait cependant jouer avec elle. Dans cette dure extrémité, je lui fis jouer le rôle de Cassandre, dans Venceslas. On sait que Cassandre abhorre Ladislas, et ne lui parle que pour l'accabler de reproches et d'injures : cela me réussit complétement ; cette actrice, qu'auparavant il était impossible d'entendre sans humeur, fut tellement inspirée, et trouva tant de plaisir à m'injurier, qu'elle quitta toute

manière, et devint naturelle pour la première fois de sa vie. Je fus enchanté d'avoir trouvé le seul moyen de lui découvrir du talent.

Dans ce Chapitre et dans quelques autres, je n'ai rendu compte de mes propres sensations, qu'afin de prouver à-la-fois au public et aux acteurs, tout ce qu'ils peuvent; mais il me faudrait des expressions égales à ces sensations mêmes, pour bien peindre aux uns et aux autres ces élans sublimes qui donnent la vérité, quand rien ne s'oppose à ses épanchemens. Ce que je puis certifier, c'est que je n'ai jamais pu faire passer dans l'ame des spectateurs les sentimens que je n'éprouvais pas moi-même : l'amour que j'ai eu pour cet art divin, a toujours été fondé sur les sensations délicieuses qu'il me procurait. J'avais du plaisir à retrouver et à nourrir en moi ce délire enchanteur qui semblait m'élever au-dessus du commun

Digitized by Google

des hommes; je ne le retrouvais dans l'objet de mes affections, que pour le reporter sur la scène, où prenant un nouvel aliment, il me renflammait encore davantage. C'est à vous, ames vraiment sensibles, qui n'avez jamais dégradé ce don précieux, cette sensibilité exquise dont tous les charmes sont dans la nature et dans la vérité, c'est à vous seules que je parle, c'est vous seules qui pouvez m'entendre.

Digitized by Google

DERNIÈRE SÉANCE.

CHAPITRE XXI.

Causes de la dégradation des talens ; Salles de spectacle, etc.

Il n'est personne qui ne s'aperçoive du dépérissement où se trouve aujourd'hui l'art dramatique, personne qui ne cherche à s'en rendre compte, et qui ne se demande d'où naît la difficulté de trouver des successeurs à ceux qui ont fait les beaux jours de la scène française. Cette difficulté prend évidemment sa source, et dans le sentiment décourageant des peines, des travaux et des

dégoûts dont cette carrière épineuse est semée, et dans la malheureuse facilité que trouve la jeunesse à se procurer des succès éphémères, et un avancement plus rapide sur nos petits théâtres.

Une autre cause qui n'a pas moins contribué à altérer les effets d'une diction pure, tient à la grandeur démesurée de nos nouvelles salles, et à leur genre de construction.

La perfection du talent des comédiens est dans la vérité; la vérité ne veut que des moyens naturels, et l'on cesse d'être vrai lorsqu'on est obligé de recourir à des moyens factices ou forcés.

La nature inépuisable varie les caractères et les organes comme les figures; elle ne donne pas à tous les mêmes moyens: or, il arrive souvent que des acteurs à qui elle a refusé des avantages qu'elle accorde à d'autres, croient les remplacer en se formant des organes d'imitation et d'emprunt, et perdent

par-là, au contraire, cet accent de l'ame, qui peut seul pénétrer et captiver celle des spectateurs.

Le premier désir du comédien est de plaire et d'être applaudi. Si la grandeur de la salle ne lui permet pas d'animer et d'échauffer le public dans les détails qui n'exigent que l'accent du sentiment et la vérité simple, il a recours alors aux intonations fortes qui lui ont le plus réussi; il les ramène sans cesse, et par-là tombe dans une monotonie qui devient promptement fastidieuse et insoutenable. N'étant plus le maître de s'abandonner aux émotions douces qu'il éprouve, toujours en garde contre la faiblesse de ses moyens, lorsqu'il est vraiment ému, il est obligé de se souvenir que trois mille personnes qui veulent l'entendre, ne lui sauraient pas gré d'un soupir, s'il ne parvenait pas jusqu'à eux.

Quand l'acteur sacrifie l'accent na-

Digitized by Google

turel et sentimental de sa voix, tout est perdu pour le talent.

L'ancienne salle du faubourg Saint-Germain est celle où Thalie et Melpomène avaient établi leur empire, et où l'on a vu leur plus beau règne; c'est là que se sont formés les Dumesnil, les Clairon, les Gaussin, les Dangeville, les Baron, les Dufresne, les Lekain, les Brizard, les Préville, les Molé. Cette salle avait les justes proportions, favorables à tous les accens de la voix, et ces accens ne perdaient rien de leur charme dans les intonations, même les plus moelleuses et les plus simples. Les spectateurs y jouissaient sans efforts et sans inquiétude. Le théâtre, plus facile à éclairer, permettait de tout voir, et la scène muette n'était pas perdue comme elle l'est aujourd'hui. Le célèbre Lekain était si persuadé qu'une trop grande salle est nuisible au talent et à la vérité, qu'il ne voulut consentir à

jouer dans celle des Tuileries qu'à condition que l'on en rapprocherait le fond: ce qui fut fait sans égard à la perte de quarante ou cinquante mille livres de recette annuelle; et cependant cette salle était de moitié moins grande que celles qui existent aujourd'hui.

Je sais tout ce que l'on dit de l'immensité des théâtres chez les anciens; mais leur système dramatique paraît avoir été entièrement différent du nôtre. Ils avaient, pour agrandir leur taille, exagérer leurs traits, et renforcer leur voix, des secrets qui se sont perdus, et que nous ne devons peut-être pas regretter.

Je n'ignore pas non plus qu'il y a en Italie plusieurs salles immenses, dans lesquelles un soupir même est entendu; mais l'art de les construire avec cette perfection n'est pas encore arrivé jusqu'à nous.

L'essai que j'ai fait sur plus de cin-

Digitized by Google

quante théâtres où j'ai joué dans mes différens voyages, m'a prouvé que ceux qui sont dans de justes proportions sont les seuls où l'acteur puisse paraître ce qu'il est. Je pouvais m'y livrer, sans effort et sans fatigue, à mes moyens naturels; je pouvais captiver les spectateurs, et disposer à mon gré de toutes leurs sensations. Pour obtenir ce succès, il faut qu'un geste, un regard puisse être saisi sans être forcé, que la voix, en s'abaissant et en se concentrant, et presque en s'éteignant, soit encore entendue, et que le jeu de la physionomie, avant-coureur des expressions de l'ame, soit vu également de tous les spectateurs. La scène muette soutient l'intérêt de la représentation, et contribue le plus à son ensemble.

Par le défaut de proportion qui règne dans nos nouvelles salles, il est impossible aux acteurs de satisfaire également, et ceux qui sont trop près du théâtre,

et ceux qui en sont trop loin; ils doivent nécessairement paraître trop forcés pour les uns, et trop faibles pour les autres.

Marmontel, dans ses observations sur l'art de la déclamation, a dit qu'il fallait que la prononciation fût plus marquée que dans la société, où l'on se communique de plus près, mais toujours dans les proportions de la perspective, c'est-à-dire, de manière que l'expression de la voix fût réduite au degré de nature lorsqu'elle parvient aux oreilles des spectateurs. Marmontel a raison, pour la prononciation et l'articulation des mots et des syllabes, mais non pour l'émission et l'expression de la voix. Si elle est forcée en sortant de la bouche de l'acteur, il est impossible qu'elle parvienne d'une manière naturelle aux oreilles des spectateurs; elle doit nécessairement alors perdre son accent et son velouté, et ne peut arriver que dure et

sèche

Digitized by

sèche jusqu'à ceux qui sont les plus éloignés. Si l'acteur, au contraire, sans égard pour les mauvaises proportions de la salle, néglige de forcer sa voix, elle ne parvient alors aux places éloignées que faible et sans expression.

A ces inconvéniens généraux, la salle de la République en joint encore qui sont particuliers à sa construction. Les colonnes et les cloisons qui séparent les loges interceptent si bien la voix, que ceux qui les remplissent, n'entendant rien de ce qui se dit sur la scène, ne se croient pas obligés de s'y contraindre plus que chez eux. Des spectateurs qui veulent entendre n'ont plus la facilité de témoigner leur mécontentement à ceux qui troublent leur plaisir, et il résulte, de tous ces mouvemens contraires, un bruit sourd, qui nuit à tous les beaux effets de la représentation. L'acteur qui en est inquiété, ne s'entendant quelquefois pas lui-même, n'est pas le maître de

prendre sa voix dans le ton qui lui est naturel.

Disons-le franchement, un spectacle aussi grave que la tragédie est déplacé dans le quartier le plus bruyant de Paris, où tous les genres de plaisirs sont réunis. Je désirerais que Melpomène ne se trouvât point sous les pas des oisifs, qui vont bien moins au théâtre pour le spectacle que pour les spectateurs. Le faubourg Saint-Germain, son ancien domaine, était le quartier qui lui convenait le mieux. L'université lui fournissait ses amans fidèles; depuis qu'elle les a perdus, elle n'en a plus que d'inconstans.

Un des avantages qui contribuent le plus aux progrès des talens, tenait à l'intérêt vif que leur portaient les gens de goût et les vrais connaisseurs. Ils étaient en plus grand nombre, dans une petite salle, qu'ils ne le sont aujourd'hui dans une grande; ils pouvaient y donner le ton, maintenir les acteurs dans leurs

Digitized by Google

facultés naturelles, éclairer les jeunes talens quand ils s'éloignaient du caractère de leur rôle, etc., etc. Ce moyen de perfection n'existe plus depuis les pertes irréparables que les arts ont faites, et depuis que tant de motifs divers ont dérangé et dispersé les amateurs qui existent encore.

L'heure des dîners s'est aussi trop rapprochée de celle des spectacles. Ce n'est pas en sortant de table que l'on peut aisément se pénétrer d'une situation tragique; à la fin d'un repas, on est plus disposé à la gaîté qu'à la tristesse. Je crois donc qu'aujourd'hui la tragédie gagnerait beaucoup, si l'on ne donnait point de petites pièces, et que l'on commençât une heure plus tard. Une partie du public, qui ne vient qu'entre le premier et le second acte, aurait le temps d'arriver pour l'exposition : il jouirait davantage, et les acteurs cesseraient d'être troublés par le

bruit de ceux qui n'entrent qu'après la représentation commencée.

D'autres causes encore concourent à notre décadence théâtrale; elles existent dans les acteurs mêmes, plus que dans les salles et dans le public. J'en ai parlé dans d'autres chapitres, et il est inutile de me répéter.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De la Critique; de la nécessité et des moyens de conserver les Théâtres.

La critique est aisée et l'art est difficile.

Et s'il m'est permis de hasarder en passant un mot sur l'abus que certains journalistes font de la liberté d'écrire, je dirai qu'ils la portent à un excès qui ne peut trouver d'excuse que dans la nécessité de remplir tous les matins leurs feuilles.

Eh ! comment n'ont-ils pas sous les yeux ces vers de M. Vigée?

Il est une critique obligeante, polie,
Je dirais même affable en sa sévérité,
Qui pour guide toujours choisit la vérité,
Balance d'un écrit la force et la faiblesse,
Et gémit en secret du défaut qui la blesse.

Digitized by Google

Blâmant avec réserve, approuvant sans effort,
Du Parnasse au jeune homme elle aplanit l'abord,
Avertit l'écrivain mûri par les années,
Qu'il est temps d'accomplir ses hautes destinées;
Au vieillard, dont la plume erre presque au hasard,
Conseille la retraite avant qu'il soit trop tard;
Ne sert aucun parti, ne vend aucun suffrage,
Ne voit jamais l'auteur, ne voit que son ouvrage;
Et par un juste égard, pour le mieux corriger,
Se refuse au bon mot qui pourrait l'affliger.
Mais il en est une autre, émule de l'envie,
Qui condamne à plaisir, à plaisir humilie;
Et s'aveuglant soi-même en sa malignité,
Ne veut voir qu'un défaut où brille une beauté.
Celle-ci, de nos jours, par malheur trop commune,
S'attache à tous les noms dont l'éclat l'importune;
Dès qu'un jeune talent croit pouvoir se montrer,
Se fait un jeu cruel de le désespérer;
Aux talens reconnus, dont s'illustre notre âge,
Prodigue, au lieu d'encens, et le blâme et l'outrage,
Met son bonheur à nuire et sa gloire à blesser,
Sourit d'avance au trait que sa main va lancer:
Tantôt, pour égayer ses injures bannales,
Emprunte les *rebus*, les quolibets des halles;
Tantôt, pour satisfaire à ses fougueux transports,
Jusque dans leurs tombeaux court insulter les morts;
De lauriers déchirés jour et nuit s'environne,
Offense tout le monde et n'éclaire personne.

Dans ces vers, le poëte trace aux

journalistes leur devoir. C'est une distinction très-juste que celle qu'il établit entre la critique qui veut, qui peut être utile, et celle qui n'a pour but que de nuire, que de décourager; et ce qu'il dit, relativement à la littérature, est également applicable à tous les arts.

Je n'en rendrai pas moins, au nombre des journalistes qui ont mérité l'estime publique, toute la justice qui leur est due; ceux-là ne vendent ni leurs critiques ni leurs éloges : toujours justes appréciateurs des talens, même en relevant les défauts d'un artiste, ils n'en parlent qu'avec des égards, sans avoir besoin de dénigrer constamment les uns pour faire valoir les autres, et sans s'écarter de cette juste mesure, qui distribue à chacun ce qui lui appartient. Ils savent que la critique qui s'exerce sur les acteurs ne doit avoir pour but que de les éclairer sur leurs défauts; qu'elle ne doit pas mêler aux censures les sar-

casmes insultans et les calomnies, ni chercher à les décourager par une sévérité excessive, au lieu de réchauffer en eux cette émulation louable qui les soutient dans leurs travaux, et leur donne l'espoir d'arriver à la perfection. Ces hommes honnêtes et justes respectent assez les jugemens du public, pour ne pas se permettre de dénaturer tous les matins ceux qu'il a portés la veille; ils savent qu'il est impossible d'être tous les jours semblable à soi-même dans l'art que nous exerçons, et qui exige sans cesse de nous ce qui n'en dépend pas toujours: car il faudrait que chaque jour, à telle heure, à tel moment, nous pussions avoir en santé, en force, en sensibilité, en énergie et en exaltation, tout ce qu'il faut pour exprimer dans une heure ce qu'un auteur n'a pu concevoir et sentir qu'après beaucoup de réflexions et de temps. Cet auteur a, de plus, l'avantage de pouvoir supprimer

et effacer ce qu'il n'approuve pas; mais nous, il faut qu'au lever de la toile nous donnions une nouvelle vie à l'ouvrage, nous échauffions des spectateurs distraits, nous soyons sûrs de tout exprimer avec justesse, puisqu'une expression, un geste une fois hasardés, ne peuvent plus être ni corrigés ni retenus; il est physiquement impossible que nous le puissions tous les jours également.

Celui qui serait toujours bien, ne serait jamais mieux; il aurait dans son jeu quelque chose d'égal et de monotone qui resterait au-dessous de toutes les situations grandes et fortes. Voltaire, lui-même, était si pénétré de cette vérité, qu'il croyait, lorsqu'il jouait ses propres pièces sur son théâtre de Ferney, devoir se revêtir, dès le matin, du costume nécessaire au rôle qu'il jouait le soir; il ne craignait pas de convenir qu'il avait besoin de son costume pour se pénétrer davantage du person-

Digitized by Google

nage qu'il devait représenter. Je ne puis écrire ici le nom de ce grand homme, sans me rappeler l'intérêt qu'il portait à l'art difficile du comédien, et son indulgence particulière pour moi. Il m'avait vu jouer Zamore quinze jours avant sa mort, et il eut la bonté de m'en témoigner son contentement. Encouragé par ce suffrage honorable, je crus devoir l'aller prier, huit jours après, de m'entendre répéter un rôle : je le trouvai très-accablé; il me dit en me voyant entrer : « Ah ! mon ami, je ne puis plus » m'occuper des choses de ce monde; » je me meurs. Eh ! Monsieur, lui ré- » pondis-je avec douleur, que je suis » vivement affligé de l'état où je vous « vois ! je dois jouer demain Titus; et » comptant vous trouver en meilleure » santé, j'avais osé espérer que vous » daigneriez me l'entendre répéter. »

Tout-à-coup il porte sur moi ses yeux d'aigle : son visage et ses mouvemens

reprennent leur ressort. Il me dit, en levant les deux mains avec un geste théâtral qui lui était familier : « Comment, » mon ami ! vous jouez demain Titus ; » ah ! dans ce cas, il n'y a point de mort » qui tienne ; il faut que je vous le fasse » répéter. »

Il se lève aussitôt de son fauteuil, va chercher la pièce dans un volume de ses œuvres, et me fait répéter avec tant d'intérêt, qu'il souriait avec bonté lorsqu'il était content, et qu'il se fâchait sérieusement quand quelque chose lui déplaisait ; c'était alors avec une telle chaleur, qu'interdit, ou plutôt étourdi du bruit qu'il faisait, j'osai lui dire : « Mais, Monsieur, si vous criez ainsi » contre moi, je ne pourrai pas répéter. » Il me répondit, en criant encore plus fort. « Je ne crie pas contre vous, » mon ami, je crie pour vous. »

Les comédiens n'ont plus aujourd'hui, je l'avoue, de pareils encouragemens : les

Digitized by Google

dégoûts, au contraire, semblent se multiplier autour d'eux. Je crois donc devoir, en finissant, les exhorter surtout à s'armer de courage et de constance, et à dédaigner toutes les intrigues. Le temps que l'on passe à regarder derrière et à côté de soi, est entièrement perdu; le but qu'on se propose d'atteindre, semble s'éloigner chaque jour, et l'on n'y arrive qu'à la fin de sa course. Je n'ai pas toujours pensé ainsi; mais aujourd'hui que ma carrière est remplie, je crois devoir représenter à mes camarades, qu'ils ne sont que les dépositaires des chef-d'œuvres dont la nation s'honore, et qu'ils n'ont pas le droit de priver cette nation sensible du plaisir de les admirer. Le seul espoir de faire renaître beaucoup d'ouvrages entièrement oubliés, m'avait décidé à prolonger ma carrière théâtrale; mais continuellement contrarié par des intentions perfides, fatigué par trente-

Digitized by Google

trois ans d'exercice, éprouvé enfin par des peines de cœur et des chagrins cuisans, je ne vois plus aujourd'hui d'autre espoir, pour mon ame active, que celui de cultiver les trésors que la nature bienfaisante offre à tous les hommes, à ceux du moins qui, comme moi, sans ambition et sans remords, savent apprécier les délices d'une modeste et aimable retraite.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je fus attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

Qu'il me soit encore permis, sans trop abuser de la patience de mes lecteurs, de développer mes idées sur les moyens de faire promptement renaître des acteûrs dignes d'honorer la scène. Dans les états communs de la vie, chacun a le droit de consulter son goût et son inclination; et la société n'a pas celui de demander compte à un individu de ce

qu'il fait, quand l'état qu'il exerce ne peut faire de tort qu'à lui : mais si cet état intéresse la sôciété entière, il ne devrait pas lui être permis de le prendre sans son aveu. Je désirerais donc qu'il fût possible d'établir une espèce de jury, composé d'artistes et d'amateurs choisis, distingués par leur goût, par la pureté de leurs mœurs et par des connaissances acquises, et qui fussent chargés d'admettre ou d'éconduire tous ceux qui se destinent au théâtre, après avoir jugé de leurs dispositions. On m'objectera, peut-être, qu'on a toujours eu des talens sans employer le moyen que je propose. Je répondrai, qu'à l'époque où nous avons eu le plus de talens réunis, les théâtres et les genres n'étaient pas aussi multipliés qu'ils le sont aujourd'hui, et qu'à cette époque même, le plus grand nombre de nouveautés dignes de l'admiration publique, forçait les acteurs à

des études profondes et à des connaissances que la plupart d'entre eux ont pu négliger d'acquérir, en employant leur talent aux représentations de nouveautés d'un tout autre genre. Les drames ont commencé cette décadence; les monstruosités tragiques l'ont achevée : dès-lors on a vu se jeter dans la carrière du théâtre, des hommes dont tout le jeu consiste en exagération et en grimaces. Souvent encore, ils ont eu la prétention ridicule de former des élèves, et même des élèves dans tous les genres; le mal s'est alors étendu presque sans bornes. Celui qui n'a aucune des qualités requises pour être l'organe de nos chef-d'œuvres, dérange, en les avilissant, l'accord de leur représentation, en détruit l'illusion, en dégoûte le public, et cause autant de préjudice à la mémoire des auteurs qui ont immortalisé notre scène, qu'aux artistes et aux directeurs. J'ai toujours entendu dire

que l'on ne se connaissait pas soi-même : or, celui qui ne se connaît pas, ne doit pas avoir le droit de disposer de la société en disposant de lui.

Le théâtre est l'école des mœurs, il est aussi l'école des passions ; c'est à la représentation d'une belle tragédie, que souvent une jeune et honnête personne laisse échapper son premier soupir ; c'est là qu'elle sent le besoin d'aimer : la tendre inquiétude qui la tourmente pour la première fois, ne la quitte plus qu'elle ne se soit fixée sur un objet. On ne saurait donc trop veiller à ce que les passions y soient exprimées avec une vérité décente, ni par conséquent être trop sévère sur le choix des sujets qui peuvent inspirer, d'une manière plus ou moins pure et chaste, des sentimens d'où dépendent le bonheur ou le malheur de la jeunesse.

Le grand but des représentations dramatiques, doit être de faire chérir la

Digitized by Google

la vertu en peignant ses avantages, et de faire détester le vice en le montrant dans toute son horreur.

Le théâtre influe puissamment sur les caractères; c'est là qu'ils commencent le plus souvent à se développer. Le jeune homme, trop timide encore pour s'avouer à lui-même ses goûts et ses penchans, commence à se sentir, à se connaître aux représentations de nos tragédies: il cherche, dans les différentes passions qu'il voit exprimer, celle qui a le plus de rapports avec ses passions naissantes. C'est aux pièces romaines de Corneille que se manifestent ses premiers élans d'amour pour son pays; c'est avec Orosmane qu'il apprend à aimer; avec Achille qu'il sent le besoin de la gloire; avec Auguste qu'il apprend à pardonner, et avec Burrhus qu'il connaît l'austère vertu. Si les acteurs, chargés de peindre ces grands caractères qui doivent porter des impressions pro-

Digitized by Google

fondes dans le cœur sensible de la jeunesse, n'en ont pas le sentiment, s'ils en affaiblissent l'éloquence entraînante, s'ils leur ôtent, par défaut de talent et plus encore par froideur d'ame ou médiocrité d'esprit, le noble empire de la vertu, ils ne les feront pas aimer ; s'ils ne savent pas peindre le vice dans toute son horreur, le jeune homme oubliera peut-être les principes de Burrhus, pour ne se ressouvenir que des cruautés de Néron et des perfidies de Narcisse.

Que n'ai-je une éloquence égale à la sensibilité que j'éprouve ! je parviendrais à persuader ce que je ne fais qu'exprimer faiblement, et j'aurais l'espoir d'être utile, en contribuant à épurer nos théâtres, et à ramener, par leur moyen, quelques-uns de ces hommes égarés loin des affections de la nature et de la société bien ordonnée, à cet état naturel et social qui nous donne pour nos semblables les sentimens généreux, par

Digitized by Google

lesquels l'homme est lié à l'homme. Il n'en est point, quelque féroce qu'il soit devenu, qui, rendu quelques momens à lui-même, ne gémisse sur l'état d'ivresse où il s'est plongé. Ils ne se sont ainsi dégradés, qu'après avoir usé toutes les sensations bienfaisantes que la nature départ à tous également ; c'est alors qu'ils n'ont plus trouvé, pour leur cœur blasé, d'autre aliment qu'une dépravation misérable, d'autre ressource contre l'ennui, que les déportemens du crime. Le zèle du gouvernement pour l'encouragement des arts, nous donne enfin l'espoir consolateur de les voir bientôt renaître. Celui qui, par son infatigable énergie, est parvenu à remettre l'ordre partout où régnait l'anarchie, sentira, mieux que personne, qu'une des plus belles richesses de la nation, ce sont les chef-d'œuvres enfantés par les Racine, les Corneille, les Voltaire, etc., etc.; que les représentations de ces chef-

Digitized by Google

d'œuvres peuvent, mieux que les discours des moralistes, fouiller dans le cœur de l'homme, et développer et tendre en lui tous les ressorts de son ame; qu'il n'en est pas un qui ne puisse contribuer au bonheur de son pays, de sa famille et de la société, lorsque ces ressorts sont mis en mouvement par le tableau fidèle de toutes les passions nobles exprimées avec vérité et énergie.

L'homme qui a été frappé de la grandeur d'ame d'Auguste, en sortant d'une représentation de Cinna, cesse de haïr son ennemi; celui même qu'il aurait voulu terrasser, en se rendant au théâtre, il l'embrasserait volontiers, s'il le rencontrait, en sortant de cette représentation sublime. La femme qui est remplie de la grandeur d'ame et de la vertu de Pauline, dans Polyeucte, conduite à cette représentation par l'amant qui veut la rendre infidelle, retire avec sévérité, en sortant, la main qu'en en-

Digitized by Google

trant elle lui avait affectueusement donnée. La jeune et pudique personne qui a vu jouer OEdipe chez Admete, profondément touchée des vertus d'Antigone, redouble d'affection et de tendresse pour ses parens; le jeune homme qui a vu les Horaces, se passionne avec ardeur pour la gloire de son pays, etc.

On pourrait encore ajouter à tant d'heureux effets, l'avantage inappréciable que procurent à nos jeunes littérateurs les richesses et la perfection de notre belle poésie. Ils y voient que nos grands maîtres ont su vaincre toutes les difficultés que la médiocrité allègue et même exagère trop souvent, pour s'en faire une excuse. Malgré la sévérité de nos principes, qui nous soumettent au joug de la rime, ils ont su, sans altérer la force et la dignité de leurs pensées, remplir leurs vers de manière que chaque mot exprime une chose, un sentiment ou une idée, et toujours avec

autant d'élégance que de grace et d'énergie. Les poëtes dramatiques Anglais, Italiens et Allemands, n'ont point les mêmes entraves, et sont cependant bien loin d'atteindre à la même perfection.

Je crois en avoir dit assez pour prouver l'utilité des spectacles; ce serait une tâche au-dessus de mes forces, que de remonter à l'origine de nos théâtres, et de faire voir quelle influence ont eue leurs chef-d'œuvres sur les progrès de notre langue, et sur cette politesse affable qui caractérise les Français : mais je ne crois pas me tromper en les regardant comme une des causes principales et de notre civilisation et de notre gloire littéraire. Sans nos théâtres, nous n'aurions peut-être jamais eu, même dans d'autres genres, des Racine, des Corneille, des Voltaire, ni des Molière; l'émulation naît des succès et des applaudissemens; et si la religion elle-même nous a donné les Bourdaloue, les Bos-

Digitized by Google

suet, les Massillon, etc., etc., nous ne les devons peut-être qu'au charme qu'ils trouvaient à réciter en public leurs éloquens ouvrages, à être témoins des émotions profondes qu'ils communiquaient à un auditoire nombreux, et des larmes qu'ils faisaient verser. Nous aimons à voir, non seulement en spéculation et en perspective, mais en action et en mouvement, tout ce qui sort de notre imagination; c'est en parlant, en agissant et mettant en activité son courage et son énergie, que l'homme s'élève au-dessus de l'homme, ou plutôt à toute la hauteur à laquelle il est appelé par sa nature.

MESSIEURS,

Cette séance sera la dernière du Cours que j'ai cru pouvoir ouvrir : je ne sais quelles sont les intentions que l'on m'a prêtées; mais voici mes motifs. Après une longue habitude de la scène, après des essais multipliés, le dirai-je, après des encouragemens flatteurs, dans la retraite que je m'étais ménagée, les yeux errans sur les immortels ouvrages des Corneille, des Racine, des Voltaire, et des portraits des Baron, des Lekain, des Dumesnil et des Clairon, heureux et triste quelquefois de mes loisirs, je reportais mes regards sur ce théâtre où j'avais tant de fois éprouvé les bontés du public bienveillant, et je me disais : Tous mes efforts sont perdus pour moi, si je ne laisse sur le papier au moins quelques traces des sensations que j'ai

Digitized by Google

éprouvées, que j'ai essayé de faire éprouver aux autres ; et dès-lors, j'ai pris la plume. Je ne voulais pas être auteur : pour être auteur, il faut réunir à un grand fond d'érudition, toutes les graces mensongères ; et toutes les fois que je voulais avoir de l'esprit, je sentais que je n'avais que de l'ame : mais enfin, il fallait savoir si mon ame ne s'était pas quelquefois trompée dans ses émotions, ou si mon art les avait fidèlement exprimées ; et dès-lors, avant de publier mon Ouvrage, j'ai voulu pressentir le goût d'un auditoire choisi : j'ai donc annoncé un Cours de Déclamation. Quel a été mon bonheur, Messieurs, lorsque j'ai vu votre empressement ? Une douce illusion, je l'avouerai, a dissipé mes craintes, m'a caché le danger d'une entreprise qui pouvait avoir une issue malheureuse : sauvage habitant des bois, je rentrais dans une lice où je ne paraissais plus depuis long-temps. Au milieu

de vous, Messieurs, j'ai retrouvé cette douce bienveillance qui fait tout aimer, qui rend tout aimable, et qui me fera placer, au nombre de mes jours les plus fortunés, ceux où mon ame toute entière a pu s'épancher sans retenue et sans crainte dans la vôtre. Je me suis regardé comme un ami (pardonnez, Messieurs, à la reconnaissance, cette comparaison dont jouit mon cœur); oui, je me suis regardé comme un ami qui, éloigné des siens par un orage, se retrouvait avec eux dans une île fortunée : mais nous allons nous séparer; le seul souvenir de votre indulgente bonté va me suivre dans ma retraite, il charmera mes loisirs, il entretiendra mon cœur reconnaissant du plaisir pur que j'ai éprouvé.... Mais comment oser parler de plaisir au moment de notre séparation? Dispensez-moi, Messieurs, d'en dire davantage.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Préface, pag. 1.

PREMIÈRE SÉANCE.

Introduction. *Des Passions considérées dans leurs rapports avec l'Art dramatique.* 3

Chap. Ier, *De l'Homme.* 12

Chap. II. *De la Femme.* 19

Chap. III. *Qualités généralement nécessaires à ceux qui se destinent au Théâtre.* 28

DEUXIÈME SÉANCE.

Chap. IV. *De la Voix et de ses effets ;*

Digitized by Google

de la Prononciation et de l'Articulation. 38

CHAP. V. *Des Yeux et de l'Ouïe.* 52

TROISIÈME SÉANCE.

CHAP. VI. *De la Sensibilité en général, et des Souvenirs.* 62

QUATRIÈME SÉANCE.

CHAP. VII. *Des Émotions et des Sensations.* 93

CINQUIÈME SÉANCE.

CHAP. VIII. *De l'Expression visible.* 119

CHAP. IX. *De l'Imagination.* 130

SIXIÈME SÉANCE.

CHAP. X. *De l'Inspiration.* 144

CHAP. XI. *De la Séduction.* 160

Digitized by Google

SEPTIÈME SÉANCE.

CHAP. XII. *De la Noblesse et de la Dignité.* 175

CHAP. XIII. *De la Bravoure.* 191

HUITIÈME SÉANCE.

CHAP. XIV. *De la Vérité.* 203

CHAP. XV. *Du bon et du mauvais Cœur, et des Nuances de l'un et de l'autre.* 216

NEUVIÈME SÉANCE.

CHAP. XVI. *De la Jalousie.* 223

CHAP. XVII. *De l'Imitation servile, de l'Afféterie et de la Manière.* 232

DIXIÈME SÉANCE.

CHAP. XVIII. *Des Nuances et des Oppositions.* 243

Digitized by Google

CHAP. XIX. *De la Diction simple et de la Déclamation ; de quelques Dégoûts attachés à l'Art dramatique.* 253

ONZIÈME SÉANCE.

CHAP. XX. *De quelques circonstances favorables ou défavorables au talent et au succès.* 273

DERNIÈRE SÉANCE.

CHAP. XXI. *Causes de la dégradation des talens ; Salles de Spectacles*, etc. 298

CHAP. XXII. *De la Critique ; de la nécessité et des moyens de conserver les Théâtres.* 309

Fin de la Table.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 134, ligne 13. Le jour arrive où l'on doit attendre ; *lisez* : entendre.

Page 167, ligne 4. Un femme ; *lisez* : une femme.

Page 274, ligne 21. Celu-ci, *lisez* : Celui-ci.

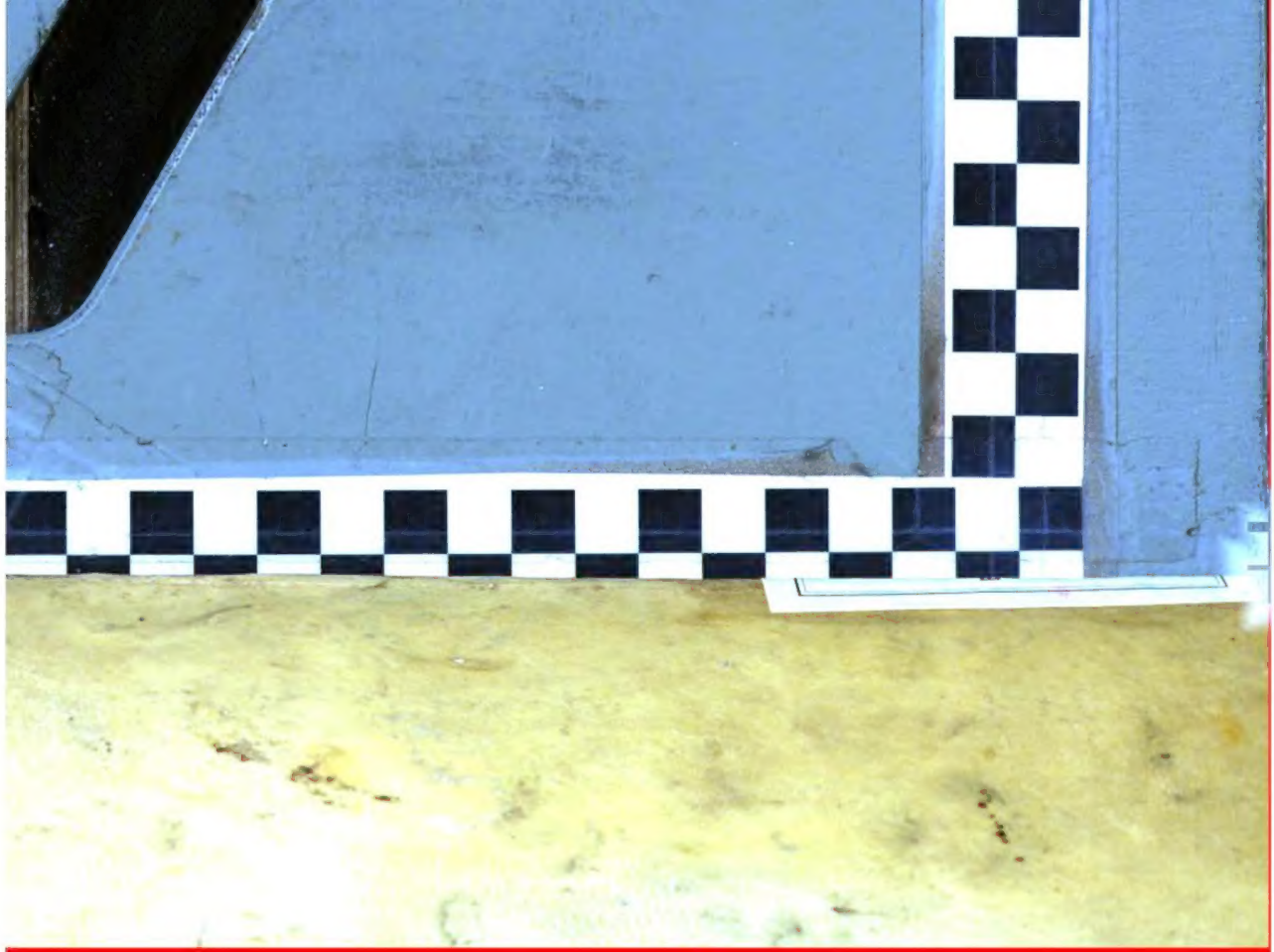
REGISTRATO
7984
~~0.0014~~

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google